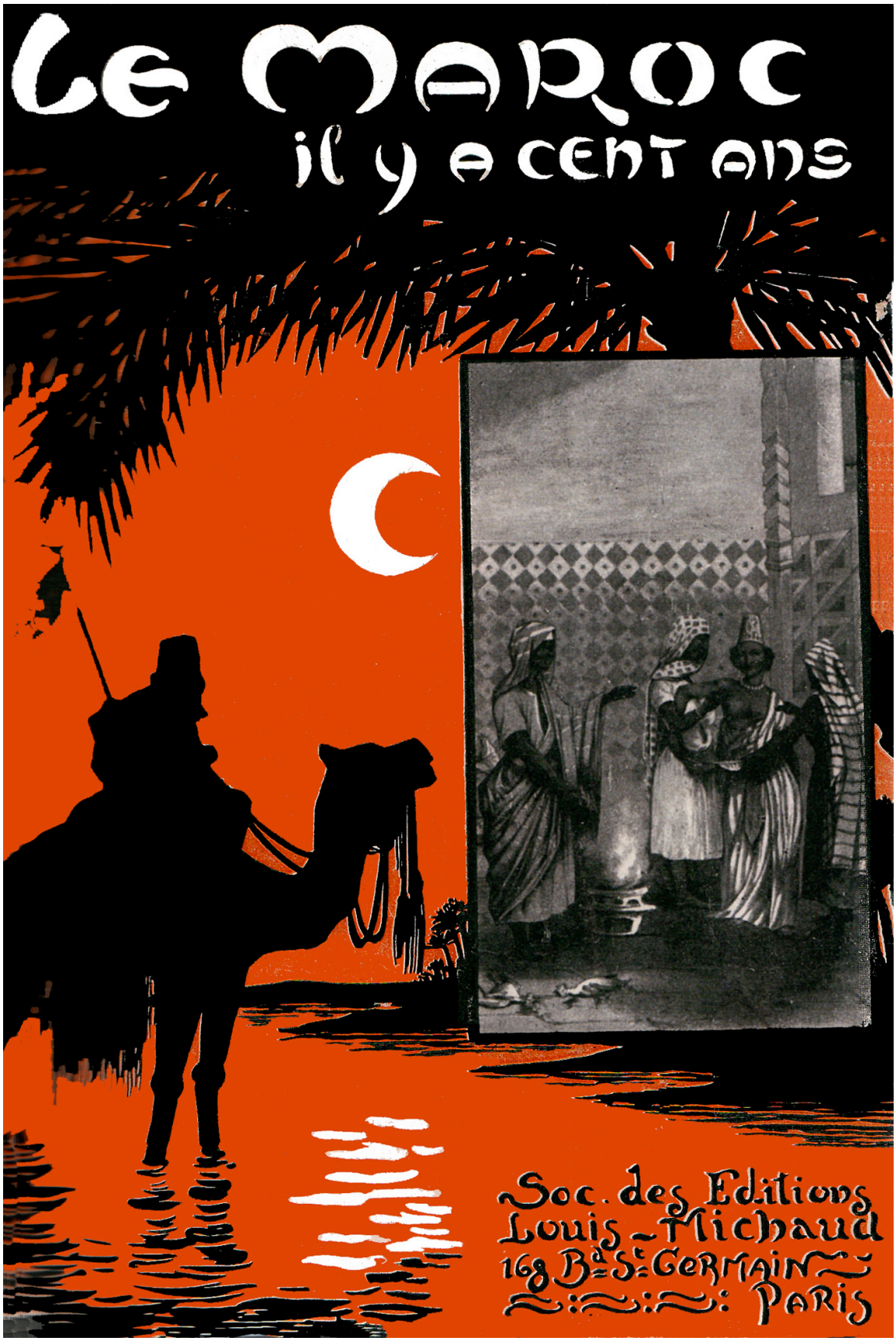

Le Maroc
il y a cent ans
Soc. des Editions
Louis-Michaud
168 Bd St-Germain
Paris

LE MAROC

IL Y A CENT ANS

(Souvenirs du Chirurgien W. Lempriére)

COLLECTION HISTORIQUE ILLUSTRÉE

Albert SAVINE

⚜ ⚜ ⚜

LE MAROC il y a Cent Ans

(Souvenirs du Chirurgien W. Lemprière)

Annotés d'après les Documents d'Archives et les Mémoires

⚜

Illustrations documentaires

SOCIETÉ DES ÉDITIONS
LOUIS-MICHAUD
168, Boulevard Saint-Germain, 168
PARIS

PRÉFACE

Parmi les nombreuses relations sur le Maroc ancien, celle de William Lemprière se recommande spécialement par l'époque qu'elle raconte et par les tableaux qu'a tracés son auteur, à qui sa profession de chirurgien et le rôle de guérisseur de princes ouvrirent les portes des harems impériaux.

Il a paru que l'heure était merveilleusement choisie pour réimprimer ce livre oublié depuis plus de cent ans, également des Anglais et des Français, car publié en 1791, il fut traduit en l'an IX par M. de Sainte-Suzanne. N'en résulte-t-il pas une sorte de panorama rapide, mais assez complet, de l'empire marocain, au moment où éclataient à Paris les premiers orages de la Révolution ?

Lemprière était un observateur intelligent et sagace, et si l'on sait faire la part des froissements personnels, des mécomptes amèrement ressentis et que ne compensèrent point pour lui les charmes attractifs de Lalla Douvia, il y a dans ses notes assez d'impartialité et de pittoresque pour que les hommes de notre temps y trouvent quelque intérêt.

Il a paru utile cependant d'imposer un ordre plus régulier aux souvenirs que la plume brouillonne de Lemprière avait jetés un peu au hasard sur le papier, mais cet ordonnancement n'a en rien altéré la pensée de Lemprière.

Le très curieux ouvrage de Höst, agent danois à Salé, orné de gravures de Peter Haas *(Efterretninger om Marokos,* 1779), a fourni la majeure partie des il1ustrations de ce volume. On y a ajouté des dessins de Jackson, des reproductions de toiles célèbres d'Henri Regnault et de Fortuny, par excellence les peintres du Maroc, et quelques gravures empruntées au cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale.

William Lemprière

Les Lemprière, une des plus vieilles familles de l'aristocratie de Jersey, font remonter leurs origines au Xe siècle, mais ils eurent pour principale illustration Hugh Lemprière, lieutenant-baillif sous Elisabeth et juge délégué sous Jacques 1er. Adversaire acharné des Carteret, protégé par Cromwell, Hugh vit à la Restauration ses biens saisis et attribués à un royaliste. Mais Charles II, incapable de longues rancunes, ne tarda pas à les rendre au dépossédé. Au siècle suivant, les Lemprière avaient jeté de nombreuses branches collatérales[1] et c'est d'une d'elles qu'était né William Lemprière.

Troisième fils de Thomas Lemprière[2] il dut, comme tous les cadets, chercher fortune loin du toit paternel. Lui-même raconte comment le hasard, aidé par le goût des aventures, le tira d'un modeste poste de chirurgien militaire pour l'envoyer au Maroc. Comme il le dit fort bien, il en revint plus riche d'observations que d'écus.

Rentré à Gibraltar le 27 mars 1790, fort marri de ses insuccès pécuniaires, il ne tarda pas à demander un congé de deux mois pour repasser le détroit. Depuis qu'il avait quitté le Maroc, ce mécontent brûlait, en effet, d'y retourner. D'ailleurs sa visite à Tétuan, qu'il n'avait point vu lors de son premier voyage, dissimulait mal une mission secrète qui avait pour objet d'étudier la situation que la querelle de l'Espagne et de l'Empereur du Maroc allait faire à l'Angleterre.

Sidi Mohammed, qui avait récemment déclaré la guerre à l'Angleterre, venait, en effet, de mourir à quatre-vingt-un ans et sa mort semblait devoir être pour le Maroc l'ouverture d'une période d'anarchie.

Il importait de faire examiner par un agent tout le parti à tirer de ce nouvel état de choses, et Lemprière, qui connaissait le pays, était vraiment 1'homme de cette tâche. Elle avait de l'attrait pour un ambitieux et un aventureux tel que lui.

A peine Lemprière avait-il quitté Tanger que Sidi Mohammed s'était résolu à aller chasser son fils Yazid de Tétuan. Il était parti à cheval de Maroc pour se rendre à l'armée. Cette marche précipitée à un âge avancé, les soucis que lui causaient les présages fâcheux mais vraiment puérils qui attristèrent les débuts de son voyage[3], achevèrent d'abattre ses forces. Le 3 avril, exténué, malade, la tête embarrassée, les entrailles ravagées, il dut s'arrêter et ne voyager plus qu'en litière. Sa faiblesse même ne lui commanda pas la prudence. Ne sachant renoncer aux plaisirs de la table, il fut pris bientôt par des vomissements que rien ne put enrayer et, le 11 avril, il expirait dans sa litière au moment d'entrer à Rabat.

Moulay Hacem et Moulay Oussine, qui gouvernaient le Maroc depuis son départ, s'étaient déjà brouillés du fait même de leurs dilapidations. La jalousie, qui les séparait, fraya la route à Yazid. Moulay Ahsalem pèlerinait à la Mecque. Vainement Moulay Hacem essaya de se proclamer héritier du trône, Yazid, appelé par les voeux de la population, marcha sur Sous. Tandis que le lâche Moulay Hacem s'enfermait, sans songer à combattre, dans son palais, plus brave, Moulay

[1] Aidé des travaux de M. de Lemperière, de Rennes, Thomas Lemprière, seigneur de Chesnel, avocat à la cour royale de Jersey, a établi, il y a un siècle, la généalogie de la famille. La femme de Pierre Corneille, Marie de Lampèrière, appartenait à la branche normande, car Lamprière, Lempériere, Lemperière, c'est tout un, suivant les régions.

[2] La mère, Mary de Garnaut, était née à Lisbonne.

[3] « Ce funeste pronostic, rapporte Lemprière, n'était autre chose qu'un parasol rompu par le vent et emporté en l'air à une hauteur prodigieuse. Il est vrai que ce parasol avait été enlevé de dessus sa tête au moment de son départ. »

Oussine avait rejoint son frère Moulay Abderrhaman. Exilé par la jalousie paternelle chez les Arabes du Maroc méridional, ce prince, vivant de la vie des montagnards, s'en était fait adorer et, dès la nouvelle de la mort de l'empereur, quarante mille d'entre eux lui avaient offert le secours de leurs bras pour le placer sur le trône. La proposition était tentante et Moulay Abderrhaman songea un moment à l'accepter. « J'ai appris, écrivit-il à Moulay Yazid, la mort de l'Empereur, mon père. J'ai su en même temps que vous étiez sorti du sanctuaire où vous étiez caché et que vous prétendiez vous asseoir sur le trône. Rentrez comme un rat dans votre trou. Sans quoi je vous ferai bientôt voir ce que c'est qu'un empereur de Fez et le peu de cas que j'en fais. » Mais quand il apprit l'armement considérable que préparait Moulay Yazid, ces rodomontades firent place au plus plat servilisme.

Dès la fin d'avril, Yazid régnait sans conteste sur la majeure partie du Maroc. Sans doute des pillards avaient mis à sac la Mellah de Maroc et forcé juifs et chrétiens à se sauver dans le château ; sans doute ils avaient essayé de faire subir le même sort à Darbeyda, mais ce sont là, pour ainsi dire, les dons de joyeux avènement de toute mutation de la couronne au Maroc.

Maître absolu, Yazid se montra impitoyable à l'égard de ses ennemis. Le caïd Abbas, qui avait commandé les troupes impériales contre lui, lors de sa retraite à Tétuan, essaya vainement de se réfugier dans un sanctuaire. Le cheval qu'il montait s'abattit et il tomba aux mains des soldats qui le poursuivaient. Yazid feignit de lui faire grâce à la condition qu'il allât vivre dans l'asile sacré qu'il s'était choisi. Mais la soldatesque réclamant la mort du proscrit, il ne tarda à faire sauter la tête du prisonnier d'un coup de sabre. L'effendi, attiré à la Cour par ruse, eut les deux mains coupées et, après quelques jours de souffrances atroces, la tête tranchée comme le caïd Abbas. On lui reprochait d'avoir été acheté par les Espagnols à qui il vendait les blés des magasins impériaux.

La politique étrangère marocaine avait changé d'axe. Malgré les grands services que les Espagnols venaient de rendre à Darbeyda qu'ils avaient sauvée du pillage et de la famine, Yazid, qui se montrait d'une rare insolence avec les consuls européens, déclarait ne vouloir vivre en paix qu'avec Raguse et l'Angleterre[4]. Devant cette hostilité qu'il affichait, l'Espagne avait dû envoyer une frégate à Tanger pour en ramener le consul et les moines de la Rédemption. Yazid faisait, en même temps, ses préparatifs pour assiéger Ceuta.

La prédilection du nouvel empereur se manifestait par contre en maintes occasions pour les Anglais. Yazid était né de la fille d'un renégat anglais et avait pour sa mère les égards et le respect d'un bon mahométan. Il avait rouvert au commerce de Gibraltar les ports marocains. Le rôle de Lemprière était d'enregistrer ces velléités de rapprochement et de les favoriser en s'aidant de ses relations passées avec le harem et des concours utiles qu'il pouvait trouver à Tétuan. Quoi qu'il en soit, sa mission, sur laquelle il est extrêmement discret, fut courte. Il revint directement de Tétuan à Gibraltar où il débarqua le 11 juin 1790.

Là il recommença à exercer la médecine et la chirurgie et s'employa activement à rédiger son livre. Celui-ci avait paru[5] quand, en septembre 1792, il fut appelé à suivre à la Jamaïque le 20e régiment de dragons légers. Pendant son séjour dans la colonie, qui fut de cinq années, Lemprière réorganisa les services médicaux et appliqua maintes réformes dans les hôpitaux qu'il était appelé à diriger. En 1799, il publia le résultat de ses observations médicales sur la mortalité dans la

[4] Après avoir décapité l'effendi, Yazid avait envoyé une de ses mains à Tanger, avec ordre de la clouer à la porte du consul espagnol, afin de lui apprendre comment l'empereur traitait un sujet qui avait sacrifié les intérêts de son maître à l'avantage d'une autre nation.

[5] *A Tour from Gibraltar to Tangier, Sallel, Mogodore, Santa Cruz, Tarudant and thence over Mount Atlas to Morocco*.

garnison de la Jamaïque[6]. Il s'intitulait alors pharmacien des forces de Sa Majesté.

Peu après, il rentra en Angleterre, quitta l'armée avec le grade d'inspecteur général des Hôpitaux et s'installa dans l'île de Wight où il continua à exercer la médecine avec succès. En septembre 1831 il mourait à Bath presque subitement[7].

Jamais il n'avait retrouvé dans son existence, malgré une carrière utile et avantageuse, les heures de vie pittoresque qu'il avait connues au Maroc.

ALBERT SAVINE.

[6] Practical observations on the deseases in the army in Jamaica.
[7] *Gentleman Magazine, 1834, II, 333.*

LE MAROC il y a Cent Ans

(Souvenirs du Chirurgien Lemprière)

Au mois de septembre I788, M. Matra, consul de Sa Majesté Britannique à Tanger, s'adressa au général O'Hara, commandant à Gibraltar[8], pour le prier d'envoyer un chirurgien expérimenté à Moulay Absulem, fils chéri de l'Empereur du Maroc, qui était menacé de perdre la vue. Moulay Absulem, dont les yeux étaient dans le plus triste état, souhaitait ardemment de consulter quelque médecin européen, croyant qu'il en obtiendrait plus de soulagement que des mauvais Esculapes de l'empire du Maroc. Il avait promis de récompenser magnifiquement celui qui le guérirait. Le chirurgien devait être défrayé de tout et, pour sa sûreté personnelle, un détachement de soldats maures lui servirait d'escorte pendant le voyage, mais ce qui était le plus fait pour déterminer une âme sensible à se rendre au désir du prince, c'était la promesse de remettre au médecin, qui entreprendrait sa guérison, plusieurs captifs chrétiens qui languissaient dans les fers. On comptait parmi ces infortunés le capitaine d'un vaisseau anglais et neuf matelots de cette nation qui avaient eu le malheur d'échouer sur la côte d'Afrique, dans la partie habitée par des Arabes sauvages.

Étant prévenu avantageusement, ainsi que la plupart des hommes, pour les personnes d'un rang distingué et surtout entraîné par cette avide curiosité si naturelle à la jeunesse, on n'eut pas de peine à me décider à entreprendre un voyage qui me mettrait à même de voir un pays très peu connu des Européens. Quoique mes espérances aient été trompées, je ne saurais regretter d'avoir fait un voyage qui m'a procuré plus de connaissance des moeurs et des coutumes de ces contrées barbares qu'aucun Européen n'en avait acquises avant moi. Le bonheur d'avoir pu rédiger sur les lieux des notes qui pourront amuser mes lecteurs me console de toutes les peines que j'ai essuyées.

Le jour de mon départ étant fixé et l'équipage d'un homme accoutumé à voyager militairement ne demandant pas de grands préparatifs, je fut bientôt prêt à partir. Je fis voile de Gibraltar, le 14 septembre 1789, à bord d'un petit bâtiment qui me transporta en six heures à Tanger où M. Matra m'attendait. J'appris bientôt que Moulay Absulem, que je venais traiter, était, au moment de mon arrivée, à la tête d'une armée, par l'ordre de l'empereur son père, dans les montagnes qui séparent la ville de Maroc de celle de Tarudant. Cette circonstance m'obligea de rester à Tanger jusqu'au retour du prince à Tarudant où il faisait sa résidence ordinaire.

[8] Le général Charles O'Hara (1730-1802) était le fils naturel de James O'Hara, lord Tyrawley. Elevé à l'Ecole de Westminster, cornette du 3e dragons (23 décembre 1752), il fit carrière dans les Coldstream guards dont son père était colonel. Aide de camp du Marquis de Granby après Minden, quartier-maitre-général de l'armée de Portugal pendant la campagne de 1762, commandant à Gorée (Sénégal), il ne cessa de compter aux Coldstreatn guards. En 1769, il était lieutenant-colonel et colonel en 1779. Il fit la campagne d'Amérique comme brigadier général, se distingua au passage de la (Catawba et à la bataille de Guildford Courthouse. II faisait partie de l'armée de Cornwallis qui capitula à Yorktown (19 octobre 1781). Échangé au début de 1782, il commanda le 22e d'infanterie. Rentré en Angleterre, poursuivi par une meute de créanciers, il passa en Italie où il se fiança à miss Mary Berry. Ces fiançailles n'aboutirent pas à un mariage. O'Hara était de l'école des brillants viveurs qui se personnifient en France dans le souvenir de Lauzun. De 1787 à 1791 il fut major-général à Gibraltar. En 1793, il fut fait prisonnier par les Français au siège de Toulon. Il passa le temps de la Terreur au Luxembourg. En août 1795, il fut échangé contre le général Rochambeau. Par la suite, il redevint gouverneur de Gibraltar où il mourut le 11 février 1802, des suites de ses anciennes blessures.

Personne n'ignore que la ville et le fort de Tanger faisaient autrefois partie des possessions de la Grande-Bretagne[9]. La ville était bien fortifiée lorsqu'elle appartenait aux Anglais, mais quand ils l'abandonnèrent sous le règne de Charles II, ils en détruisirent les fortifications. On voit encore des vestiges de cette démolition. Il ne subsiste plus qu'un petit fort en assez bon état situé à l'extrémité nord de la ville et une batterie de canon en face de la baie. Cette place étant aussi mal défendue, il est évident qu'elle ne pourrait faire qu'une faible résistance contre l'ennemi qui l'attaquerait. La ville occupe un très petit espace et n'a rien de remarquable. Elle est bâtie sur une éminence fort près de la mer. Elle est entourée d'une vieille muraille qui tombe en ruine. Les maisons de Tanger sont en général assez mal bâties et crient la misère. Leurs toits sont plats. Les murs sont communément blanchis à l'extérieur. Le plancher des appartements est simplement de terre battue. Les maisons n'ont point de second étage.

Les environs de Tanger sont couverts de vignobles. On y voit quelques vergers ensemencés en blé. En s'éloignant de la ville, on ne trouve que du sable et des montagnes arides et sans culture. Sur la côte, au nord de Tanger, on voit un château à moitié ruiné qu'habite le gouverneur. L'hôtel du trésor royal sert de magasins pour le radoub des vaisseaux. On construit dans le port des galères pour l'empereur. C'est sans contredit le meilleur qu'il ait dans ses États pour employer avec avantage ces sortes de bâtiments. La baie est assez vaste, mais elle n'est pas sûre lorsque le vent d'est souffle avec violence. Le meilleur ancrage est à l'est de la baie, à environ un ou deux milles du rivage entre la tireronde et la maison du consul d'Espagne qui se voit facilement de la baie. Dans la partie du sud de la baie est l'embouchure de la rivière où l'empereur faisait hiverner ses vaisseaux avant qu'elle fût engorgée par des bancs de sable. Il est obligé à présent de les envoyer à Larache. Beaucoup de rivières des États du Maroc, qui étaient autrefois navigables et commodes pour mettre les vaisseaux à l'abri du mauvais temps, ont aujourd'hui leur embouchure si encombrée de sable que, dans peu d'années, les bateaux pêcheurs pourront seuls y entrer. Il semblerait qu'un peu plus d'étude de l'état de la marine de cette puissance, surtout de l'incommodité de ses havres serait de quelque importance pour les différents États de l'Europe qui paient un tribut ignominieux à cette ombre de dignité impériale.

Les Juifs et les Maures vivent mêlés ensemble à Tanger, ce qui se voit rarement en Barbarie. Cette cordialité entretient plus de confiance entre eux qu'il n'en existe dans les autres parties de l'empire. Aussi les Juifs, au lieu de marcher nu-pieds comme à Maroc, à Tarudant et dans plusieurs autres villes, ne sont assujettis à ce pénible usage que quand ils passent dans une rue où il se trouve une mosquée ou un de ces édifices appelés sanctuaires qui sont particulièrement révérés des Maures. Tous les consuls étrangers, excepté celui de France qui est établi à Salé[10], font leur résidence à Tanger, quoique les habitants n'y soient pas plus civilisés que dans les autres villes du Maroc. Avant le règne de Sidi Mohammed[11], il leur était permis de s'établir à Tétuan qui est bien préférable à Tanger, surtout à cause de l'agrément des campagnes qu'on trouve dans les environs. Une aventure de fort peu d'importance fit chasser les chrétiens de cette agréable cité. Un Européen, qui s'amusait à tirer des oiseaux dans le voisinage de la ville, eut le malheur de blesser une femme maure, qui se trouva par hasard dans la direction de son fusil, et cet accident

[9] C'est l'infante Catherine de Portugal qui avait apporté en dot Tanger, lors de son mariage avec Charles Il, mais la place avait été transformée par l'ingénieur Cholmeley. En 1684, les Anglais évacuèrent Tanger, refusant de céder la ville au Portugal. Sourds à des réclamations qui se fondaient sur l'intérêt général de la Chrétienté contre la barbarie; ils firent sauter le môle et presque toutes les fortifications. (R. Thomassy, *Le Maroc et ses caravanes, 130.)*

[10] Après le traité de paix du 28 mai 1767, M de Breugnon laissa Chénier comme consul général au Maroc. Malgré le désir de Sidi Mohammed que le consulat fût établi à Mogador, Chénier choisit pour résidence Salé qu'il regardait comme dans une position plus utile au commerce. (Thomassy, *Le Maroc et ses caravanes, 282.)*

[11] Sidi Mohammed (1757-1790}, fils de Moulay Abdallah.

ayant été rapporté à l'empereur, il jura par sa barbe qu'aucun chrétien n'entrerait à l'avenir dans Tétuan.

Une famille juive marocaine.
(Bibliothèque Nationale. Estampes.)

Et comme ce serment par la barbe n'est jamais fait par les Maures que dans des occasions importantes et que l'empereur ne le violait jamais, les chrétiens, qui faisaient leur demeure à Tétuan, en ont tous été renvoyés.

Le peu d'agrément dont jouissent les consuls dans ces contrées barbares ne doit pas faire envier leur sort. On a même de la peine à concevoir qu'il se trouve des hommes assez avides de faire fortune pour abandonner leur patrie et venir ici mener la vie la plus ennuyeuse. Les habitants ne font aucune société avec les consuls et les traités, qu'ils ont signés au nom de leurs souverains, sont souvent insuffisants pour les garantir des insultes auxquelles ils se voient sans cesse exposés. En butte aux caprices d'un despote qui n'a d'autre loi que sa volonté, il leur ordonne de venir à la Cour et, après leur avoir fait faire un voyage cher et pénible, il les renvoie sans qu'ils puissent retirer d'une course aussi fatigante aucun avantage pour leur pays. Quelquefois même, ils ignorent pourquoi ils ont été ainsi mandés sans nécessité. Les consuls anglais, suédois et danois ont fait bâtir des maisons de campagne dans les environs de Tanger où ils vont se consoler des dégoûts qu'on leur fait éprouver. Ils s'y occupent de leurs jardins, de la pêche et surtout de la chasse, qui est fort agréable dans ce pays, à cause de l'abondance du gibier. On peut en prendre l'amusement sans que personne *y* trouve à redire, vu qu'il n'existe aucune loi sur la chasse dans l'empire du Maroc. Enfin les consuls remplacent, autant qu'ils peuvent, par toutes sortes de plaisirs champêtres, les jouissances de la société.

Quinze jours après mon arrivée, le consul anglais reçut une lettre du prince maure qui l'informait de son retour à Tarudant en lui marquant un grand désir de me voir. Quelque impatience que j'eusse, de mon côté, de me rendre auprès de lui, il fallut pourtant, avant mon départ, me procurer tout ce qui m'était nécessaire pour faire le voyage. Le prince avait ordonné que j'eusse deux cavaliers pour m'escorter. Le gouverneur de Tanger devait aussi me fournir une tente, des mulets et un interprète, mais ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à trouver un homme qui parlât l'anglais et l'arabe assez bien pour remplir l'office d'interprète. Ce ne fut que par hasard

et en usant de violence que j'en eus un. Après avoir cherché inutilement par la ville, le gouverneur ordonna que, pendant la prière des Juifs, on s'informât dans leurs synagogues si quelques gens de cette secte ne parleraient point l'anglais. Un malheureux Juif, qui vendait du fruit dans les rues de Gibraltar et qui était venu à Tanger avec sa femme et ses enfants pour assister à une fête de religion, n'imaginant point pourquoi on faisait une pareille demande, répondit ingénument qu'il parlait la langue anglaise aussi bien que l'arabe. On le saisit aussitôt et on le força de m'accompagner. Un Anglais se fait difficilement à l'idée d'un gouvernement dont le pouvoir est assez despotique pour faire marcher à son gré qui lui plaît. Trois ou quatre Maures empoignent la malheureuse victime avec autant d'énergie que s'ils avaient un Hercule à combattre. Ils secouent le patient de telle sorte qu'il est à moitié mort, lorsqu'ils le livrent à leur supérieur. Telle fut la situation de mon interprète juif, après avoir été arrêté de la manière la plus barbare. Sa femme, effrayée de la scène qui venait de se passer sous ses yeux, courut à la maison du consul et, par ses pleurs, par ses cris, tâcha de le toucher pour qu'il fit relâcher son mari. Les mauvais traitements que les Maures font aux Juifs, lorsqu'ils ne sont point protégés par l'humanité des gouverneurs, étaient bien capables d'alarmer cette femme. Mais elle se tranquillisa, quand on eut promis au consul qu'on prendrait soin d'elle pendant l'absence de son mari et qu'elle fut bien assurée qu'il reviendrait sain et sauf, après m'avoir conduit à Mogador, où je devais prendre un autre interprète.

Cette affaire une fois arrangée, le consul me fournit une quantité suffisante de vin et de liqueurs. Il me donna pour deux jours de nourriture, un bois de lit fait de trois pliants, qui sont des espèces de tabourets faciles à porter. Il ajouta à mon équipage quelques ustensiles de cuisine et un grand sac de cuir pour renfermer mon coucher. La totalité de ma petite caravane consistait en deux soldats maures, mon interprète juif, deux mulets pour nous monter et deux mules que conduisait à pied un muletier arabe.

Étant parti de Tanger le 30 septembre, à trois heures après midi je ne pus faire ce jour-là que huit milles. J'arrivai à six heures du soir à un petit village nommé Aïndalla; J'y passai la nuit. Le pays que j'avais traversé en sortant de Tanger était montueux et stérile. Je ne rencontrai que quelques mauvaises chaumières éloignées les unes des autres. Tout le chemin, jusqu'à Larache, ressemble à celui dont je viens de parler. A peine y aperçoit-on quelques méchants hameaux. Les villages de l'empire du Maroc ne sont composés que de cabanes grossièrement fabriquées soit en terre soit en pierres. Souvent même elles ne sont que de roseaux. Elles sont couvertes en chaume et entourées d'une haie vive et impénétrable.

Le gouverneur de Tanger avait mis si peu de soin à exécuter les ordres qu'il avait reçus pour qu'il ne manquât rien au médecin qui venait guérir le fils chéri de son maître, qu'en visitant ma tente je la trouvai si pleine de poux que je fus obligé, pour me mettre à couvert, de placer mon lit sous une haie. Ma tente ne put servir qu'à me garantir d'un côté de l'injure de l'air. Après avoir passé la nuit dans cette fâcheuse situation, je me remis en route à sept heures du matin. A trois milles de là, je traversai la rivière de Marhar qui était presque à sec. On m'a assuré qu'après les pluies abondantes de l'automne, elle devient très profonde et même dangereuse. Dans ces contrées, le voyageur est souvent arrêté plusieurs jours lorsque les rivières viennent à déborder, les ponts étant fort rares en Barbarie. Les estuaires de la mer, qu'on rencontre, ont moins d'inconvénients parce qu'on peut les passer en bateau ou sur des radeaux.

A huit heures du matin, je me trouvai à l'entrée d'une vaste forêt. En y avançant, la route me conduisit sur des rochers escarpés d'où je pouvais découvrir l'Océan. L'aspect de cette forêt me parut sauvage et romantique. Mon imagination préoccupée de ces sites majestueux m'empêchait de penser à l'horrible chemin par lequel on me faisait passer. J'étais obligé d'aller très lentement et

avec beaucoup de précaution. Enfin, à onze heures, nous arrivâmes sur le bord d'une autre rivière appelée Oued el Rahbia qui traverse la forêt. Celle-ci est profonde, même dans les temps les plus secs de l'année. Après l'avoir passée, on trouve une belle campagne. J'y fis mon dîner sur le bord d'un joli ruisseau ombragé d'arbres. Suivant l'usage des Maures, je m'assis les jambes croisées pour manger. Comme les préparatifs d'un dîner chaud auraient beaucoup retardé ma marche, j'avais toujours le soin de faire cuire quelque chose la veille et je le mangeais à la hâte. Ces repas, que je faisais de bon appétit, me paraissaient excellents, surtout lorsque je pouvais avoir de l'eau claire et potable, mais par malheur elle était fort rare. J'en trouvais dans beaucoup d'endroits de si bourbeuse et d'un goût si désagréable que, quoique j'eusse une soif excessive, je ne pouvais en boire qu'avec du vin, et en petite quantité. Pendant le voyage que j'avais à faire, je ne pouvais renouveler mes provisions que dans les grandes villes. Mon souper ordinaire était une tasse de café avec quelques rôties et je trouvais que cela me rafraîchissait beaucoup mieux que toute autre espèce de nourriture. Le café faisait aussi mon déjeuner. J'éprouvai qu'il me donnait des forces pour supporter la fatigue de la journée.

En me remettant en chemin à deux heures après midi, je ne tardai pas à rencontrer la rivière de l'Ouacha où je fus arrêté longtemps par la hauteur de la marée. Cette rivière est difficile à passer à cause de l'inégalité de son fond et de la quantité de grosses pierres roulantes qui sont dans son lit. Nous ne tardâmes point, mon interprète et moi, à nous apercevoir qu'elle était dangereuse, car quoique nous eussions des gens à pied pour guider nos mules, elles tombaient dans des trous profonds, ce qui nous jetait sur leur cou en nous causant les plus vives inquiétudes. Cependant nos guides faisaient de leur mieux pour nous rassurer. Les Maures sont d'une adresse surprenante. Ce fut pour moi un spectacle assez amusant de voir des Maures qui voyageaient à pied passer lestement une rivière qui m'avait donné tant d'inquiétude. Ils ôtèrent leurs habits, et, après les avoir attachés sur leur tête, ils traversèrent le courant à la nage.

Nous atteignîmes le soir Arzilla. Aussitôt que les soldats de mon escorte eurent appris au caïd qui j'étais, il s'empressa de me procurer un logement. C'était une mauvaise chambre dans le château. Elle n'avait point de fenêtres et ne recevait de jour que par trois petites ouvertures d'environ six pouces carrés. Elle était encore éclairée par la porte. Le château d'Arzilla est très considérable et quoi qu'il soit en ruines, on ne laisse pas d'apercevoir qu'il était anciennement une des barrières qui défendaient l'empire. Lorsque Arzilla appartenait aux Portugais, la ville, avec son petit port sur l'Atlantique, était mise au rang des places fortes, mais par la négligence des princes maures, les fortifications sont entièrement détruites. Les maisons ont un air misérable et le petit nombre de Maures et de Juifs, qui les habitent, paraissent fort pauvres. Le lecteur pourra se faire une juste idée de la richesse de cette cité, en me voyant réduit à prendre une tasse de café avec mon interprète dans un coin de ma mauvaise chambre, tandis qu'à l'autre bout, mes deux soldats et mon muletier dévoraient du meilleur appétit une grande jatte de couscous. Ce mets est très commun chez les Maures. Il se fait avec un peu de froment et de riz écrasés et passés dans une passoire de terre. On y ajoute du beurre et des épices. Après quoi on le cuit sur la vapeur des viandes bouillies. Le couscous est regardé comme une excellente nourriture. Une heure après mon arrivée à Arzilla, le gouverneur, accompagné des plus notables de la ville, me fit une visite et m'apporta, sans doute par considération pour l'auguste malade que j'allai traiter, un présent en fruits, en oeufs et en volailles. Après une conversation d'une demi-heure qui se passa en compliments de part et d'autre, le gouverneur prit congé de moi et me laissa reposer. Le bruit s'étant répandu très promptement qu'un médecin européen était arrivé dans la ville, je fus réveillé de bonne heure par une foule de malades qui étaient dans un état déplorable. Plusieurs étaient aveugles; d'autres étaient perclus de rhumatismes. Quelques-uns avaient des maladies chroniques

invétérées. Ce fut en vain que je tâchai de persuader à ce peuple infortuné que la médecine ne pouvait guérir des maux incurables. Rien ne put les faire revenir de la haute idée qu'ils s'étaient faite de mon savoir. Tous ces malheureux imaginaient que les médecins européens guérissaient toute espèce de maladies. Ils me donnaient leur pouls à tâter en me suppliant de leur rendre la santé. L'importunité continuelle de tant de malades, qui me parlaient tous à la fois, m'embarrassait beaucoup. Je fus obligé pour écarter la foule d'ordonner à mes deux gardes de faire la police dans ma chambre. C'était un spectacle vraiment douloureux pour moi de me voir environné de tant d'êtres souffrants qui avaient besoin de secours et à qui je ne pouvais en procurer. Quoique je ne connusse point de spécifique capable de guérir la plupart de leurs maladies, cependant j'aurais tâché de les soulager, si j'avais eu le temps de leur administrer des remèdes. Pendant que je répondais à toutes ces consultations, le gouverneur, qui s'était aperçu du mauvais état de ma tente, donna des ordres pour la réparer, mais ce qu'on y fit la diminua de telle sorte qu'à peine nous la trouvâmes assez grande pour y coucher, mon interprète et moi.

Je partis le 20 octobre pour aller à Larache qui n'est qu'à trente-deux milles d'Arzilla et j'y arrivai le même jour à quatre heures après-midi. A mon arrivée, on me conduisit chez le gouverneur qui était un fort beau nègre. Il me traita avec beaucoup d'égards et me fit donner un appartement dans le château qui me parut en bien meilleur état que celui d'Arzilla. La ville est d'une moyenne grandeur et passablement. bien bâtie. Les circuits agréables de la rivière, les masses de dattiers et de toutes sortes d'arbres plantés irrégulièrement forment le coup d'œil le plus pittoresque. Un de mes mulets s'étant blessé assez grièvement, je fus obligé de passer un jour à Larache pour m'en procurer un autre.

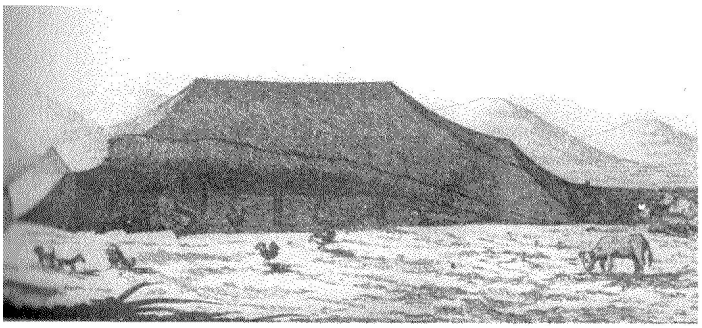
Le bruit de mon arrivée s'étant répandu, en peu d'instants ma chambre se trouva si remplie de malades qu'on aurait pu la prendre pour une chambre d'hôpital[12]. Malgré tout le respect qu'on peut avoir pour les talents des médecins de ce pays, il est impossible de prendre une haute idée de leur savoir. Les Maures et les Juifs les croient fort instruits. Cependant toute leur science se borne à choisir dans de vieux manuscrits que1ques remèdes très simples qu'ils appliquent sans aucun discernement. Leur méthode ordinaire de traiter toutes les maladies est de commencer par la saignée. Viennent ensuite les ventouses, les scarifications et les fomentations.

Il font prendre aussi des décoctions de différentes plantes. Quoique les Mahométans aient une grande confiance en la médecine, ils n'en ont pas moins recours aux enchantements et aux amulettes, mais ce qui est encore plus contradictoire, c'est leur croyance à la prédestination et l'empressement qu'ils mettent à recourir à la médecine pour la moindre incommodité.

Il ne serait pas aisé de leur faire comprendre comment une médecine, qui va d'abord dans l'estomac, peut guérir la tête et toute autre partie du corps. Je leur dois pourtant la justice de dire qu'ils montraient beaucoup de docilité à prendre les remèdes que je leur conseillais, lorsque je pouvais leur persuader qu'ils en obtiendraient quelque adoucissement à leurs maux.

---

[12] Les maladies que j'ai remarqué être les plus communes au Maroc, sont l'hydropisie et les inflammations aux yeux qui causent souvent la perte de la vue, la gale mêlée d'affections lépreuses, l'hydrocèle et des tumeurs invétérées. J'ai aussi observé quelques fièvres intermittentes et bilieuses et des maux d'estomac occasionnés par de fréquentes indigestions. L'affection lépreuse semble être héréditaire. Plusieurs générations de suite en sont souvent attaquées, ce qui peut faire soupçonner qu'elle a beaucoup de ressemblance à la lèpre des anciens. Les pustules, dont le corps est couvert, forment, en quelques endroits, des ulcères qui paraissent se guérir dans certains temps, mais ne tardent pas à reparaître.
Tumeurs et hydropisie viennent probablement de la mauvaise nourriture des malades, car ce peuple n'a pour vivre que du pain grossier, des fruits et des végétaux. *(Note de l'auteur.)*



Tentes d'Arabes nomades.

Gravure de Peter Haas.

Parmi le grand nombre de malades qui me consultèrent à Larache, il n'y en eut qu'un qui me donna quelque témoignage de reconnaissance[13]. Tous les autres, bien loin de me remercier de mes soins, avaient l'air de me faire grâce en s'adressant à moi.

Le 4 octobre, à six heures du matin, je quittai Larache. A dix heures, je passai la rivière de l'Elkous. J'aperçus dans l'après-midi les ruines d'un château qui avait été bâti anciennement par un Maure de grande distinction qui fut condamné par l'empereur à perdre la tête et à avoir son château rasé. Beaucoup d'autres châteaux et de simples habitations, que j'ai vus démolis dans cet empire, m'ont appris que la demeure des sujets d'un despote avait moins à craindre les ravages du temps que le courroux d'un maître absolu. Les arbres, qui bordent le chemin de Mamora, sont plantés avec tant de symétrie qu'ils ont plutôt l'air de faire l'ornement d'un parc que de croître dans un pays presque inculte. Je traversai plusieurs plaines que la main de l'homme n'avait jamais travaillées mais qui offraient l'aspect des meilleurs pâturages. Je voyais, à très peu de distance du chemin, des lacs qui avaient plusieurs milles de long. Leurs bords étaient occupés par des camps et leur surface était couverte d'une multitude d'oiseaux aquatiques. A quatre heures après-midi, je fis planter ma tente sur les bords d'un de ces grands lacs au milieu d'un camp arabe. Les tentes en sont très vastes. On les construit avec des feuilles de palmier et du poil de chameau.

Elles sont soutenues par de forts bâtons de canne et fixées sur les côtés avec des chevilles de bois. La forme d'une tente arabe ressemble à un tombeau ou à la quille d'un vaisseau renversé. Elles sont très basses et communément teintes en noir. La tente d'un cheik est beaucoup plus grande que les autres. Elle est toujours placée dans l'endroit le plus élevé du camp. Le nom que les Arabes donnent à ces camps est *douars.* Il y a de ces douars qui n'ont que quatre ou cinq tentes, tandis qu'on en compte plus de cent dans d'autres. Les Arabes laissent paître en liberté leurs bestiaux pendant le jour et prennent les plus grandes précautions pour les mettre en sûreté pendant la nuit. Leurs tentes n'ont point d'ouverture du côté du nord. Ils placent l'entrée au midi afin de n'avoir point à souffrir des vents froids qui règnent fort souvent dans ces parages.

Les Arabes, qui demeurent dans ces camps, semblent être d'une race différente de celle des Maures qui sont domiciliés dans les villes, Ceux-ci sont plus nombreux et mieux civilisés, à cause de l'éducation qu'ils reçoivent et des avantages qu'ils retirent de leur commerce avec les

[13] Il fut si touché de mes attentions pour un être qu'il chérissait beaucoup que, pour m'en récompenser, il m'envoya sur-le-champ des volailles et des fruits. Il me vint voir avant mon départ et m'assura qu'il n'oublierait jamais le service que j'avais rendu à son ami. Il insista pour que je lui promisse qu'à mon retour je ne prendrais point d'autre maison que la sienne. Cet exemple de générosité est si rare chez les Maures que je n'ai pas cru devoir le passer sous silence. *(Note de l'auteur.)*

Européens. Les Arabes, qui sont toujours campés sur le bord des lacs, paraissent fort éloignés de toute civilisation. Ils ne sont attachés qu'à leur famille et à leurs anciens usages. Ce singulier peuple, étant toujours réuni en tribu, ne s'allie point avec les tribus étrangères. Un Arabe, qui se marie, n'épouse jamais de femme que dans la tribu dont il est. Cette coutume est suivie si religieusement qu'à moins d'être parent à un degré quelconque, on ne peut habiter le même camp. Le mari, la femme et les enfants logent dans la même tente. Ils couchent ordinairement sur des peaux de mouton qui leur servent de lit. Les enfants restent avec le père et la mère jusqu'à ce qu'ils se marient. Alors la famille des nouveaux époux est obligée de leur donner une tonte, un moulin à bras pour moudre leur blé, un grand panier, une tasse de bois et deux plats de terre. Ils ont après cela, pour vivre, un certain nombre de chameaux, de vaches, de moutons, de boucs et de chèvres, avec une provision d'orge et de froment proportionnée aux facultés des parents. Le mariage fait, le jeune ménage acquiert le droit de faire pâturer ses bestiaux dans le voisinage de sa tente et de labourer les terres qui l'entourent, ce qui le met bientôt dans une honnête aisance. Il est assez rare de voir plus d'une femme à un Arabe. Le sexe est en général fort laid. Les femmes qui vont à la ville ont grand soin de cacher leur visage, ne voulant pas être vues par les étrangers. Chaque camp est sous la direction d'un cheik qui est chargé de faire rendre la justice. Il décide du châtiment des coupables. Il peut même infliger la peine de mort. C'est l'empereur qui le nomme et qui choisit ordinairement un riche propriétaire pour occuper cette place. Etant trop éloignés des mosquées où ils puissent avoir l'exercice de leur religion, ils placent au milieu du camp une tente vide pour l'usage du culte. Elle sert aussi aux voyageurs qui veulent s'y retirer pour passer la nuit. Ceux qui s'y arrêtent y trouvent un bon souper qui est payé par la tribu entière. Tous les enfants s'assemblent dans cette tente au lever du soleil. Ils y récitent des prières qu'on a gravées sur une planche en caractères arabes. Cette planche reste toujours suspendue dans la tente. L'éducation des Arabes se borne à savoir lire quelques prières et à les apprendre par coeur.

Lorsque l'endroit où s'est fixé ce peuple errant devient moins productif et que ses bestiaux n'y trouvent plus de nourriture, ils déménagent pour aller s'établir dans un lieu plus fertile, J'ai rencontré un jour une de ces tribus qui changeait de domicile. Leurs tentes, leurs instruments d'agriculture, leurs femmes et leurs enfants étaient portés par des mulets, des chameaux, des vaches et des taureaux. Dans l'empire du Maroc, personne n'a de propriété. Tout le territoire, près des villes, appartient à l'empereur. Si un Arabe veut changer de situation, il présente sa requête au souverain ou au bacha de sa province et on lui permet quelquefois d'acquérir un petit domaine, mais s'il obtient cette faveur, il la paie cher par la redevance annuelle qu'on lui impose.

Le sol de l'empire est généralement très fertile. Avec une culture convenable, il produirait des récoltes aussi abondantes que les terres situées à l'est et à l'ouest de l'Europe. Cependant les bords de la mer et les grandes montagnes produisent peu de choses, parce que le fond en est sablonneux; mais partout où il y a de la plaine, comme entre Larache et Mamora, les environs de Maroc et de Tarudant, les récoltes sont excellentes. Telle est encore l'ignorance des Maures en agriculture qu'ils se contentent, pour fumer leurs terres, de brûler les chaumes dans les champs avant les pluies d'automne. Après quoi, ils labourent à six pouces de profondeur. Cette culture, toute médiocre qu'elle est, suffit à leurs terres pour leur faire rapporter de bonnes récoltes en froment, orge, pois, fèves, chanvre et lin. Elles produisent aussi abondamment des oranges, des citrons, des bananes et toutes les sortes de fruits qui viennent dans les provinces méridionales de l'Espagne et du Portugal. Les fermiers arabes conservent leurs grains dans des *matamores,* grands trous faits dans la terre et recouverts de paille. Ils ont l'attention de choisir, à cet effet, un lieu élevé qui ait la forme d'un pain de sucre. Sans cette précaution, l'eau pourrait pénétrer dans ces fosses et gâter le blé. On a vu de ces matamores garder les récoltes cinq, six et même vingt ans,

sans que le blé en souffrît aucune altération considérable. Le peu d'encouragement accordé à l'industrie des fermiers, est cause que les fruits n'acquièrent point le degré de saveur et de bonté qu'on leur a donné en Europe. Si le goût dé l'agriculture et du commerce était provoqué dans ces contrées par de meilleures lois, l'habitant ne tarderait pas à s'enrichir et les coffres de l'empereur se ressentiraient bientôt de son opulence.

Je n'ai eu qu'à me louer du bon accueil que j'ai reçu dans les camps arabes. Ces peuplades sont hospitalières. Lorsque j'arrivais dans un de ces camps, chacun s'empressait à me servir. C'était à qui m'aiderait le premier à tendre ma tente. Si l'on s'attroupait autour de moi, c'était seulement par curiosité et sans aucune mauvaise intention. On paraissait, au contraire, avoir fort envie de me rendre service.

Les étrangers, qui visitent les camps des Arabes errants, y sont en sûreté. Si on leur faisait quelque insulte ou même s'ils étaient volés pendant la nuit, tous les Arabes de la tribu, qui aurait donné l'hospitalité, deviendraient responsables du tort qui aurait été fait à leurs hôtes. En vérité, le voyageur a moins à prendre garde chez ce peuple grossier que chez les nations les plus civilisées de l'Europe.

L'habillement de ces Arabes n'est autre chose qu'un fort grossier tissu de laine qu'ils s'attachent autour du corps avec une courroie. Ils appellent *cashove* la partie de leur vêtement qui descend au-dessous des reins. Ils portent aussi un haïck, qui est une espèce de camisole faite de laine ou de coton. Lorsqu'ils sortent de leurs demeures, ils prennent un grand manteau qu'ils jettent négligemment sur leurs épaules. Ce manteau peut servir aussi à leur couvrir la tête. Leurs cheveux sont courts et entièrement enveloppés d'un réseau. Ils ne font point usage de turbans, de bonnets ni de bas. Il est rare de les voir se servir de sandales qui est la chaussure ordinaire du pays. L'habillement des femmes est presque le même que celui des hommes. Il ne diffère que parce qu'elles ont l'adresse de former avec leur cashove une espèce de sac sur le dos qui sert à porter leurs enfants. Par ce moyen, elles peuvent vaquer à tout le travail du ménage, sans se séparer de leur nourrisson. Leurs cheveux sont artistement arrangés et couverts d'un mouchoir dont elles s'entourent la tête. La grande passion qu'elles ont pour les colifichets d'or ou d'argent, leur fait mettre tout en usage pour s'en procurer. Il n'y en a aucune qui ne soit parée d'un collier de perles. Leurs enfants vont tout à fait nus jusqu'à l'âge de neuf à dix ans. Alors on les habille et on commence à les former aux travaux de la campagne. La nourriture des Arabes errants n'a aucune différence avec celle des Maures qui habitent les villes. Le couscous est le mets favori des uns et des autres. Ils mangent aussi du chameau et du renard. Leur pain d'orge cuit sans levain est en forme de gâteaux. La couleur de leur peau est basanée, tirant sur l'olive. La vie active qu'ils mènent donne à leurs traits plus d'expression que n'en ont ceux des habitants des villes qui paraissent efféminés. Leurs yeux sont noirs; ils ont généralement les dents blanches et bien rangées.

L'étroite union, qui règne dans ces petites sociétés, en fait de mauvais voisins. Chaque tribu hait les autres tribus et les traite avec mépris. Ces querelles occasionnent souvent des scènes tragiques qui ne se termineraient jamais sans qu'il y eût du sang répandu si l'empereur n'interposait son autorité. Quand il veut rétablir la paix parmi eux, il ne s'informe pas qui a tort ou raison. Il parle en maître absolu et le calme renaît, du moins pour quelques instants. L'empereur fait payer cher sa médiation aux deux partis, car indépendamment d'une punition corporelle, il les condamne à de fortes amendes. On ne saurait s'empêcher de convenir que c'est un moyen excellent de rendre traitables les gens difficiles à vivre. Outre le grand produit que l'empereur retire d'une justice aussi lucrative, les Arabes lui paient encore le dixième de leur revenu. Quelquefois il exige un impôt extraordinaire de la valeur du quarantième des denrées du pays. Cette taxe est destinée à l'entretien des troupes. Ce malheureux peuple est donc exposé à toutes les

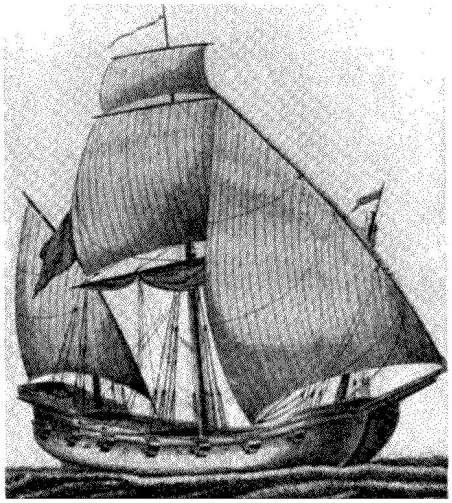
vexations que le caprice du despote peut lui suggérer pour des besoins réels ou imaginaires. Les moyens que l'empereur emploie pour tirer de l'argent de ses sujets sont simples et expéditifs. Il fait passer au bacha l'ordre de lui payer dans un temps déterminé la somme dont il a besoin. Le bacha fait contribuer aussitôt les villes et les camps qui sont sous son commandement et pour se récompenser de la peine que cela lui donne, il ne manque guère de doubler l'impôt. Son exemple est suivi par une foule de subalternes qui grappillent chacun de leur côté. Aussi, au moyen de cette chaîne de despotes qui va de l'empereur jusqu'au dernier de ses agents, le malheureux peuple paie quatre fois plus qu'il ne devrait payer. L'oppression est quelquefois si violente que les Arabes osent se refuser aux demandes de l'empereur qui, pour les mettre à la raison, est obligé de faire marcher des troupes contre ses propres sujets. Quand il en vient à cette extrémité, les soldats ne manquent jamais de donner carrière à leurs brigandages.

Les lacs sont couverts d'animaux aquatiques et remplis d'anguilles. La pêche de celles-ci se fait d'une manière assez curieuse. On s'embarque dans un petit esquif d'environ six pieds de long et deux de large. Ce léger bâtiment est fait de joncs et de roseaux bien liés ensemble. Il n'y a de la place que pour un homme. L'avant de cette barque se termine en pointe recourbée sous forme de patin. Elle se manoeuvre avec une longue perche. Sa légèreté fait qu'on peut la manoeuvrer en tous sens avec beaucoup de promptitude. Lorsqu'un Arabe veut pêcher des anguilles, il joint ensemble plusieurs bâtons de cannes. Après quoi il attache au bout qui doit aller dans l'eau un morceau de fer pointu et dentelé. Muni de cette espèce de trident, le pêcheur guette les anguilles et, lorsqu'il en voit au fond de l'eau, il les frappe avec tant de prestesse et de dextérité qu'il les manque rarement.

Quoique les Arabes s'occupent particulièrement à cultiver les terres qui avoisinent leurs camps, cela ne les empêche pas de tirer parti des terrains éloignés des lacs auxquels ils ne donnent qu'un seul labour par an avec une charrue armée seulement d'un soc de bois. Cette simple culture, faite sans autres engrais que les chaumes brûlés à la fin de l'automne, ne laisse pas de produire de bonnes récoltes d'orge et de froment. Elles sont assez considérables pour fournir non seulement à la consommation des Arabes, mais encore pour les mettre en état d'en vendre une partie dans les marchés voisins. Près des lacs et dans les marais, les troupeaux de vaches et de moutons trouvent une nourriture abondante. J'en ai vu des quantités prodigieuses qui offraient le plus agréable coup d'oeil. Ces Arabes ont des lieux de rassemblement pour leurs marchés où ils vont une fois par semaine. Ils y portent du blé, des fruits et des volailles. Ils y mènent aussi leurs bestiaux pour les vendre à des marchands maures qui viennent exprès de la ville pour les acheter. Si l'empereur leur permettait la libre exportation du blé avec des droits modérés et si ceux qui feraient ce commerce ne payaient que l'impôt fixé par le Coran, qui est d'un dixième sur chaque article, les sujets s'enrichiraient et le souverain triplerait son revenu. Le sol est si fertile qu'un grain de blé en peut produire cent, mais faute d’encouragement pour le débit de cette denrée dont les Maures pourraient approvisionner les autres nations, ils en sèment à peine ce qu'il leur en faut pour vivre.

Les seuls gardiens de leurs habitations sont des chiens d'une grande taille et d'une espèce très vigoureuse. Aussitôt que ces sentinelles aperçoivent un étranger qui approche de leur camp, elles courent sur lui et il serait en danger d'être mis en pièces si leurs maîtres ne les rappelaient promptement. Ces chiens aboient pendant toute la nuit, ce qui est fort utile pour empêcher les bêles fauves d'approcher. D'un autre côté, leur désagréable aboiement est bien incommode au voyageur qui a besoin de repos.

Le 5 octobre, à six heures du matin, je quittai ces Arabes hospitaliers pour me rendre à Mamora.



Navire corsaire barbaresque.
Dessin de A. H. Slibold, gravé par M. H.

En approchant de Mamora, j'aperçus sur les bords d'un lac plusieurs tombeaux de saints arabes. Ces tombeaux, bâtis en pierre de taille d'environ dix verges carrées, avaient une coupole assez bien ordonnée et renfermaient le corps de quelque saint personnage. Si un criminel se réfugie dans une de ces chapelles, il y est fort en sûreté. L'empereur, qui ne se fait pas scrupule de violer toutes les lois lorsqu'elles gênent son autorité, respecte le privilège de ces sanctuaires. Un Mahométan, qui a quelque peine de corps ou d'esprit, vole au sanctuaire le plus voisin de sa demeure pour demander à Dieu les grâces dont il a besoin. Cette pieuse démarche rétablit le calme dans son âme et il s'en retourne l'esprit beaucoup plus tranquille, ne doutant pas que ses voeux ne soient bientôt exaucés. La confiance de ce peuple est si grande pour tes chapelles où reposent les cendres des saints musulmans qu'il les regarde comme sa dernière ressource dans les cas désespérés.

Il y a deux sortes de saints en Barbarie. Les plus révérés sont ceux qui, par de fréquentes ablutions, de fréquentes prières et d'autres actes de dévotion, ont acquis une réputation extraordinaire de piété. Des idiots et des fous forment la seconde classe. Tous les peuples ont cru que les malheureux qui avaient l'esprit aliéné étaient protégés par les dieux. Ces idées, qui se conservent encore en Europe chez les gens peu instruits, sont si naturelles à l'ignorant qu'il ne faut pas s'étonner que les Maures voient dans ces pauvres insensés des êtres privilégiés et même inspirés par la divinité. La superstition, qui règne au Maroc, est peut-être, à bien des égards, utile à l'humanité. Sans les préjugés qu'elle enfante, les malheureux privés de raison seraient sans protecteurs et sans amis. L'intérêt qu'ils inspirent les fait nourrir et habiller gratuitement. On pourvoit à tous leurs besoins et souvent on leur fait des présents. Il y aurait moins de danger pour un Maure de faire une insulte à l'empereur que de mettre en courroux un de ces faux prophètes. Indépendamment de l'espèce de licence que les préjugés populaires autorisent et dont abusent ces hypocrites insensés, ils profitent de la vénération qu'on a pour eux pour commettre impunément toute sorte de crimes. Il n'y pas longtemps qu'on voyait au Maroc un saint dont l'amusement ordinaire était de blesser et même de tuer toutes les personnes qui avaient le malheur de se trouver sur son chemin. Cependant, malgré les conséquences funestes de sa frénésie, on le laissait en liberté. Sa méchanceté était telle que pendant qu'on faisait des prières, il épiait le moment de

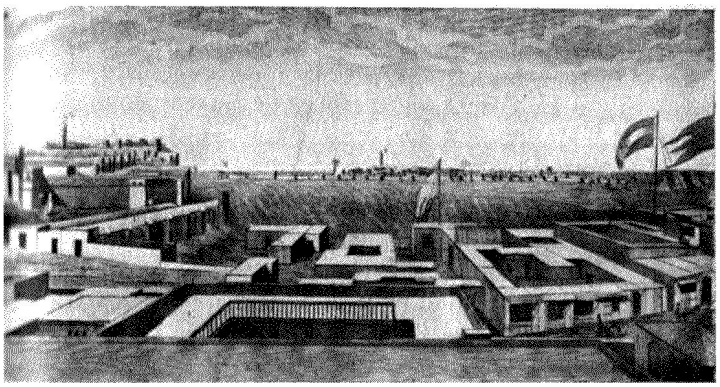
pouvoir passer une corde autour du cou de la première personne qu'il pourrait atteindre afin de l'écharper.

Je ne dois pas oublier les marabouts. Ils se disent fort habiles en magie et jouissent d'une grande considération parmi les naturels du pays. Les marabouts mènent une vie de fainéants, vendent des sortilèges et s'enrichissent aux dépens du peuple. Il y a encore des montagnards ambulants qui se disent les favoris de Mahomet. Aucune bête venimeuse n'oserait les attaquer. Les plus singuliers de ces gens sont les mangeurs de serpents qui donnent leurs représentations en public les jours de marché. Le peuple se porte en foule pour les voir avaler des serpents vivants. J'ai pris ma part de cet horrible spectacle. Je vis un homme qui, en moins de deux heures, avala un serpent en vie de plus de quatre pieds de long. Avant de l'attaquer, il fit une courte prière qui fut répétée par tous les assistants. Il commença à manger l'animal par la queue et dansa tout le temps de ce repas dégoûtant, au son d'une musique vocale et instrumentale, dans un cercle que formaient les spectateurs. Les curieux ne s'en allèrent que quand il l'eut entièrement dévoré.

Mamora, où j'arrivai le même jour, à sept heures du soir, est située sur une colline à l'embouchure de la rivière de Sabore qui se jette en cet endroit dans l'Océan Atlantique et forme un havre pour les petits bâtiments. Le 6 octobre, à huit heures du matin, je me remis en marche pour aller à Salé où j'arrivai à deux heures de l'après-midi. Le chemin de Mamora à Salé est très beau. Il passe entre deux montagnes qui se terminent en pente douce sur les côtés de la route. La ville de Salé a été si fameuse autrefois que plusieurs romanciers en ont parlé dans des contes agréables, mais ce qui l'a rendue plus célèbre, ce sont ces terribles pirates qui partaient de son port pour balayer la mer et qui n'étaient que trop connus par le nom de pirates de Salé. Ces écumeurs de mer furent longtemps la terreur du commerce de l'Europe. Aussi redoutables par leur audace que par leur barbarie, ils s'étaient rendus maîtres de l'Océan et avaient quelquefois la témérité d'étendre leur brigandage jusque sur les côtes. N'ayant d'autre but que le pillage, ils entreprenaient les choses les plus hardies pour se procurer un butin considérable. La vie n'était point épargnée par ces brigands. S'ils ne tuaient pas toujours ceux qui avaient le malheur de tomber dans leurs mains, ce n'était point par un sentiment d'humanité ou de compassion, mais seulement pour en faire des esclaves du luxe el du caprice de quelque tyran africain.

Quoique la ville de Salé soit grande, elle n'a rien qui puisse satisfaire la curiosité du voyageur. Elle est défendue par une batterie de vingt pièces de canon qui fait face à la mer. Il y a aussi une assez bonne redoute à l'embouchure de la rivière. La ville de Rabat est située sur la rive opposée. Ces deux cités étaient réunies anciennement pour commettre toutes sortes de brigandages. On les confondait généralement ensemble. Dans le temps où les villes de Salé et Rabat se faisaient craindre par leurs pirateries, elles étaient indépendantes. Elles payaient seulement un mince tribut à l'empereur qu'elles voulaient bien reconnaître pour leur souverain. Cet état d'indépendance, dont jouissaient ces aventuriers audacieux, n'était dû qu'à leur courage extraordinaire. Peu d'hommes se soucient de courir d'aussi grands dangers pour acquérir une pareille liberté qui ne procure aucun bien réel et qu'il n'est même pas possible de conserver. Sidi Mohammed subjugua ces deux villes et les réunit à son empire. Ce fut un coup mortel pour ces pirates, quand ils perdirent l'espoir de jouir tranquillement des captures qu'ils faisaient. L'empereur a mis fin à ces horreurs en les repoussant avec sévérité et en les dénonçant à toute l'Europe. Depuis que les brigands de Salé sont rentrés dans le devoir, le port s'est comblé de telle sorte que, quand même ils recouvreraient leur ancienne indépendance, il leur serait impossible de reprendre avec quelque succès leur métier de pirate.

J'avais une lettre de recommandation pour M. du Rocher[14], consul de France établi à Rabat[15] . Il habitait une jolie maison bâtie aux frais de sa nation et était le seul Européen qui demeurât à Rabat. Ce consul aimable savait allier la franche cordialité anglaise avec cette politesse aisée qui caractérise le Français.



Rabat et Sale.
Gravure de Peter Haas.

Il me pressa avec tant d'instances de passer deux jours avec lui que, malgré les raisons que j'avais de ne point m'arrêter, je me laissais aller à son invitation. La ville de Rabat est entourée d'une grande muraille et défendue par trois forts qu'un renégat anglais a fait construire. Ces forts sont garnis de canons qui y ont été apportés de Gibraltar. Les maisons de cette ville sont en général bien bâties. On y trouve quelques habitants riches. Les Juifs, qui sont très nombreux dans cette place, jouissent d'un meilleur sort que ceux de Larache et de Tanger. Leurs femmes sont beaucoup plus jolies que toutes celles que j'ai vues dans les autres villes de Barbarie. Pendant le court séjour que j'ai fait à Rabat, je fus présenté dans une maison où il y avait huit filles, toutes si jolies qu'on était embarrassé à laquelle donner la préférence. Elles avaient des traits réguliers, un teint de lys et de rose, avec des yeux noirs fort expressifs. La parure, dont les dames européennes se servent pour augmenter leurs charmes, leur était inutile. L'art n'aurait pu leur donner plus de grâces et de moyens de séduction. M. du Rocher me présenta à *l'effendi,* premier ministre de l'empereur, qui passait par hasard à Rabat le jour que je m'y trouvai. Il allait à Tanger. L'accueil qu'il me fit fut fort honnête. Lorsqu'il sut que j'étais médecin, il me pria de lui tâter le pouls et de lui dire ce que je pensais de sa santé. Lorsque je l'eus assuré que je la croyais très bonne, il me remercia avec de grandes démonstrations de joie. Après quoi, il partit pour Tanger. Je profitai du peu de séjour que je faisais à Rabat pour changer mon mulet estropié. Mes deux soldats nègres s'occupèrent à remettre de l'ordre dans mon équipage. Tout fut prêt pour mon départ après deux jours de repos. M. du Rocher, qui m'avait si bien reçu, mit le comble à ses procédés pour moi en faisant charger mes mulets d'une ample provision de pain qui est remarquablement bon à Rabat. Il ajouta à cette attention une grande quantité de viandes froides et beaucoup plus de vin que nous

[14] Du Rocher était encore consul en 1792. Lorsque la guerre éclata entre la France et l'Angleterre. il fut arrêté à Gibraltar malgré son sauf-conduit. Il mourut en 1798 à Cadix en se rendant à son nouveau poste de Tanger où la Paix du 25 novembre 1795 avait transporté le consulat de Salé.

[15] Rabat signifie *ville ouverte,* bien qu'elle eût cessé de fort bonne heure de mériter ce nom. La gravure de Peter Haas donne Salé au premier plan et Rabat dans le lointain.

n'eussions dû raisonnablement en porter avec nous. Toutes ces provisions me durèrent trois jours, ce qui donna le temps à mon appétit de reprendre du goût pour les poulets dont j'étais rassasié, Les moments agréables que je venais de passer à Rabat, quoique bien capables de me faire oublier les premières fatigues de mon voyage, eurent un effet tout contraire. La crainte de retomber dans les mêmes embarras, sans pouvoir compter sur les secours de personne, me rendit plus à plaindre qu'avant de m'être rafraîchi et délassé chez le consul de France.

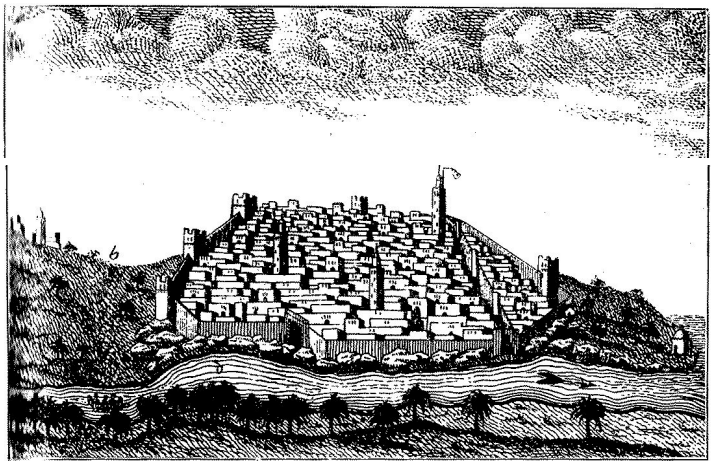
Je pris le chemin de Darbeyda[16]. Nous arrivions à la saison des pluies et, quand il en tombe une demi-heure dans ce pays-là, on est plus mouillé que si l'on était exposé à un orage de tout un jour en Angleterre. Le temps avait été trop sec au commencement de mon voyage. Il est vrai que j'avais été fort incommodé par la chaleur, mais comme l'air devenait très froid après le coucher du soleil, je respirais à mon aise et sous un si beau ciel que cela me faisait oublier les souffrances de quelques heures. Les melons délicieux et les grenades, qu'on trouve en abondance sur le chemin de Rabat à Mogador, consolent un peu de l'ennui de cette route. J'en mangeais sans cesse pour étancher ma soif. Ces excellents fruits viennent en plein champ. Je payais deux blanquils un melon assez gros pour six personnes. Le plus grand nombre des pauvres de ce pays vit de ces fruits et d'un peu de pain noir. En sortant de Rabat, le beau temps que j'avais eu jusqu'à ce moment cessa tout à coup. A cinq heures du soir, nous commençâmes à voir de gros nuages, qui nous annonçaient l'orage dont nous fûmes bientôt inondés. Il éclata par un vent impétueux accompagné de tonnerre et d'éclairs. La nuit qui survint nous jeta dans un grand embarras pour trouver un endroit où placer notre tente. Je pressais ma chétive monture de toutes mes forces, mais le fouet et l'éperon ne la faisaient point avancer. Dans cette triste situation, je pris le parti d'arrêter et d'attendre que la violence de l'orage fût passée pour continuer ma route. J'eus le bonheur d'apercevoir, à quelques pas de moi, deux tentes arabes qui étaient au milieu de la campagne. Quoique cette position ne pas fort commode, je me trouvai trop heureux de pouvoir m'y établir jusqu'au lendemain.

La pluie n'ayant cessé qu'au jour, il ne me fut pas possible de me remettre en marche avant dix heures du matin, ayant été obligé de faire sécher ma tente qui était toute trempée. Elle aurait été trop pesante en cet état pour mes pauvres mulets qui étaient déjà bien chargés de mes autres bagages. Cependant, je partis encore assez tôt pour arriver avant midi près des ruines de Mensouria. C'était autrefois un vieux château dont il ne subsiste plus que quelques pans de muraille et une vieille tour à moitié détruite[17]. Les soldats de mon escorte m'apprirent qu'un prince rebelle du sang royal y avait fait anciennement sa résidence et qu'il en avait été chassé pour cause de rébellion. L'empereur, qui régnait alors, fit raser cette forteresse. Les environs y sont habités actuellement par quelques nègres qui n'ont que de misérables huttes pour domicile. Ils ont été envoyés dans ce triste séjour par Sidi Mohammed dont ils avaient encouru la disgrâce. Dans un pays où les droits au trône sont nuls s'ils ne sont appuyés par les armes, le prince qui gouverne regarde les châteaux de ses sujets plutôt comme des places de sûreté pour ses ennemis qu'il ne les croit utiles à la conservation de son autorité. C'est pourquoi il ne les fait point réparer et les laisse tomber en ruines. J'ai vu dans toutes les villes, par où j'ai passé, des exemples frappants de cette politique barbare. Je m'éloignai bientôt dé Mensouria pour aller à Fedhala où j'arrivai le soir après avoir traversé à gué la rivière de Sébou. Les ouvrages commencés à Fedhala

[16] Darbeyda, d'après les Maures, aurait été une très grande ville que ses habitants durent abandonner à la suite d'une formidable invasion de fourmis. C'est du moins ce que rapporte Host. Darbeyda est aujourd'hui Casablanca.

[17] D'après Buffa *(Travels through the Empire of Morocco,* 51) c'est Jacob Almansor qui avait construit le château de Mensouria et en son temps (1810). il était utilisé par les commerçants maures et juifs comme refuge de nuit pour s'abriter des brigands.

en différents temps et jamais finis sont un monument éternel de l'esprit insouciant du dernier empereur. La ville de Fedhala est entourée d'une vieille fortification. On y voit une mosquée: c'est le seul bâtiment qui ait été achevé. Les habitants, pauvres comme ceux de Mensouria, vivent dans de misérables cabanes. À la droite de Fedhala, je remarquai une espèce de palais qu fit bâtir Sidi Mohammed qui y couchait lorsqu'il voyageait sur cette route.



Azamore.
Gravure de Peter Haas.

A six heures du soir, j'entrai dans la triste ville de Dar Beyda. C'est un petit port de mer de peu d'importance. Le gouverneur, chez qui l'on me conduisit en arrivant, s'empressa de me bien recevoir. Il me donna de la volaille pour mon souper et me logea passablement pour la nuit. Le 10, je partis pour Azamore qui est à cinquante-six milles de Darbeyda. A la fin de la seconde journée, j'eus à traverser la rivière de Morbeya (Oued Oum-er-Rebia) avant d'entrer dans la ville. Azamore est située à l'embouchure de cette rivière du côté du sud. Elle est si large et si profonde en cet endroit qu'on ne peut la passer qu'en bateau. Mes mulets et toute ma suite étaient à peine embarqués qu'il s'éleva une querelle assez vive entre mes soldats nègres et les bateliers. Comme ce n'était pas la première fois que cela était arrivé, je restait tranquille dans un coin du bateau, mais lorsque j'aperçus un des bateliers qui remettait mes effets à terre pendant que son camarade tenait un de mes soldats au collet, je sentis que l'affaire devenait trop sérieuse pour que je puisse me dispenser de m'en mêler. Ayant demandé ce qui les mettait dans une si grande fureur, j'appris que la colère de mes soldats venait de ce que les bateliers voulaient exiger le droit de péage payé par tous les voyageurs dont je devais être exempt en voyageant pour le service de l'empereur. Je ne m'arrêtai point à approfondir si la réclamation de mes soldats était fondée. Je fis finir la dispute en me conformant à l'usage. Aussi, après quelques coups de poing reçus et donnés de part et d'autre, les mulets et les bagages rentrèrent dans la barque et je fus passé à Azamore.

La situation d'Azamore n'est point agréable et ses habitants paraissent misérables. Cependant, par complaisance pour un de mes soldats dont les parents demeuraient à Azamore, j'y passai le reste du jour. Je venais à peine de m'établir dans la maison d'un Arabe que j'eus la visite d'un Juif vêtu à l'européenne. Ce Juif avait servi un consul britannique et parlait anglais avec assez de facilité. Il voulut absolument que j'allasse chez lui, me donna à dîner et me demanda en grâce d'user de sa maison comme de la mienne. Après le dîner, il me fit voir les différents quartiers de la ville et, en homme de bon conseil, il m'avertit d'être très circonspect dans ma conduite avec le

prince qui allait me confier le soin de sa guérison. Il me dit que le caractère des Maures était fort inconstant et qu'ils étaient gouvernés par le caprice du moment. Afin de donner plus de poids à ses conseils, il me fit l'histoire d'un chirurgien européen qui avait été appelé auprès du prince maure et qui s'était tiré un coup de pistolet dans la tête par suite de l'ingratitude de son illustre malade, qui ne prenait point les remèdes qu'il lui ordonnait et qui le rendit responsable de ses maux qui, au lieu de diminuer, augmentaient toujours. Ce prince injuste avait obligé le chirurgien de se donner la mort en sa présence.

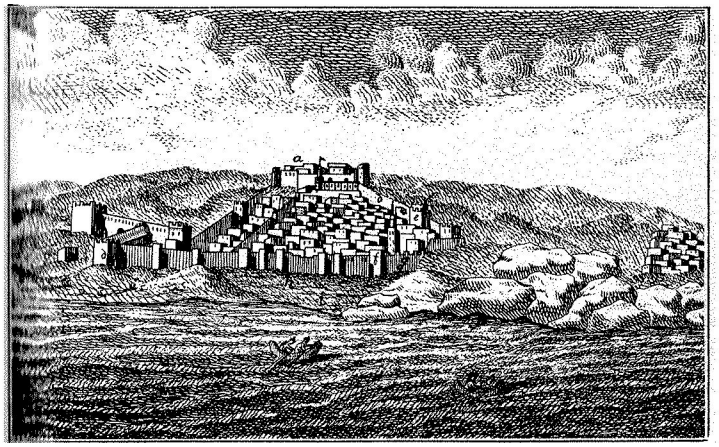
Le 13 octobre, après avoir pris congé de mon Juif, je partis à huit heures du matin pour aller à Saffy où j'arrivai le 15 au soir. Le pays que je traversai ne valait pas mieux que ceux que j'avais déjà vus. Il était inculte et rempli de pierres. En sortant d'Azamore, j'avais aperçu la ville de Mazagan sur la droite du chemin. C'est une place que le dernier empereur, Sidi Mohammed, a enlevée aux Portugais[18]. Il mit beaucoup d'importance à cette conquête qui pourtant n'en méritait guère, car personne n'ignore que les grandes dépenses que cette ville occasionnait aux Portugais et l'embarras d'y entretenir une garnison, sans en tirer aucun avantage essentiel, les avaient déterminés à l'évacuer avant l'attaque. Cela est si vrai qu'ils avaient fait embarquer d'avance tout ce qui leur appartenait et qui avait quelque valeur, mais l'empereur, qui voulait donner à ses sujets une haute idée de ses talents militaires, ne commença pas moins un siège en règle malgré les dispositions où étaient les habitants d'ouvrir leurs portes. Le siège fut poussé avec toute l'habileté dont S. M. maure était capable. Les Portugais ne se défendirent que pour se donner le temps d'emporter le reste de leurs effets. Après quoi, ils abandonnèrent la ville.

Le jour de mon arrivée à Saffy, je passai près des ruines de Moulay Hacem-Mensor appelées à présent Din Medina Rabacra. C'était autrefois une ville considérable. Elle avait été bâtie par un des empereurs du Maroc. A la place qu'occupait cette cité, on ne trouve plus que des jardins et quelques cabanes habitées par des soldats nègres invalides. Saffy, situé au bas d'une montagne escarpée, a un port de mer. La ville est petite et n'est remarquable que par un palais d'une assez belle ordonnance qui est quelquefois habité par les fils de l'empereur. Elle est défendue par un fort qu'on a placé près de la ville du côté du côté nord. Ses environs sont hérissés de montagnes et couverts de bois. Saffy faisait un grand commerce avec l'Europe, avant que l'empereur Sidi Mahommed eût forcé les négociants européens de s'établir à Mogador. Sa rade est sûre, excepté par les vents d'ouest trop violents. Alors, les vaisseaux risquent d'être jetés à la côte. Pendant le peu de séjour que je fis dans cette ville, je logeai dans une maison privée où je vis deux Arabes, qui avaient été à Londres et qui avaient retenu quelques mots d'anglais. Le plus grand plaisir qu'ils crurent me faire fut de me présenter une chaise et une table. Depuis ma sortie de Tanger, je n'avais trouvé nulle part - excepté chez le consul de France à Rabat - de ces meubles, dont l'usage nous est devenu d'une nécessité absolue. Les Maures ne s'en servent jamais.

Le 16 octobre, je quittai Saffy pour me rendre à Mogador où je ne pus arriver que le lendemain au soir. Presque en sortant de Saffy, je rencontrai une grande montagne fort difficile à escalader à cause des rochers escarpés dont elle est remplie. Les précipices, qui m'environnaient de toutes parts, étaient bien capables de frapper mon esprit de crainte et de terreur. Cependant nos mulets, accoutumés à ces sortes de chemins, nous portaient sans faire un faux pas dans les sentiers les plus raboteux. Si nous eussions monté des chevaux européens, notre vie aurait été fort en danger. Après avoir passé cette montagne, qui est d'une élévation prodigieuse, j'entrai dans une forêt de chênes nains longue de six milles. Cette forêt est fermée au sud par la rivière de

[18] La prise de Mazagan sur les Portugais est de 1*769.* Mohammed viola les termes de la capitulation et les Portugais en firent sauter les murailles. (Léon Godard. *Description et histoire du Maroc,* 554)

Tensift dont le courant augmente considérablement pendant les grandes pluies et lorsque la marée monte. Dans ces deux cas, on la traverse sur des radeaux. Je n'eus point cet embarras, l'eau se trouvant assez basse au moment où j'y arrivai pour pouvoir la passer à gué. En avançant au midi, je découvris un grand château au milieu de la forêt. Mes soldats m'apprirent qu'il avait été bâti par Moulay Ismaël[19], immortalisé par la plume d'Addison[20]. Sidi Mohammed l'a tellement négligé qu'il tombe en ruines. Le cours du Tensift, ses circuits multipliés et le château dont je viens de parler, qu'on aperçoit du même coup d'oeil, produisent un tableau un peu sombre, mais singulier et pittoresque.



Saffy ou Asafi.
Gravure de Peter Haas.

Les instructions, que j'avais reçues de M. Matra, portaient que j'attendrais à Mogador le retour du messager qu'il avait envoyé à Tarudant pour informer le prince de mon arrivée. Aussi je m'y fixai jusqu'à ce qu'il plût à cet illustre malade de m'appeler auprès de lui. Mogador est une grande ville bâtie avec régularité. Bien que les environs en soient tristes et couverts de sable, elle n'est pas désagréable à habiter. Le vent du nord-est, qui *y* souffle fréquemment pendant l'été, en rend la situation pareille aux climats les plus tempérés de l'Europe. Elle a été commencée sous le règne de l'empereur Sidi Mohammed qui, à son avènement au trône, ordonna à tous les négociants européens qui étaient dans ses États, de s'établir à Mogador. Il tâcha de les encourager en diminuant de quelque chose les droits du commerce. Les Européens, séduits par cette marque de bienveillance, quittèrent leurs premiers établissements et en firent de nouveaux à Mogador, mais

[19] Moulay Ismaël (1692.1727). frère de Moulay Rechid, qui, à la mort de celui-ci, s'empara de Fez à coup de canon. Chargés, faute de projectiles appropriés, avec les débris des chaînes de ses esclaves. Sa cruauté est célèbre. Son insatiable luxure peuplait son harem de captives sans nombre. Son avarice sordide ne l'empêcha pas d'entreprendre de grands travaux à Méquinez. Le sang et les sueur des esclaves et des Maures, dit un missionnaire contemporain, ont servi à délayer le ciment et leur corps est entré à plus d'un endroit dans les matériaux de la construction. 'Peut-être était-il plus dur encore pour ses officiers. « Chiens de Maures, leur disait-il, faites comme les chameaux de mon empire qui me servent sans rien me demander. » De là la réorganisation de son armée et la création de la Garde noire. aveuglément soumise à tous ses caprices. Il envoya une ambassade à Louis XIV et reçut le comte de Saint-Amand (1682). En 1698, il envoya à Paris Ebn-Aïssa qui demanda pour son maître la main de la princesse de Conti, fille de Louis XIV et de Mlle. de La Vallière.

[20] Cet Addison est le père de l'auteur du *Spectator*, Lancelot Addison, chapelain de la garnison de Tanger, qui a beaucoup écrit sur Tanger et le Maroc de son temps.

les avantages qu'ils comptaient retirer de ce déplacement ne furent qu'illusoires. L'empereur ne tint aucune de ses promesses. Les taxes augmentèrent au lieu de diminuer. Le contrecoup de cette mauvaise politique s'est fait sentir au commerce qui est languissant à Mogador. Cependant, de meilleures vues de la part du successeur de Sidi Mohammed, et surtout les présents considérables que les négociants européens lui ont faits, ont produit quelques bons effets, mais les taxes sont toujours énormes et si multipliées sous toutes sortes de formes qu'il ne me serait pas possible de dire avec certitude ce qu'on paye dans ce port sur chaque article. Le comptoir de Mogador est composé d'une douzaine de maisons des différents pays. Les négociants ne sont point troublés dans leurs spéculations commerciales. Il est vrai que la tranquillité, dont on les laisse jouir, leur coûte cher. Ils ont soin de se tenir à une grande distance des Maures. Ils exportent des mulets pour l'Amérique et envoient en Europe du cuir du Maroc, toutes sortes de peaux, de la gomme arabique et sandaraque, des plumes d'autruche, du cuivre, de la cire, de la laine; des dents d'éléphant, des dattes, des figues, des raisins, des olives, des huiles, de belles nattes et de superbes tapis, etc., etc. Ils échangent ces marchandises pour des bois de construction, de la poudre, des canons, des draps, des toiles, du plomb, du fer en barre, toutes sortes de quincaillerie et de colifichets, comme miroirs, tabatières, montres, petits couleaux, etc., etc., du thé, du sucre, des épices et autres objets que cet empire ne produit point. Les Maures ne se bornent pas à commercer avec les Européens, ils trafiquent aussi avec la Guinée, Alger, Tunis, Tripoli, le grand Caire et la Mecque par le moyen de leurs caravanes.

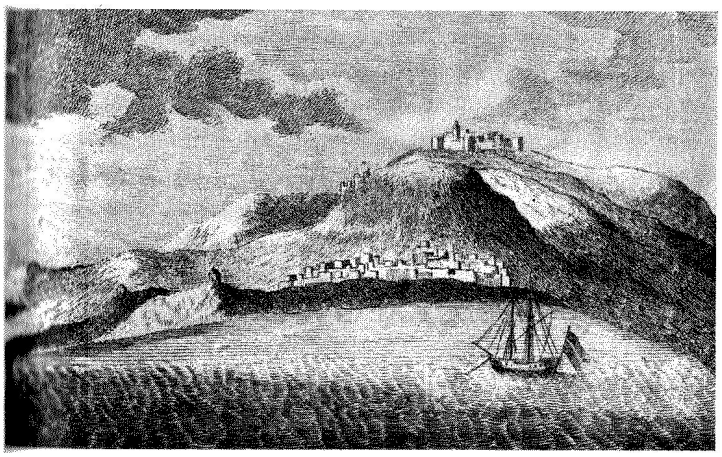
J'étais depuis six jours à Mogador lorsque le messager qui avait été m'annoncer au prince, m'apporta ses ordres. Il m'enjoignait de me rendre à Tarudant où il était de retour. Le gouverneur de Mogador augmenta mon escorte de trois soldats nègres bien armés. Il me fit donner une meilleure tente et un bon interprète juif qui parlait l'anglais avec facilité. Le malheureux qu'on avait forcé de m'accompagner fut renvoyé à sa grande satisfaction.

Je mis trois jours à faire les soixante-seize milles qu'il y a de Mogador à Santa-Cruz. Je côtoyai toujours la mer, n'ayant d'autre vue que des montagnes et des rochers. Il est impossible de se faire l'idée d'un chemin plus désagréable. J'étais obligé de monter et de descendre continuellement, ne marchant que sur des pierres roulantes. Dans un endroit, la descente devint si rapide et si raboteuse qu'il n'y eut plus moyen de rester sur nos mulets. Je fus obligé de marcher à pied pendant plus de deux milles, et encore était-ce avec peine que je pouvais me tenir debout. Santa-Cruz[21] est située sur le penchant d'une colline à l'extrémité de l'Atlas, chaîne de montagnes qui sépare en deux l'empire du Maroc. Cette ville a appartenu aux Portugais. Elle fut toujours l'entrepôt le plus considérable des Européens jusqu'au règne de Sidi Mohammed. C'est maintenant une place déserte. Il n'y a plus qu'un petit nombre de maisons qui tombent en ruines. Le port m'a paru plus sûr que celui de Mogador et comme il est à portée des provinces méridionales de l'empire, je suis étonné qu'on n'ait pas continué de lui donner la préférence pour toutes les spéculations du commerce. Je quittai Santa-Cruz le 26 octobre et, en deux jours, je me rendis à Tarudant qui en est à quarante-quatre milles. J'eus un très beau chemin mais ennuyeux, n'ayant guère que des landes et des bois à traverser.

[21] Le nom arabe est Agadir ou Agader. Host en attribue la création aux déchargeurs des navires de commerce qui affluaient dans cette rade. « Les habitants, dit-il, s'opposent de tout leur pouvoir à l'entrée dans la ville d'un chérif. Ils ne laissent pas non plus un Berbère y entrer en armes, précaution nécessaire à cause du voisinage des Berbères les plus puissants. Il y avait à Agadir un vice-consul hollandais jusqu'en ces derniers temps (1779). Maintenant il n'y a plus qu'une maison de commerce anglaise que l'on devait transporter à Suira ou Mogador. *(Nachlrichten von Marokos, 71.)*

En arrivant à Tarudant, l'on me conduisit au palais du prince qui est à un demi-mille de la ville. Ce bâtiment royal, dont mon illustre malade avait été l'architecte, est fort petit, mais il a une apparence de beauté, vu extérieurement. Après cela, il manque de goût et de commodités dans l'intérieur, comme toutes les maisons des Maures. Ses défauts sautent aux yeux dès qu'on prend la peine de l'examiner. Ce palais fait avec du *tably* est entouré d'une grande muraille. Dans cette enceinte se trouvent deux jardins fort bien tenus, dessinés par un Européen et confiés aux soins d'un renégat espagnol. Les appartements de cette demeure sont fort élevés: les planchers sont tout simplement de terre. Il y a une fontaine dans le milieu de la cour. Pour y entrer, il faut passer sous une petite arcade. Dans la cour, à droite, sont les remises; le côté gauche est occupé par les chevaux du prince. Comme le climat est doux, on ne se sert presque jamais d'écuries. Les chevaux restent en plein air attachés à des poteaux avec des longes.

Lorsqu'on m'introduisit dans le palais, je fus amené dans une grande salle où beaucoup de personnes étaient assises dans des espèces de niches pratiquées dans la muraille. Elles attendaient là que leur tour vint d'être appelées à l'audience du prince. Comme j'eusse été fort embarrassé d'accoster des gens dont j'ignorais le langage, au lieu de m'asseoir avec eux, je me promenai en long et en large dans l'appartement, ce qui surprit fort des hommes qui commencent toujours par s'asseoir avant de faire la conversation ou de parler de leurs affaires. Leur étonnement de me voir sans cesse en mouvement était si grand que j'eus lieu de penser qu'ils me prenaient pour un fou. Après une heure d'attente, l'ordre de m'introduire avec mon interprète arriva. On me fit passer par une galerie fort obscure qui conduisait à une vaste cour carrée et pavée en marqueterie.



Agadir ou Santa-Cruz. Gravure de Peter Haas.

L'appartement du prince ouvrait sur cette cour. La porte en était brisée à moitié et teinte de différentes couleurs, en forme d'échiquier. L'entrée de sa chambre était assez belle, quoique d'un genre fort extraordinaire. C'était un grand portique qui tenait lieu d'une porte et qui était vraiment curieux par la bigarrure de ses couleurs. Ce portique pouvait, par sa grandeur, servir d'antichambre. La pièce, où se tenait le prince, était carrée. Le plafond en était peint artistiquement et le plancher fait de tuiles coloriées et arrangées en marqueterie. Les murs étaient en stuc. Cet appartement aurait été passable s'il avait eu des fenêtres, mais les Maures ne pensent pas qu'il soit nécessaire de donner du jour à leurs maisons. C'est en partie ce qui leur ôte l'agrément du coup d'oeil. Je trouvai le prince Moulay Absulem les jambes croisées, assis sur un coussin recouvert d'une toile blanche très fine. Il avait devant lui un long tapis assez étroit qui

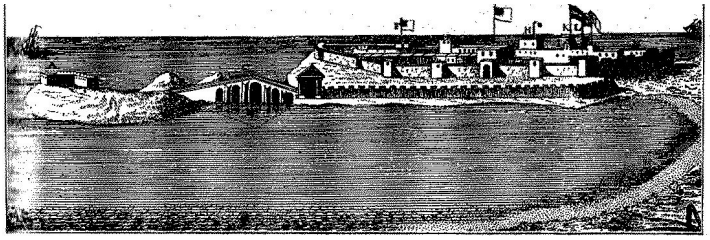
servait de siège à ses courtisans. C'était le seul meuble de son appartement. Je remis d'abord les lettres du consul qui, suivant la coutume du pays, lui furent présentées dans un mouchoir de soie. Le prince me salua par un signe de tête en prononçant ces mots: *Bono toubib, bono inglez.* C'est un mélange d'arabe et d'espagnol qui signifie bon docteur, bon anglais. Ensuite un officier de sa garde nous ordonna, à mon interprète et à moi, de nous asseoir sur le plancher à côté du prince. Alors les questions commencèrent : tout le monde voulait m'en faire. Le prince marqua beaucoup de joie de mon arrivée. Il me fit demander si j'étais venu de mon plein gré et si les médecins anglais jouissaient en Europe d'une grande réputation. Je répondis à la première question que j'étais envoyé par le gouverneur de Gibraltar et à la seconde que je devais rendre justice à la vérité et à mon pays en assurant le prince qu'il y avait en Angleterre les médecins les plus célèbres. Après ce préambule, il me fit dire de lui tâter le pouls et d'examiner ses yeux dont l'un était obscurci par une cataracte et l'autre affecté d'une humeur spasmodique. Il voulut savoir dans le moment ce que je pensais de son état et combien de temps je mettrais à le guérir. A cela je crus devoir répondre qu'il était nécessaire que je connusse mieux son mal avant de donner mon opinion. J'ajoutai que, dans deux ou trois jours, j'en serais un meilleur juge. Un des favoris du prince observa, en me voyant sans barbe, - je m'étais rasé le menton, - que je paraissais bien jeune pour être un bon médecin. Un autre, remarquant que j'avais de la poudre dans mes cheveu:x;, prétendit que je cherchais à cacher mon âge. Enfin un troisième assura que les cheveux qu'on me voyait à la tête n'étaient pas à moi. Mais ce qui parut étonner toute la cour de Moulay Absulem, ce fut mon habit étroit fait à l'européenne. Tout le monde sait que l'habillement des Maures est d'une ampleur extraordinaire. Il est à mon avis fort incommode pour un pays aussi chaud. Cette première visite ne fut pas, comme l'on voit, très intéressante. Après la fatigue que j'avais éprouvée, j'aurais été bien aise qu'on m'eût permis de la différer. Je fus obligé de la prolonger jusqu'à ce que j'eusse satisfait à la curiosité de toutes les personnes qui étaient dans l'appartement du prince. Il n'y en eut pas une seule qui ne me fît tâter son pouls et qui ne me demandât ce que je pensais de sa santé. Après cette multitude de consultations, le prince me fit dire par mon interprète qu'il m'avait fait retenir un logement commode où il me conseillait d'aller prendre un peu de repos. Je profitai de cet avis salutaire pour me retirer, mais il me pria de revenir de bonne heure le lendemain.

Le logement commode que le prince m'avait fait préparer n'était autre chose qu'une mauvaise chambre dans le faubourg de la Juiverie qui est à un quart de mille de la ville. La maison, où j'allais occuper une chambre bien sale, bien étroite et sans fenêtres, appartenait au Juif le plus considérable de Tarudant. Le jour ne pouvait pénétrer dans ce réduit obscur que par la porte qui était coupée à moitié et, pour surcroît de désagrément, elle ouvrait sur une cour où trois familles juives établies dans la même maison que moi jetaient toutes leurs ordures. Je fus si saisi d'horreur en entrant dans cette demeure que, dans le premier mouvement de la colère, j'eus l'idée de remonter sur mon mulet pour venir porter mes plaintes au palais sur le mauvais gîte qu'on m'avait assigné; mais faisant réflexion qu'on me l'avait annoncé comme un des meilleurs de la ville et que, d'ailleurs, j'aurais dû m'attendre à tous les inconvénients d'un pareil voyage, je pris le parti de rester et de m'arranger le moins mal possible. Cependant, au bout de quelques jours, ayant eu occasion de parler au prince sur mon logement, je ne lui cachai point que j'en étais fort mécontent. Il donna sur-le-champ des ordres pour me loger dans ses jardins, mais ils furent exécutés avec tant de lenteur qu'il n'y eut rien de prêt avant mon départ de Tarudant. Une fois décidé à demeurer chez mon Juif, je m'occupai à rendre ma position supportable. Pour cet effet, je déballai mon lit de voyage et, le plaçant à une des extrémités de la chambre sur les trois pliants qui m'avaient servi en chemin, j'eus bientôt de quoi me coucher. Je disposai ensuite mes deux

malles pour remplacer les tables et les chaises qui me manquaient. L'usage en était inconnu à Tarudant. Mon interprète s'établit à l'autre bout de la chambre. Lorsque tout cela fut fait, je descendis dans ma cuisine que je trouvai garnie d'une petite poêle de fer, d'un plat et de deux assiettes d'étain, d'un gobelet de corne, de deux couteaux et de deux fourchettes. Je savais que la plupart des Maures prenaient du thé. Ainsi mon déjeuner ne m'inquiéta point, mais il n'en fut pas de même de mon dîner. Il fallait trouver quelqu'un en état de le préparer, ce qui me semblait fort difficile. J'eus le bonheur, trois jours après mon arrivée, de rencontrer un Juif qui savait faire quelques ragoûts espagnols. Dans l'embarras où j'étais, je n'eus rien de plus pressé que de le prendre à mon service.

A peine étais-je à Tarudant que je vis passer les malheureux Anglais qui avaient fait naufrage sur la côte d'Afrique. Le capitaine du vaisseau et un jeune homme de ses amis étaient restés en arrière. Ils allaient tous à Maroc par ordre de l'empereur. Moulay Absulem les avait rachetés des Arabes sauvages pour remplir les engagements qu'il avait pris en faisant demander un chirurgien au général O'Hara.

Après une assez mauvaise nuit dans mon nouveau logement, je me rendis au palais de Moulay Absulem pour examiner l'état de ses yeux avec plus d'attention que je n'avais fait la veille. Aussitôt que je me présentai pour entrer chez lui, on m'ouvrit la porte de son appartement. Il m'attendait avec une espèce d'inquiétude par la crainte qu'il avait que je ne trouvasse son mal incurable. En effet, ayant observé ses yeux, je les trouvai peu susceptibles de guérison. Je me gardai bien de dire tout ce que j'en pensais, J'avouai seulement au prince que je ne me flattais pas de pouvoir le guérir radicalement, mais je lui donnai l'espérance d'un soulagement considérable, quoique intérieurement je n'osasse y compter. Afin d'avoir le temps d'essayer différents remèdes, je demandai deux mois pour le traitement que je croyais convenable d'employer. Le prince s'étant soumis à prendre les remèdes que je voulais lui administrer, je les lui fis commencer dès le jour même.



Mogador.
Dessin de Heine, gravé par Peter Haas

La seconde inspection, que je venais de faire de ses yeux, m'avait convaincu qu'il avait sur l'oeil droit une cataracte qui le privait totalement de la vue de ce côté-là. Je n'avais donc à espérer que de sauver l'oeil gauche, qui était affecté d'une spasme continuel qui menaçait de SI! terminer par la goutte sereine. Le mouvement de cet oeil était si violent que quelquefois la prunelle se cachait entièrement du côté du nez. Dans ce triste état, le malade pouvait à peine apercevoir les gros objets sans en distinguer aucun. La vie que le prince menait depuis longtemps, me donnait bien d'autres maux à combattre. Il était épuisé de débauches. Je commençai par le mettre au régime le plus sévère, et comme je me méfiais de son exactitude à faire ce que je lui ordonnerais, je priai l'officier, qui me parut avoir le plus sa confiance, de se charger de lui faire suivre l'ordonnance que j'avais rédigée par écrit et fait traduire cn arabe. Avec les topiques que j'employais

extérieurement, j'étais aussi obligé de donner des médecines à mon malade, et afin d'être sûr qu'il les prît telles que je les avais composées, j'avais soin qu'i1 ne les reçût que de ma main. Il était fort docile à boire tout ce que je lui présentais, malgré le mauvais goût des drogues dont je lui faisais faire usage. Cependant, il lui était impossible de concevoir comment des remèdes pris intérieurement pourraient opérer la guérison de ses yeux.

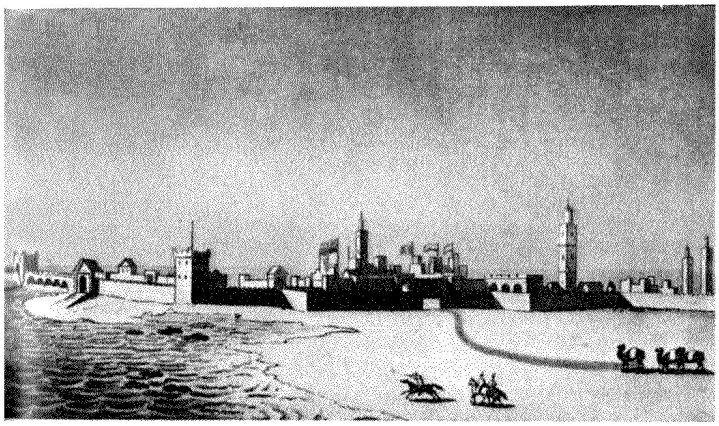
Malgré son incrédulité sur cet article, je le trouvais plus raisonnable que toutes les personnes dont il était entouré. Cette tourbe ennemie tournait ma méthode en dérision et disait hautement qu'il y avait de la folie à attaquer un mal extérieur autrement qu'avec des topiques. Les courtisans, qui approchaient le plus Moulay Absulem, lui firent entendre que je travaillais à affaiblir son tempérament. La décence ne me permet pas de répéter tout ce qui devait, suivant eux, en résulter de funeste pour sa santé et ses plaisirs. Je dirai seulement que ces absurdités firent impression sur l'esprit de mon crédule malade qui ne tarda pas à me faire part de ses inquiétudes. Ce qu'il m'apprit de la méchanceté, qui commençait à s'attaquer à moi, me jeta dans un grand embarras. «Comment, me disais-je, viendrais-je à bout de faire entendre raison à des gens qui n'en connaissent point le langage. » Enfin, je pris le parti de me servir de mon interprète pour justifier ma conduite qui, aux yeux de tout être sensé, aurait paru irréprochable. Je fis expliquer au prince que la composition des médecines qu'il prenait ne pouvait en aucun cas nuire à sa santé. Je m'efforçai de lui faire comprendre que mon honneur et ma fortune étaient intéressés à ce que je ne négligeasse rien pour rétablir sa vue, et que par conséquent, bien loin de chercher à lui faire du mal, je devais mettre toute mon application à lui procurer du soulagement. J'ajoutai encore, pour achever de le tranquilliser sur mes intentions, que si le traitement que je lui faisais ne recevait point l'approbation des gens de l'art, je serais perdu de réputation.

Toutes ces bonnes raisons le calmèrent à la fin et il parut croire qu'on m'avait calomnié. Voulant me faire oublier l'humeur qu'il me montrait depuis quelques jours, il m'avoua que la peur seule l'avait occasionnée. J'obtins qu'il ne discontinuerait point le régime que je lui faisais observer, à condition cependant qu'il le cesserait si sa santé n'allait pas mieux. Mais ce qui rassura sa confiance fut la fausseté démontrée des fâcheux pronostics de ses courtisans. Il n'éprouva aucun des accidents qu'ils lui avaient fait appréhender. Je faisais à mon illustre malade deux visites par jour. J'employais le reste de mon temps à lire quelques volumes que j'avais apportés de Mogador, et de temps à autre je faisais des courses à cheval dans les environs de la ville.

Ayant été appelé par le cadi, je me rendis à sa maison. Je trouvai un vieillard vénérable, âgé de soixante-dix ans, dont la barbe longue, et d'une grande blancheur, inspirait le respect. Après quelques questions que je lui fis faire par mon interprète, je vis bien que son plus grand mal venait du poids des ans dont il était accablé, et comme il savait lui-même qu'il ne lui fallait qu'un régime doux pour passer tranquillement le reste de ses jours, il me pria de lui en prescrire un. Lorsque j'eus satisfait à sa demande, il me remercia avec beaucoup de grâce et d'honnêteté. Il témoigna une véritable sensibilité en me parlant du chagrin que je devais éprouver d'être si éloigné de mes parents et de mes amis. Il me plaignit d'avoir été envoyé dans un pays où les moeurs étaient si différentes de celles de ma patrie. Enfin il finit par me prier de revenir le voir. Tant de prévenances et de raison de la part d'un homme qui vivait au milieu d'un peuple à demi sauvage me surprit beaucoup. Il me demandait un jour quels étaient les émoluments d'un juge en Angleterre. Lui en ayant rendu compte, il s'écria : « Comment donc, vos juges sont bien mieux payés que moi ! Savez-vous que l'empereur ne me donne que cinquante ducats par an ! (environ douze livres sterling). » Je n'eus pas autant à me louer des autres malades que je vis à Tarudant. Ils étaient presque tous ingrats et insolents. Ceux qui venaient me consulter tâchaient de me voler, ce qui n'était pas fort difficile, vu la manière dont j'étais logé. Les Arabes, les montagnards et la

populaire de la ville assiégeaient sans cesse ma porte et ne se contentaient pas des avis que je leur donnais pour leur santé, ils voulaient avoir de l'argent et des présents. Quelques-uns que je chassai pour leur insolence me menacèrent de leur poignard. Les moins méchants s'en allaient en recevant quelque bagatelle. Quoique j'eusse fort à me plaindre de cette canaille, elle n'excitait pas moins ma pitié par son extrême misère et je l'assistais autant qu'il m'était possible. Cependant la foule devenait de jour en jour plus importune et plus audacieuse. Je fus obligé d'en porter mes plaintes à Moulay Absulem qui me donna une sentinelle pour garder ma porte. Alors les malades n'entrèrent plus que l'un après l'autre. Au bout de quinze jours, le prince, qui avait été l'unique objet de mon voyage, commença à éprouver un mieux sensible. Son oeil gauche, sur qui je fondais tout mon espoir et que j'avais trouvé dans une agitation perpétuelle, paraissait reprendre un mouvement plus naturel et plus réglé. Il n'était plus dans cet état convulsif qui, lors de mon arrivée, lui permettait à peine de distinguer le jour d'avec la nuit. A l'époque dont je parle, il pouvait voir une pomme à quinze pas de distance. Ces premiers soupçons de guérison fermèrent la bouche à la malveillance. Le prince lui-même confessa qu'il s'était trop pressé de former des soupçons injurieux sur mon compte, et lorsqu'il vit que mes remèdes continuaient d'avoir les plus heureux effets, sa confiance augmenta au point qu'il voulut que je fusse voir ses femmes dont quelques-unes avaient besoin des secours de la médecine.

Aussitôt que le prince eut décidé que j'entrerais dans le harem de ses femmes, il ordonna qu'on m'y conduisît avec mon interprète. Le chef des eunuques me reçut à la porte. Il est à observer que les eunuques, chargés spécialement de la garde des femmes, sont nés d'esclaves nègres. Leur tournure est en général grosse et courte. Si quelques~uns deviennent un peu plus grands que les autres, c'est toujours aux dépens d'une bonne conformation. Il est rare qu'ils ne soient pas difformes et estropiés. La voix des eunuques a un accent particulier.



Mogador.

Dessin de J.-G. Jackson, gravé par J.-C. Stadler.

Elle ressemble un peu à celle des jeunes gens qui sont encore dans l'adolescence. Enfin ces êtres mutilés offrent tout à la fois une image dégoûtante de faiblesse et de monstruosité. L'autorité qu'on leur donne sur un sexe qu'ils tyrannisent, leur fait prendre un air d'importance. Ils sont plus fiers et plus insolents qu'on ne saurait l'imaginer. J'eusse été moi-même victime de leur méchanceté, si en entrant dans le sérail je ne me fusse pas mis en garde contre la bassesse de leur caractère. Étant accompagné du chef de ces monstres amphibies, je passai la porte du harem dont la garde leur était confiée. Je marchai ensuite assez longtemps sous une voûte obscure qui me

conduisit dans la cour autour de laquelle étaient les appartements des femmes. En la traversant, j'aperçus une quantité de personnes du sexe féminin et des enfants blancs et noirs. J'appris que dans cette troupe femelle je voyais les concubines du prince et les esclaves qui les servaient. Elles étaient presque toutes d'un embonpoint extraordinaire. Elles avaient les yeux gros et mous, la figure ronde et le nez petit. J'y ai vu aussi des blondes au teint pâle et quelques belles négresses. La figure d'un Européen surprit grandement toutes ces femmes. Elle m'eurent bientôt entouré pour examiner la forme de mes habits dont elles parurent singulièrement étonnées. Il y en eut qui furent si saisies de ma subite apparition au milieu d'elles qu'elles en restèrent comme pétrifiées, les yeux fixes et la bouche ouverte. D'autres, plus hardies, éclatèrent de rire en me voyant, et celles à qui ma présence faisait plaisir, me regardaient avec beaucoup d'attention de la tête aux pieds. Ce qui les surprenait le plus de mon costume, c'étaient mes broches, mes boutons et mes bas. Leur étonnement était bien naturel, n'en ayant jamais vu aux hommes et aux femmes de leurs pays. A l'égard de mes cheveux, elles ne pouvaient imaginer pourquoi j'en avais conservé une si grande quantité. Quant à la poudre, elles crurent que je m'en servais par une sage précaution, c'est-à-dire pour me garantir de la vermine. Les enfants prirent tous la fuite en mourant de peur. Je pourrais assurer que je leur parus aussi curieux et aussi extraordinaire que le serait un lion ou un tigre apporté des pays étrangers dans une ville d'Angleterre un jour de marché. Chaque fois que je suis entré dans le harem du prince, j'ai eu l'agrément d'y être entouré par cette foule que je trouvais dans mon chemin et qui me suivait, en me pressant, jusqu'à l'appartement où je devais aller.

Lorsque je. fus introduit chez la malade dont l'état inquiétait si fort Moulay Absulem, je trouvai, dans l'appartement ou l'on me fit entrer, un grand rideau qui le séparait en deux. Une jeune esclave apporta un petit tabouret qu'elle plaça proche ce rideau en m'avertissant que c'était pour m'asseoir. Un instant après, sa maîtresse, que je ne pouvais voir, me passa son bras en me priant de lui tâter le pouls.

La persuasion où elle était que je devais connaître à son pouls la cause des maux qu'elle souffrait, la tint tellement muette que ce fut en vain que je lui fis demander par mon interprète si elle avait mal à la tête, à l'estomac ou à quelle autre partie du corps. Au lieu de répondre à mes questions, elle se contenta de retirer le bras qu'elle avait avancé pour me faire juger de son état et elle me donna l'autre. Cette grande réserve m'impatientait, premièrement parce que je ne pouvais deviner le siège de son mal, secondement parce que ma curiosité n'était point satisfaite. Je m'avisai d'un expédient que je crus excellent pour me procurer la vue de cette beauté. Je lui fis dire que je ne pourrais jamais savoir au juste ce qui altérait sa santé si je ne voyais pas sa langue et qu'il fallait absolument qu'elle eût le complaisance de me la montrer. Cette ruse eût échoué, et je serais parti sans rien connaître de l'état de cette scrupuleuse malade, si elle n'eût imaginé un moyen qui la tira de l'embarras où je l'avais mise. Elle fit avec ses ciseaux un trou au rideau qui me la cachait et elle y passa sa langue. Si cette manière adroite de faire ce que je lui avais demandé, sans se faire voir, trompa mon attente, du moins elle m'éclaira un peu mieux sur la véritable cause de ses maux et je pus lui indiquer les remèdes dont elle avait besoin.

Je vis une autre femme du harem qui était attaquée d'humeurs scrofuleuses. Celle-ci me reçut avec les mêmes précautions que la première. Cependant, comme elle ne put se dispenser de me découvrir la partie de son corps qui était glandée, cela me fit apercevoir un coin de son visage qui me parut très beau. Elle m'apprit qu'elle avait été la sultane favorite de Moulay Absulem et qu'elle n'avait perdu cette faveur que par le dégoût que sa cruelle maladie avait inspiré à son amant. Elle ressentait un grand chagrin de se trouver confondue avec ses rivales, après avoir joui de toutes les prérogatives attachées à la place de sultane favorite. Pendant que j'examinais les glandes qu'elle

avait au cou, elle détachait plusieurs bijoux qu'elle portait aux bras pour me les donner, espérant que ces présents, qui étaient d'une valeur considérable, augmenteraient mon zèle pour la guérir. Lorsqu'elle me les présenta, je n'eus pas le courage de les accepter, sentant bien qu'il y avait peu d'espoir de lui rendre ses premiers agréments. Je lui promis d'essayer des remèdes, sans cependant répondre de leur efficacité. Il est douloureux pour un médecin de n'avoir à offrir que des consolations momentanées à des êtres sensibles qui attendent de lui le bonheur et la vie. Je m'aperçus bien que la sultane délaissée n'était pas fort satisfaite de ma réponse. Cependant, j'avais remis un peu de calme dans son âme et l'idée avantageuse qu'elle avait conçue des médecins européens fortifiait ses espérances. Elle voulut commencer, dès le jour même à prendre mes remèdes.

Lcs fréquentes visites, que je faisais aux deux femmes que je traitais dans le harem, me mirent à portée de voir toutes celles qui y étaient renfermées. J'en comptai plus de vingt sans parler des quatre que la loi permet aux vrais croyants. Je fus consulté par beaucoup de ces recluses qui me prenaient pour un ignorant quand je ne découvrais point leurs maux à la moindre inspection du pouls. Si j'hésitais le moins du monde, elles ne me regardaient plus que comme un empyrique, qui n'entendait rien à la médecine. Si je réussissais par mon faible talent à les guérir, elles disaient que cela ne serait que momentané. Voyant que je ferais inutilement des efforts pour faire entendre raison à des femmes qui ne connaissaient point son langage, je pris le parti de me prêter à leurs faiblesses. Cette conduite me valut des éloges que je ne méritais pas plus que les injures que je m'étais attirées en parlant avec franchise.

Les femmes du sérail de Moulay Absulem ne me parurent point de la première jeunesse. Je ne crois pas en avoir vu une seule au-dessous de vingt-huit à trente ans. Toutes avaient beaucoup d'embonpoint. Aucune ne savait marcher. Les événements, dont ces aimables prisonnières ont connaissance, ne passant jamais l'enceinte de leur prison; le peu de soin qu'on prend d'ailleurs de cultiver leur esprit fait qu'elles n'ont aucun usage du monde. Elles ne sortent qu'avec la permission du maître qui les opprime, c'est-à-dire qu'on ne leur ouvre la porte du harem que pour le suivre quand il change de résidence. Toutes ces femmes, autant que j'ai pu en juger, sont sans esprit comme sans éducation. Elles demandèrent à mon interprète si je savais lire et écrire et elles marquèrent beaucoup d'admiration pour les chrétiens lorsqu'elles apprirent qu'ils étaient presque tous en état de lire les livres de leur religion. Le peu d'instruction, qui existe dans ce pays barbare, n'appartient qu'à un petit nombre d'individus nommés *talebs* ou interprètes de la loi[22] .

Parmi les femmes enfermées dans le harem de Moulay Absulem, il y avait six jeunes esclaves de quinze ans qui lui avaient été données par un Maure très opulent. Une de ces malheureuses victimes était fille d'un renégat anglais, une autre était espagnole, quatre seulement étaient nées dans le pays. Lorsque l'esprit et les talents n'ajoutent rien aux grâces de la nature, c'est la plus jolie qui nous séduit et qu'on préfère. Les beautés du harem sentaient si bien la nécessité de se rendre agréables pour pouvoir supplanter leurs rivales qu'elles étudiaient la musique sous un maître, très médiocre à la vérité, mais qui en savait assez pour leur donner quelques leçons de chant et de mandoline. Il arrangeait avec ses écolières une espèce de concert vocal et instrumental qu'on aurait pu prendre pour un vrai charivari. Les instruments, qui s'y faisaient entendre, étaient

[22] La religion est le sujet favori des entretiens des talebs. Ces savants, fiers de savoir lire et écrire, sont flattés de pouvoir dans d'interminables propos manifester leur supériorité sur ceux qui n'ont pas le bonheur d'être aussi instruits. Les talebs sont des ministres du culte d'un ordre inférieur et, en même temps, des juges. Lorsqu'il s'élève quelque contestation entre particuliers en matière de droit, soit pour dettes, partages. etc., celui qui se juge lésé s'adresse au cadi, à la fois juge civil et ministre du culte. et celui-ci juge l'affaire d'après la loi du Coran. En l'absence du cadi, les talebs jugent à sa place.

la mandoline, le tambourin et un violon à deux cordes. Il sortait de tout cela de tristes accords sans goût et sans harmonie. La conversation m'a semblé être le principal amusement des femmes du harem. Je n'y suis jamais entré que je ne les aie trouvées assises en cercle pour causer. Le soin qu'on prend d'aller au-devant de tous leurs besoins les empêche de se faire des occupations. Des esclaves juives travaillent à leurs ajustements et elles ont à leur service plus de femmes qu'il ne leur en faut pour veiller à la propreté de leurs appartements et leur faire à manger. Le nombre des personnes qui leur sont attachées augmente à proportion de la faveur dont elles jouissent auprès de leur tyran. En vérité, on ne saurait penser à l'assujettissement continuel de ces malheureuses créatures sans être touché de leur triste sort. Privées du grand air et de l'exercice qui est si nécessaire à la santé, n'ayant pour société que leurs compagnes, société à laquelle on voit qu'elles préféreraient souvent la solitude, il n'est guère possible d'avoir une existence plus ennuyeuse. Ce qui est pis encore, c'est le mépris qu'on a pour elles[23]. Le tyran licencieux, qui semble ne les avoir que pour satisfaire à ses plaisirs, les traite en esclaves de ses caprices et de son incontinence. Il s'en fait obéir avec un respect et une soumission sans bornes.

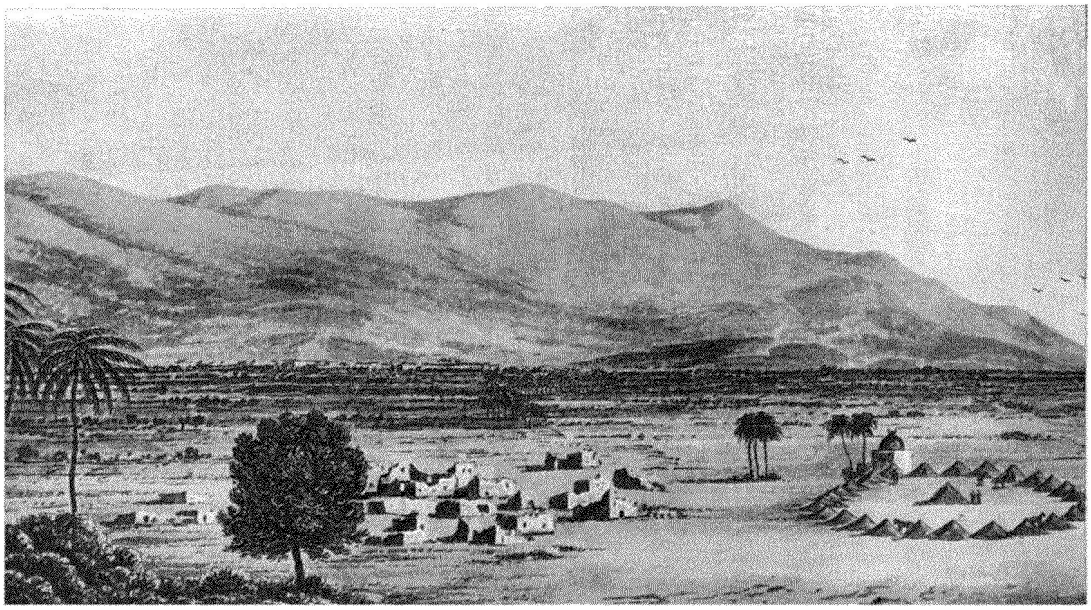
Après trois semaines de traitement, Moulay Absulem se trouva infiniment mieux. Il commençait à distinguer assez bien les objets pour pouvoir lire les grandes écritures. Bientôt ses yeux lui permirent d'écrire lui-même à l'empereur son père pour lui faire part du soulagement que mes soins lui avaient procuré. Dans les premiers transports de sa joie, il me promit que si je parvenais à le guérir radicalement, la récompense qu'il me donnerait serait proportionnée à l'importance du service que je lui aurais rendu. J'étais alors tellement dans ses bonnes grâces que je pouvais le voir à toute heure, même pendant qu'il était avec ses femmes, quoiqu'il n'y eût point d'exemple d'une faveur aussi grande. Il me faisait tâter leur pouls... Mais il avait bien attention de me cacher leur visage. Ce qu'il exigea un jour devant moi d'une de ses concubines me parut aussi maussade que barbare. Après avoir fait asseoir cette malheureuse sur le plancher, il la fit tenir par deux de ses compagnes pendant qu'il lui mettait dans l'oeil du même onguent que j'appliquais tous les jours sur le sien. La douleur violente qu'elle ressentit de cette jolie plaisanterie, occasionna au prince peu galant un grand accès de rire. La jeune esclave eut même l'air de partager ce transport de joie, afin de faire voir à son maître que non seulement, pour l'amuser, elle pouvait devenir insensible à la douleur, mais encore qu'elle était charmée de lui avoir procuré un instant de plaisir.

Moulay Absulem m'arrêtait des heures entières pour me faire des questions sur les coutumes des Européens. Il était surtout très curieux de connaître les lois et le gouvernement des Anglais. S'il ne comprenait pas bien la première fois les réponses que je lui faisais faire par mon interprète, il me demandait de les répéter. Tout annonçait en lui un grand désir de s'instruire. Moulay Absulem avait environ trente-cinq ans lorsque je l'ai vu en 1789. Sa taille était moyenne. Ses traits étaient entièrement défigurés par les accidents qui avaient attaqué ses yeux. Un teint basané et des dents gâtées achèveront le tableau. Le lecteur voit que Moulay Absulem était fort laid. Sans doute il plaindra les femmes destinées aux plaisirs d'un homme aussi disgracié de la nature. Quoique sa figure fût désagréable, elle n'annonçait point cette dureté de caractère qui est si ordinaire aux princes africains. Il ne m'a pas paru avoir la force d'esprit qu'il faudrait posséder pour commander à des peuples barbares. Il préférait une vie tranquille à l'éclat d'une brillante renommée. S'il s'abandonnait à ses passions, il fallait qu'il put s'y livrer sans qu'il lui en coûtât la moindre peine. Je l'avais fait renoncer à l'eau-de-vie dont il buvait beaucoup avant mon arrivée.

[23] Rien n'est plus dégoûtant que les propos que les Maures tiennent sur le compte des femmes, dit ailleurs Lemprière. Les grossièretés, dont ils assaisonnent leurs discours, en parlant d'un sexe qu'ils tyrannisent, répugnent autant à la décence qu'au sens commun.

Ses goûts les plus chers étaient concentrés dans son amour pour les femmes. Quoiqu'il ne fût pas capable de sentir pour elles un sentiment délicat, il n'est pas moins vrai qu'il les traitait avec plus de douceur que ne font communément les princes de ces pays barbares. La preuve qu'il ne leur en imposait point par sa présence, c'est la liberté avec laquelle j'ai remarqué qu'elles faisaient la conversation devant un maître aussi absolu. En réfléchissant sur la faiblesse du caractère de ce prince, on n'est point étonné que l'empereur n'ait pu le placer sur le trône, malgré l'envie qu'il en avait. Les grands biens qu'il possédait auraient pu lui servir à s'assurer un parti formidable à la mort de son père, mais ils étaient dissipés. D'ailleurs le peu d'énergie qu'il montrait dans sa vie privée ne laissait aucun espoir à ses partisans de lui faire mettre la couronne sur la tête. Tout le monde sait que dans ce pays il faut la conquérir par la force.

La maison de Moulay Absulem à Tarudant était composée de soldats en petite quantité, de pages qui ne le quittaient jamais, d'eunuques noirs et d'un grand nombre d'esclaves. L'habillement du prince ne différait de celui des autres Maures que par un ruban de soie noué sur son turban. C'était, m'a-t-on dit, la marque distinctive de la famille royale. Quand je lui fus présenté, en arrivant à Tarudant, il était vêtu d'une robe fort ample de drap écarlate et bordée de fourrure. Les Maures appellent cette grande robe un *caftan.* On voit quelques personnes au Maroc qui portent des habits aussi riches que ceux des princes et même de l'empereur. L'usage établi parmi les gens riches de n'aller jamais à pied dans les villes, me fit donner un cheval qui était assurément un des plus mauvais de l'écurie de Moulay Absulem. Je l'acceptai sans murmurer, quoique au fond je fusse humilié du peu d'égards qu'on avait pour le médecin du fils chéri de l'empereur. Ma triste monture me servit à parcourir les environs de Tarudant. Cette ville, qui n'est plus que la capitale d'une province, était autrefois la capitale du royaume. Elle est regardée aujourd'hui comme ville frontière. L'empereur voudrait étendre sa domination en subjuguant les peuples des déserts du Sahara et du territoire de l'Oued-Noun, mais ils se refusent à reconnaître son autorité.



Le Jibbel Heddid vu des plaines
Dessin de J.-G. Jackson gravé par J.-C. Stadler.

La grande distance où ils sont du siège du gouvernement, en fait pour ainsi dire des peuples indépendants. Ils n'obéissent qu'à leurs propres chefs. Ils conviennent que l'empereur est le chef suprême de la religion, mais ils ne veulent point qu'il se mêle de leur gouvernement intérieur. Ces Arabes sont réunis en petites tribus, vivent de rapines et de brigandages, et comme ils sont toujours campés, ils n'ont point une demeure fixe. On prétend qu'ils vont enlever des noirs jusqu'en Nigritie. La religion mahométane, qu'ils professent, n'est chez eux qu'une absurde idolâtrie. Ils tiennent beaucoup aux ablutions, et comme ils manquent souvent d'eau dans les déserts qu'ils habitent, pour remplir ce précepte de la loi de Mahomet, ils se servent de sable.

La vieille muraille qui entourait Tarudant est à moitié détruite. Les maisons, qui n'occupent plus qu'une partie de son enceinte, sont de terre. Elles ne s'élèvent qu'à la hauteur du rez-de-chaussée. Chaque habitant a un jardin qui entoure sa maison. Par ce moyen elles sont assez éloignées les unes des autres, ce qui donne à cette ville plutôt l'air d'un grand et beau village que d'une cité. Ce doit être l'idée de tout étranger qui y entre pour la première fois en voyant de tous côtés des dattiers et des palmiers plus hauts que les maisons. Les appartements sont bas et incommodes. Il est vrai qu'ils ne sont guère occupés que par des ouvriers et des artisans. Les gens de distinction ne demeurent point dans la ville. Ils habitent le château et par cette raison ne sont point regardés comme citoyens de Tarudant. Le château, qu'habite Moulay Absulem, est très considérable à cause de toutes ses dépendances. Il est sur le chemin de Tarudant à Darbeyda. Sa situation, au milieu d'un jardin dessiné par un Français, est agréable. Ce château est divisé en trois parties: la première est occupée par le prince, la deuxième par ses femmes et la troisième sert à toutes les personnes employées au service de sa maison. Beaucoup de ses courtisans y sont aussi logés.

La grande distance qu'il y a d'une maison à l'autre, et le peu de régularité qu'on a observé en les bâtissant, rendent très difficile de juger combien cette ville contient d'habitants; ce qui parait certain, c'est qu'à raison de sa grandeur elle est une des plus peuplées des États du Maroc. On y fabrique de beaux haïcks qui font son principal commerce. Il y a aussi beaucoup d'ouvriers employés à travailler le cuivre qu'on tire en abondance d'une mine qui se trouve dans le voisinage. La Juiverie est un misérable faubourg à un quart de lieue de la ville. Ses habitants, qui ne sont que de pauvres Juifs, sont tyrannisés par les Maures. Le mépris qu'ils ont pour eux va jusqu'à les obliger de n'entrer que pieds nus dans leur ville.

Deux marchés par semaine fournissent les habitants de tout ce dont ils peuvent avoir besoin. Il y a des formalités à observer, dont on ne peut s'écarter, pour vendre les chameaux et les mulets. Les agents du gouvernement, chargés de recueillir les taxes établies sur la vente de ces animaux, ont seuls le droit de les exposer en vente. Des gens à eux les montent pour les faire voir aux acheteurs. Ces écuyers, exercés à cette espèce de maquignonnage, tirent tout le parti possible de leurs montures. Si, malgré leur habileté, on n'en offre point le prix que veut en avoir le vendeur, son cheval ou son mulet lui est rendu sans aucuns frais. Cette coutume prévient beaucoup de supercheries qui arrivent dans nos foires en Europe. Au moyen de cet encan de tous les chevaux et de tous tes mulets qui sont à vendre, les personnes qui ont envie d'en acheter et qui n'en connaissent point le prix peuvent l'apprendre en suivant les enchères.

Les yeux de mon malade allaient beaucoup mieux. Pour m'assurer si sa vue était assez bonne pour pouvoir distinguer de petits objets, je lui présentai ma montre en lui demandant quelle heure elle marquait. Il me répondit fort juste à cette question et, afin que je ne doutasse point qu'il y voyait très bien, il me dit que ma montre était vieille et d'un goût qui n'était plus à la mode. Prenant sur cela occasion de m'en offrir une autre, il m'en donna une d'or beaucoup plus élégante que la mienne. Je fus flatté de ce présent, surtout de la manière dont il m'avait été fait. Je conçus

dès lors une idée avantageuse de la générosité de Moulay Absulem, mais la conduite qu'il tint dans la suite avec moi me força de changer d'opinion sur son compte. Il ne se montra libéral qu'autant que je pouvais lui être utile. Aussitôt qu'il crut pouvoir se passer de mes soins, il ne se souvint plus du service que je lui avais rendu. Je devais m'attendre à l'ingratitude d'un homme accoutumé à commander à des esclaves. La reconnaissance n'entra jamais dans le coeur d'un despote.

Pendant mon séjour à Tarudant, le hasard m'y fit rencontrer deux Maures qui avaient voyagé en Europe, l'un en Italie et l'autre en Angleterre. J'ai reçu de leur part tant de prévenances et d'honnêtetés que je ne peux passer sous silence tout ce qu'ils ont fait pour moi. Je dirai d'abord que ces deux hommes bienfaisants m'ont fait voir qu'il n'était pas toujours nécessaire de vivre chez des peuples civilisés pour avoir le coeur bon et l'âme honnête. A peine eûmes-nous fait connaissance qu'ils me témoignèrent une franche et cordiale amitié. Les insultes de la canaille, auxquelles j'étais sans cesse exposé, les affligeaient comme si j'eusse été leur meilleur ami. En se rappelant les pays de l'Europe qu'ils avaient parcourus, ils me plaignaient sincèrement d'en être sorti pour venir dans une contrée barbare où l'on exerçait aussi mal les devoirs de l'hospitalité. La plus grande marque de bienveillance qu'ils pouvaient me donner, était de me présenter à leurs femmes. C'est ce qu'ils firent au bout de peu de temps. Enfin ils me traitaient comme si j'eusse été de leur famille.

Un jour que je rentrais chez moi après avoir pansé mon malade, je fus surpris, en sortant de la ville, de m'entendre appeler par quelqu'un qui criait avec force: *toubib, toubib* (docteur, docteur)! Au bruit de cette voix, je tournai la tête et j'aperçus Moulay Omar, un des fils de l'empereur et frère du côté paternel de Moulay Absulem. Ce jeune prince était assis modestement au-dessus de la porte par où je devais passer. Il avait une suite nombreuse. Après que je l'eus salué, il me demanda comment je trouvais le cheval que son frère m'avait donné. On imagine bien que je ne manquai pas d'en faire l'éloge, quoiqu'il n'en méritât aucun, mais telle était ma triste position qu'il me fallait toujours louer contre ma façon de voir et de penser. J'avais d'abord été fort surpris de la place que Moulay Omar avait choisie pour respirer le grand air. Je n'eus pas fait cent pas que mon étonnement cessa. Je vis une troupe de cavaliers partagés en deux bandes qui se chargeaient au grand galop en se tirant des coups de pistolet. Alors je reconnus. que le prince faisait exécuter quelques évolutions militaires et que pour les mieux voir il s'était mis dans un endroit élevé.

Berbère faisant la fantasia avec son fusil.
Gravure de Peter Haas.

Les occupations, que je m'étais faites et qui remplissaient ma journée, m'avaient donné l'habitude de me coucher de bonne heure et de me lever matin. Un soir que j'étais profondément endormi, je fus l'éveillé en sursaut par un bruit si violent que je crus qu'on forçait ma porte. Cette idée pouvait bien se présenter à mon esprit après tout ce que j'avais ouï dire des vols qui se commettaient à Tarudant. La facilité de percer des murs de terre de peu d'épaisseur enhardit les fripons. Ils mettent tant d'adresse à faire un trou pour passer un homme dans la maison qu'ils veulent voler qu'on n'entend pas le moindre bruit. Celui qui venait de frapper mon oreille avait une autre cause. C'était une maison qui s'était écroulée et qui avait englouti dans sa chute deux malheureux Juifs. M'étant levé promptement aux cris des voisins, je me transportai sur le lieu de la scène. On y travaillait à retirer de dessous les décombres les deux victimes qu'on croyait déjà sans vie. Aussitôt qu'on les eut dégagées, je les fis apporter dans ma chambre pour leur donner des secours s'il en était encore temps. Je trouvai ces deux Juifs sans connaissance, mais plutôt de la peur qu'ils avaient eue que du saut qu'ils avaient fait. Cet événement qui attira beaucoup de monde dans mon appartement pensa m'être funeste. J'entendis craquer le plancher de ma chambre de façon à me faire craindre qu'il n'enfonçât comme celui des Juifs que je venais de rappeler à la vie. Après avoir échappé à ce danger, j'eus plus d'empressement que jamais d'aller dans le pavillon que le prince me faisait arranger. Je pressai les ouvriers de le mettre en état de me recevoir, mais ce fut en vain. Ils y travaillèrent avec tant de lenteur qu'il n'était pas encore prêt lorsque je fus obligé de quitter Tarudant.

La populace m'insultait avec d'autant plus de hardiesse qu'elle était sûre de l'impunité. J'avais beau porter des plaintes contre elle pour les grossièretés dont elle m'accablait, il m'était impossible d'obtenir aucune justice. Il m'est arrivé de trouver, dans mon chemin, un de ces

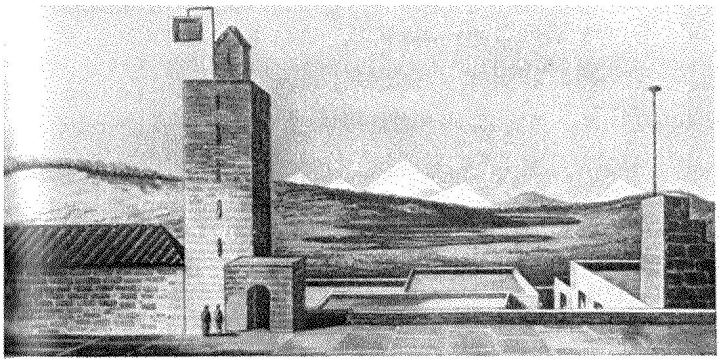
hommes insolents qui se croient tout permis parce qu'ils se sont revêtus de l'habit de chérif. Il fonça sur moi avec son mulet dans l'intention de me frapper ou du moins de me faire peur. Mon cheval, effrayé de celte incartade, se cabrait tandis que je cherchais à me débarrasser d'un agresseur à qui je ne pouvais faire entendre raison. Mes plaintes sur sa brutalité ne faisaient que l'irriter. Il me dit que je pouvais aller au diable, que sa qualité de chérif lui donnait le droit de me battre s'il en avait envie. Voyant que mon interprète ne pouvait parvenir à le calmer, je m'avisai de lui faire dire que j'étais le médecin de Moulay Absulem qui, certainement, me vengerait de ses mauvais traitements. Lorsqu'il entendit prononcer le nom du prince, le ton fier qu'il avait pris se changea tout à coup en la plus basse soumission. Il se jeta à bas de son mulet, se mit à genoux pour demander pardon de l'insulte qu'il m'avait faite. Il fallut bien consentir à recevoir ses excuses, mais en lui promettant de garder le silence sur ce qui venait de se passer, je l'avertis d'être plus circonspect à l'avenir malgré sa qualité de chérif. Mon interprète lui dit aussi de ma part qu'il n'y avait rien de plus criminel que de violer l'hospitalité qu'on devait aux étrangers, mais cette leçon ne fit sûrement aucune impression sur l'esprit d'un barbare.

Il n'y avait guère qu'un mois que je traitais Moulay Absulem lorsqu'il apprit que son père lui avait écrit pour lui ordonner de se préparer à faire le pèlerinage de la Mecque. En me rendant compte des ordres de l'empereur, il ajouta qu'il me mènerait à Maroc avec lui, qu'ensuite je l'accompagnerais à Fez et à Méquinez, d'où je pourrais retourner avec une escorte qu'il me ferait donner. « Ce voyage, continua le prince, vous mettra à même de voir toutes les belles villes de cet empire et d'en parler à vos frères les chrétiens. » Cependant Moulay Absulem ne devait partir pour son pèlerinage qu'autant que ce grand voyage ne nuirait point à la guérison de ses yeux, mais ils étaient déjà en si bon état qu'il pouvait se flatter que bientôt il n'aurait plus besoin de mes soins. En lui voyant faire des préparatifs de départ, je crus que c'était le moment de lui rappeler ses promesses, par rapport aux neuf matelots anglais et au capitaine Irving qui étaient encore dans les fers et dont la délivrance devait être en partie le prix de mes peines. Désirant surtout de faire rendre la liberté au capitaine Irving, je m'avisai de dire au prince que cet officier était un habile médecin qui accélérerait beaucoup sa guérison s'il le faisait venir auprès de lui, parce qu'alors nous pourrions consulter ensemble et nous aider de nos conseils. C'en fut assez pour faire mettre le pauvre capitaine en liberté. Il serait peut-être encore dans l'esclavage si Moulay Absulem n'avait pas imaginé qu'il était de son propre intérêt de l'en faire sortir. En cela il se trompait. Les circonstances firent que j'eus seul la gloire d'une cure que j'avais si heureusement commencée.

Il n'y avait aucun Européen à Tarudant avec qui je puisse passer quelques instants de la journée. Aussi me paraissait-elle d'une longueur insupportable. La ville où j'avais été obligé de venir chercher mon illustre malade était située dans la partie la plus désagréable de l'empire du Maroc. J'étais fatigué de consultations et accablé d'injures. Comment, avec cela, ne me serais-je pas repenti d'avoir entrepris un pareil voyage ? Mon courage n'était soutenu que par l'espoir de quitter bientôt un pays aussi barbare. Quoique j'eusse un grand désir de rejoindre mes compatriotes, je ne fus pas moins fort affecté d'un ordre de l'empereur de me rendre sur-le-champ à Maroc. Je ne concevais pas pourquoi on me faisait abandonner Moulay Absulem, lorsqu'il me prodiguait des éloges et qu'il ne cessait de vanter mes talents à son père. Je demandai inutilement l'explication de ce mystère. Je ne pus obtenir aucun éclaircissement. Comme c'eût été chose aussi absurde qu'inutile de refuser d'obéir à l'ordre de l'empereur et que j'avais d'ailleurs de quoi me rassurer dans la santé du prince qui était infiniment meilleure, je commençai à me faire, du voyage que j'allais entreprendre, une idée fort agréable, tant il est vrai que notre imagination ne sert souvent qu'à nous tromper. Combien je fus déçu de mes espérances ! La suite ne l'a que trop bien prouvé... Une montre d'or, un mauvais cheval et quelques rixdales qu'on me mit de force

dans la main furent l'unique et magnifique récompense dont me gratifia un prince que j'avais traité avec soin et pour qui j'avais fait un voyage de cinq cents milles.

Après avoir prescrit à Moulay Absulem le régime que je croyais nécessaire à son état, je quittai Tarudant le 30 novembre à huit heures du matin. Je partis escorté d'un caïd et de deux cavaliers nègres qui étaient chargés de porter à l'empereur les présents que son fils lui envoyait tous les ans. Ils consistaient en trois caisses remplies d'argent et en six chevaux de prix. J'étais accompagné aussi de mon interprète, d'un Juif pour faire ma cuisine et d'un muletier qui conduisait mon bagage.



L'Atlas vu des murailles de Maroc.
Dessin de J.-G. Jackson, gravé par J.-C. Stadler.

J'arrivai de bonne heure au pied du mont Atlas qui n'est qu'à vingt mille de Tarudant. Ne voulant pas aller plus loin ce jour-là, je fis tendre ma tente à côté de quelques chaumières qui étaient habitées par des Maures très pauvres. Tout le pays que j'avais traversé depuis ma sortie de Tarudant était couvert de bois. Je me remis en marche le lendemain à la pointe du jour. J'avais à monter le mont Atlas par un chemin fort étroit et très fatiguant à cause de la hauteur prodigieuse de cette montagne et des rochers dont elle est couverte. J'eus à peine fait le premier mille que je me vis environné de précipices. Dans plusieurs endroits la route, qui n'était qu'un sentier tout au plus assez large pour passer un mulet, avait à droite et à gauche des abîmes que l'on ne pouvait contempler sans frémir. J'étais dans le plus grand étonnement que nos mulets fussent assez sûrs de jambe pour ne jamais faire un faux-pas dans ces chemins raboteux. Leur adresse est si bien reconnue que les gens qui les montent ne mettent point pied à terre pour descendre les plus hautes montagnes. Je me trouvais, vers deux heures après midi, au bas de celle qui m'avait causé tant de frayeur. Je m'y établis pour me reposer le reste du jour. Le soir venu, j'entendis un instrument qui, de loin, ressemblait à la cornemuse. Curieux d'en connaître la forme, j'envoyai chercher celui qui en jouait. Je vis une espèce de flûte à bec d'environ huit pouces de long. Elle était percée de six trous en dessus et d'un seul pour le pouce par dessous. De petites lames de cuivre, placées à distances égales, y servaient d'ornement. Le joueur de cet instrument le tenait suspendu à son cou avec un cordon. Je l'examinai. Il approchait du chalumeau dont on dit que les anciens bergers faisaient un si charmant usage[24] .

[24] « Les Maures aiment passionnément la musique, dit ailleurs Lemprière. Quelques-uns d'entre eux ont du goût pour la poésie. Leurs airs sont traînants et monotones parce qu'ils manquent de cette variété de tons qui fait le charme de notre musique perfectionnée. Il faut avouer pourtant qu'ils ont quelques airs qu'on écoute avec plaisir. Ceux-ci n'ont rappelé la mélodie caractéristique des Ecossais. La poésie de leurs chanson où il n'est jamais parlé que d'amour, quoiqu'il n'existe pas dans le monde une nation qui en soit moins susceptible, est encore plus mauvaise que leur

Le soleil se levait depuis peu d'instants, lorsque je repris mon chemin dans ces terribles montagnes dont je ne pus voir la fin qu'à six heures du soir. Cette journée avait été si fatigante qu'aussitôt que ma tente fut tendue je me couchai et dormis jusqu'au lendemain sans m'éveiller. Mais quel fut mon étonnement en sortant de ma tente lorsque j'aperçus la belle vallée qui précède les plaines de Maroc. C'est un coup d'oeil charmant. J'en fus si enchanté que je ne pouvais me déterminer à quitter le lieu d'où je pouvais en jouir. Il faudrait une autre plume que la mienne pour décrire d'une manière satisfaisante toutes les émotions qu'on éprouve en passant sur ces masses énormes qui semblent toucher au firmament. Leur hauteur prodigieuse, les précipices qui, par leur profondeur, paraissent autant d'abîmes, inspirent un sentiment de respect et de terreur qu'il est plus aisé de sentir que d'exprimer. En reportant la vue du côté des vallées, on découvre de nombreux troupeaux de moutons, de boucs et de chèvres qui gravissent des montagnes à pic pour y chercher leur nourriture. La stérilité presque universelle dont on est environn forme un contraste frappant avec la beauté de la verdure qu'on aperçoit dans les plaines éloignées. Des vues aussi pittoresques et aussi agréablement variées me consolèrent de toutes les peines que j'avais eues jusque-là.

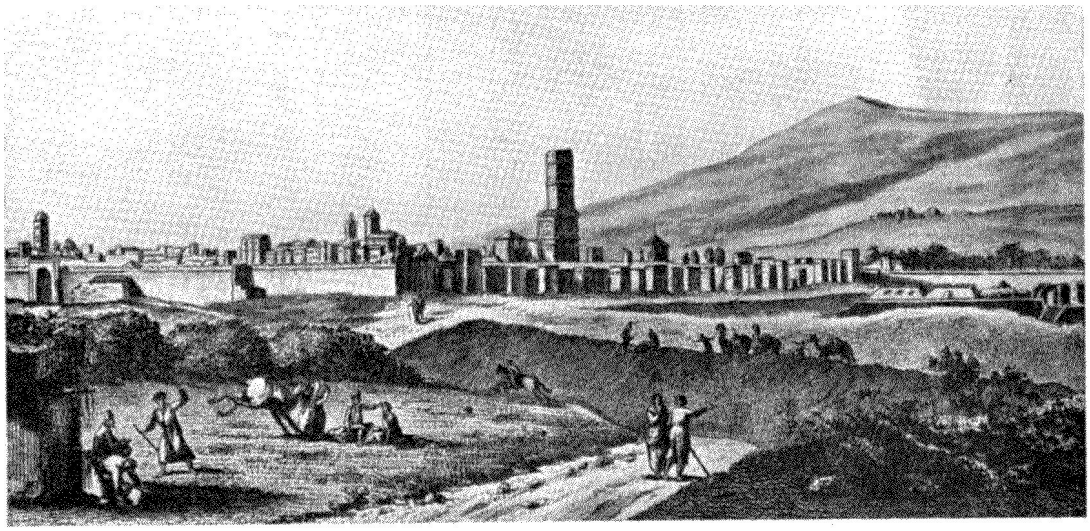
L'Atlas est rempli de lions, de tigres, de loups, de sangliers et de serpents monstrueux. Tous ces animaux féroces ou malfaisants ne quittent leurs repaires que quand la faim les presse. Alors ils descendent dans les vallées pour y chercher leur proie, ce qui n'arrive guère que dans les hivers très rudes. Ils n'attendent pas toujours le mauvais temps pour jeter l'alarme dans les campagnes. J'ai vu tuer un très gros tigre au mois de novembre tout près de Tarudant. Ce n'est point le seul exemple de leurs excursions dans la plaine avant l'hiver. Les Arabes, qui demeurent assez près des bois pour craindre leur visite, les éloignent de leurs habitations en faisant des feux pendant la nuit. Dans mon passage sur le mont Atlas, je ne vis que des aigles d'une grosseur surprenante. Ils se tenaient dans les endroits élevés et pour ainsi dire inaccessibles. En regardant ces masses de rochers qui sont suspendues en l'air à une hauteur prodigieuse, l'esprit est épouvanté du fracas qu'elles feraient si elles venaient à tomber. La forêt d'Orga, qu'on traverse en voyageant sur le mont Atlas, fait grand plaisir à rencontrer tant à cause de la variété des essences dont elle est plantée que pour reposer l'oeil fatigué de la stérilité du reste du pays. Je ne parle que des montagnes, car les vallées et les plaines offrent un aspect tout différent. C'est là qu'on trouve des jardins remplis d'arbres fruitiers couverts de verdure au mois de décembre. Lorsque j'y suis passé dans la saison la plus rigoureuse de l'année, la température était si douce dans ces vallées et ces plaines délicieuses qu'on y voyait une multitude de petits oiseaux qui faisaient entendre leur joli ramage sur l'oranger et l'olivier. L'eau la plus limpide, qui tombait en cascade du haut des montagnes, venait fertiliser la plaine. Je me souvenais à peine dans ce séjour d'un printemps perpétuel qu'il n'y avait qu'un moment j'étais encore dans des déserts effroyables.

Quelques cabanes bâties près les unes des autres forment ce qu'on appelle les villages de la montagne. Elles sont habitées par une espèce d'hommes différente des Maures et des Arabes. Ces gens-ci se nomment Berbères. Ce sont les véritables aborigènes qui, dans le temps de la conquête du pays, s'enfuirent dans les montagnes où ils ont toujours vécu et conservé leur indépendance. Chaque village est sous la direction d'un cheikh, comme les camps arabes, avec cette différence que les villages habités par les Berbères choisissent leur chef et que celui des camps arabes est

---

musique. Le hautbois est un de leurs instruments favoris: celui dont ils se servent manque des clefs qui sont aux nôtres. Ils ont aussi la mandoline qu'ils tiennent des Espagnols, leurs voisins. Leurs autres instruments sont le violon à deux cordes, le tambour turc, la flûte el le tambourin. Les jours de grande réjouissance, celle musique, accompagnée de décharges de mousqueterie que font les troupes à pied et à cheval et de festins où le couscous abonde, est le signe de l'allégresse publique. »

nommé par l'empereur. Les Berbères sont très robustes. Ils ont les traits du visage fortement prononcés. Ils sont patients et accoutumés à la fatigue. Rarement ils changent de domicile. Ils se rasent le dessus de la tête, ne laissant croître leurs cheveux que par derrière. Ils ne portent ni chemises ni culottes. Ils n'ont pour vêtement qu'une simple camisole de laine sans manches qu'ils attachent au milieu du corps avec une large ceinture. Les Berbères ne connaissent d'autre amusement que celui de la chasse. L'habitude qu'ils ont de manier un fusil en fait d'excellents tireurs. Pour faire voir leur adresse, ils jettent leur armes en l'air de toutes leurs forces et la rattrapent en tombant avec beaucoup de dextérité. Ils ont une telle affection pour leur fusil qu'ils ne craignent pas, lorsqu'ils ont le moyen, de dépenser 60 ou 80 ducats pour le faire garnir en argent et en ivoire.



Le palais et partie de la ville de Maroc.
Gravure de Brion, terminée par Racine.

Après la chasse, leur principale occupation est de cultiver les vallées et de garder leurs bestiaux. Ils font un commerce considérable de peaux depuis qu'elles ont acquis de la valeur en Europe. Les Berbères ont, en conséquence, leurs marchés où ils vont vendre leurs bestiaux ou échanger des marchandises. Ils se sont rapprochés de la religion et des coutumes des Maures, mais ils ont conservé leur ancien langage. Cela oblige souvent les Maures de se servir d'un interprète pour trafiquer avec eux. Les Juifs, qui se fourrent partout, ont aussi bâti quelques villages sur le mont Atlas. Ils font de petits ouvrages de mécanique qui sont utiles aux Berbères et auxquels ceux-ci les obligent de travailler. Je crois que dans aucune partie du monde, les Juifs ne sont aussi répandus qu'en Barbarie, quoique nulle part ils ne soient aussi opprimés.

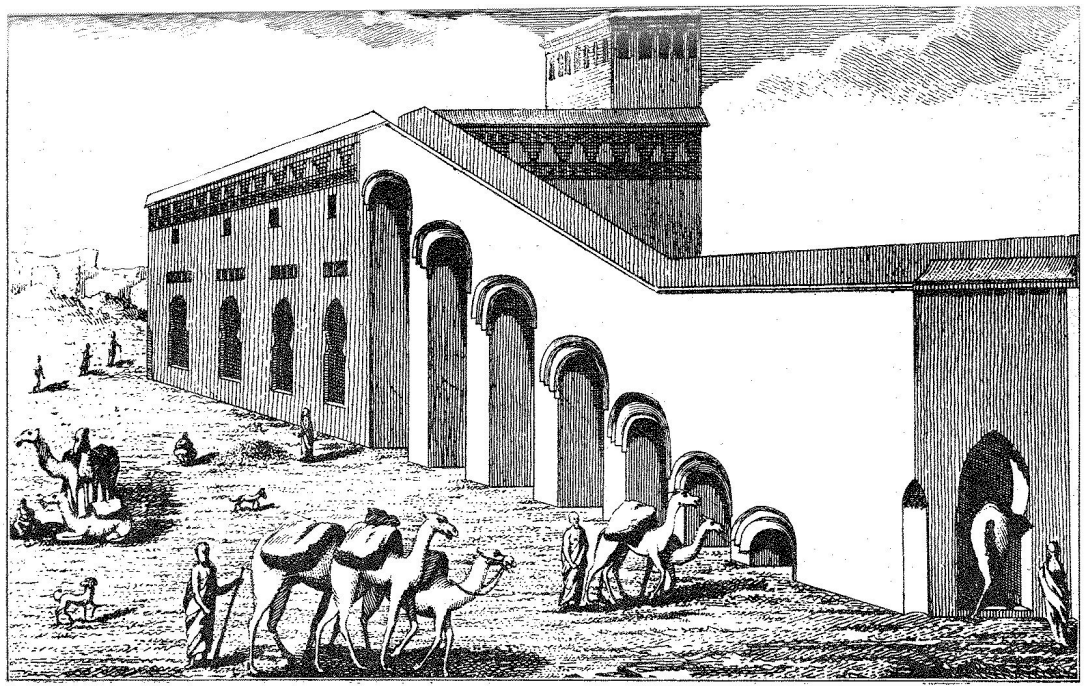
Il y a des Berbères qui vivent comme des sauvages. Ceux-là ne veulent habiter que des cavernes dans les montagnes. La race des Berbères est si nombreuse qu'elle inquiète toujours le gouvernement. Ces peuples consentent ou refusent de payer les tributs qu'on leur impose suivant qu'il leur plaît. Une insurrection qui éclata chez eux, il y a peu d'années, obligea l'empereur d'envoyer une armée pour les soumettre. Elle ne put les contraindre au paiement des tributs qu'on leur demandait. Tout ce qu'elle put faire, ce fut de les disperser. Une armée ne saurait agir dans ces montagnes. Elle est sans force vis-à-vis de gens accoutumés à monter lestement sur des rochers inaccessibles qui les mettent bientôt hors de la portée des soldats qui voudraient les poursuivre.

Le 7 décembre, je dis adieu aux montagnes et aux vallées pour m'avancer dans la grande plaine où la ville de Maroc est située. J'avais encore pour un jour et demi de chemin. Aussi ce ne fut que le 8 décembre à midi que j'entrai dans la capitale de l'empire après un voyage de cent vingt-cinq milles. Je m'établis dans le quartier des Juifs où je trouvai un assez bon logement. Je ne doutais pas que l'empereur, qu'on avait informé de mon arrivée, ne me fît donner ses ordres pour paraître devant lui, mais j'eus tout le temps de me préparer à cette visite, n'ayant pu avoir audience qu'au bout d'un mois.

Dans l'impatience que j'éprouvais d'une attente aussi longue et aussi ennuyeuse, je me demandais quelles raisons l'empereur avait pu avoir de me faire partir si précipitamment de Tarudant pour m'oublier ensuite, lorsque je m'étais rendu à ses ordres. Différents propos qu'on tenait dans la ville sur mon compte et qui me revenaient par mon interprète, ne laissaient que de m'inquiéter. J'appris que les courtisans de l'empereur m'avaient fait beaucoup plus jeune que je n'étais et qu'ils avaient su le persuader qu'à mon âge je ne pouvais être un bon médecin. Ils donnaient pour preuve de mon ignorance le traitement que j'avais fait suivre à Moulay Absulem. Aucun médecin un peu instruit ne se serait avisé d'ordonner des médecines intérieures pour une maladie des yeux. Il y en eut qui furent jusqu'à m'accuser des projets les plus criminels. Ils insinuèrent à l'empereur que j'étais venu avec l'intention d'empoisonner son fils. Cette dernière inculpation, toute absurde qu'elle était, méritait bien que je tâchasse de découvrir ces odieux calomniateurs. Je ne pus jamais les connaître, mais j'appris que la véritable raison de l'ordre que j'avais reçu, tenait à la politique de l'empereur qui venait de se brouiller avec le gouvernement britannique et qui ne croyait pas qu'en rompant avec ma Cour, il dût me permettre de continuer mes soins à son fils. Les médecins maures, qui étaient au désespoir de mes succès, travaillaient sourdement à me perdre de réputation. Il n'y avait point d'infamie qu'ils n'inventassent pour me rendre suspect à l'empereur. Suivant eux, j'avais fait prendre des médecines si violentes à Moulay Absulem qu'elles avaient entièrement détruit sa santé. Tout ce que la méchanceté de ces Esculapes ignorants avait fait débiter sur mon compte détermina l'empereur à faire apporter de Tarudant les ingrédients que j'employais pour son fils, afin de les faire examiner par son médecin et, comme il était décidé que je n'aurais point d'audience tant que cet examen ne serait pas fait, j'eus tout le temps d'attendre.

Les alarmes que j'éprouvais d'une situation aussi critique n'étaient adoucies que par le plaisir que j'éprouvais dans mon nouvel établissement. J'étais logé chez des gens honnêtes et, comme leur maison était spacieuse, bien éclairée et dans un quartier retiré, je ne pouvais en avoir une qui fût plus suivant mon goût. Un Genevois, avec qui j'avais fait connaissance, me procura tous les petits meubles dont j'avais besoin, tels que tables, chaises, assiettes, couteaux et gobelets. Cet homme officieux m'offrit ensuite ses services pour me faire la cuisine, ce que je n'eus garde de refuser, surtout après avoir appris qu'il avait été cuisinier chez un Européen. Les denrées de toute espèce étaient singulièrement abondantes et à bon marché à Maroc. Je payais le boeuf et le mouton environ quatre sous, une volaille me coûtait douze sous et un couple de pigeons le prix modeste de six liards. On voit que je n'avais rien à désirer du côté des comestibles. Il n'en était pas de même pour les agréments de la vie. Je manquais absolument de société. La seule que j'eusse était celle de quelques matelots anglais du vaisseau naufragé sur la côte d'Afrique habitée par les sauvages. Je voyais aussi un officier français et plusieurs marins de sa nation, qui avaient éprouvé le même malheur que mes compatriotes et qu'on retenait captifs comme eux jusqu'à l'arrivée de leur rançon. L'officier français était aimable et d'une société fort agréable. Son bâtiment avait péri en allant de France à la côte de Guinée. Ce funeste incident, joint aux mauvais traitements des Arabes sauvages qui l'avaient fait prisonnier, et la triste perspective de rester

peut-être longtemps dans les fers, avaient fait sur son esprit une impression bien douloureuse et bien profonde. Cependant l'empereur ne pouvait être accusé de sévérité vis-à-vis des captifs chrétiens. Il tâchait d'adoucir leur sort autant que les lois pouvaient le permettre. Il leur faisait distribuer de l'argent et leur laissait la liberté de se promener autour de la ville.



Un magasin à blé. (Vue extérieure.)
Gravure de Peter Haas.

Tant d'humanité de la part d'un maître aussi absolu que le souverain du Maroc pouvait bien diminuer le chagrin d'une longue captivité. Les malheureux, dont la bonté du despote allégeait les souffrances, étaient certainement moins à plaindre, mais ils sentaient toujours le poids de leurs chaînes.

Les religieux espagnols, qui ont un petit couvent dans le quartier des Juifs où ils se sont établis pour le rachat des captifs, me firent beaucoup d'offres de service. Ils se regardaient comme de la même profession que moi, parce qu'ils soignaient les malades et distribuaient gratuitement des médecines aux pauvres. Malheureusement je n'entendais point l'espagnol. Nous ne pouvions nous parler que par interprète, ce qui mettait de grandes entraves à notre commerce. Combien sont respectables ces dignes religieux qui se vouent à passer leur vie chez un peuple barbare où ils sont exposés aux caprices et à l'insolence d'un maître qui les traite comme les derniers de ses sujets ! La seule récompense qu'ils puissent avoir d'un si généreux dévouement est la satisfaction de venir au secours des malheureux. Ces hommes bienfaisants n'étaient occupés que d'exercices de piété et de bonnes oeuvres. Non seulement ils administraient des remèdes aux pauvres, mais encore ils se chargeaient de leur donner de l'instruction.

En attendant que l'empereur eût pris tous les éclaircissements qu'il voulait avoir sur mon compte et qu'il eût décidé de mon sort, je visitais les différents quartiers de la ville, quoique je payasse souvent cher le plaisir de satisfaire ma curiosité. Tous les environs de Maroc sont bien cultivés. On y trouve des plantations considérables de palmiers et de toutes sortes d'arbrisseaux.

La plaine est arrosée par une quantité de petits ruisseaux qui descendent des montagnes. Un grand jardin que l'empereur fait cultiver avec soin à cinq milles au midi de Maroc et qui est rempli d'oliviers, est un but de promenade fort agréable.

Quoique Maroc soit la plus grande des trois capitales de l'empire, elle n'a de remarquable que son étendue et le palais impérial. Elle est entourée d'une forte muraille dont la circonférence peut être de huit milles. Cette enceinte est flanquée de grosses tours carrées avec un large fossé. Il n'y a pas dans cette place un seul canon monté sur son affût. Il faut, pour y entrer, passer sous de grandes arcades d'un goût gothique. Les portes sont régulièrement fermées tous les soirs.

La polygamie, qui est permise par la religion de Mahomet, empêche qu'on puisse calculer avec exactitude la population de cette cité. Les mosquées qui sont, après le palais de l'empereur, les seuls bâtiments publics dont on puisse parler, n'ont rien de magnifique. Il n'y en a qu'une bâtie en pierres de taille[25]. Celle-ci a une tour fort élevée qu'on aperçoit à une grande distance de la ville. Les rues de Maroc sont étroites, sales et mal alignées. On rencontre à chaque pas des maisons abandonnées et tombant en ruines. Celles de la meilleure apparence sont construites de *tabby* [26] et placées au milieu des jardins. Le palais de l'empereur est immense et en mauvais état. Ses murs renferment un espace d'environ trois milles de circonférence. Ce palais est donc presque une ville à lui seul. Il est composé de plusieurs pavillons carrés, bâtis irrégulièrement. Les uns sont joints par une maçonnerie, les autres isolés. Ils portent presque tous le nom de quelque ville de l'Empire. Le plus considérable se nomme *douar.* C'est véritablement le sérail, puisque l'empereur l'occupe avec ses femmes. Ce pavillon à une étendue immense. Les autres sont destinés aux personnes du gouvernement chargées de toutes les affaires. Chacune d'elles y est logée. Ils servent aussi pour des parties de plaisir et n'ont rien de commun avec le douar. Le pavillon que Sidi Mohammed a nommé Mogador, à cause de la prédilection qu'il avait pour cette ville, a un certain air de grandeur et de magnificence. La propreté et l'élégance de ce bâtiment contrastent d'une manière frappante avec le peu de goût et l'irrégularité des autres. On y voit plusieurs beaux appartements. Il y en a un fort grand, pavé en tuiles bleues et blanches et arrangées en échiquier. Le plafond, qui est de bois peint, est très artistiquement sculpté. Les murs de cet appartement sont en stuc. On les a ornés de grands miroirs et de pendules placées avec symétrie dans des châssis de glace. Sidi Mohammed manifestait son goût pour ce pavillon, en s'y retirant souvent, soit pour ses plaisirs, soit pour y expédier ses affaires. Les appartements qu'occupe l'empereur à Maroc ne sont pas mieux meublés que ceux d'un simple particulier. Un beau tapis, des coussins pour s'asseoir par terre, couverts d'une belle toile, une ottomane et deux petites bergères, voilà tout ce que j'ai vu dans l'appartement de l'empereur de plus commode et de plus recherché.

Il y a plusieurs jolis jardins dans l'enceinte du palais: ce qui en fait le plus grand agrément, c'est la quantité d'oliviers et d'orangers qui y sont plantés. Ils sont encore embellis par des fontaines qui coulent en divers sens et qui forment de très beaux bassins. Les jardins extérieurs n'ont d'autre mérite que d'être fort grands. Ils sont remplis d'oliviers. Une croix de Saint-André en divise le terrain en quatre parties égales. Le mur qui entoure le palais de l'empereur est si élevé qu'il faut être dans son enceinte pour apercevoir tous les bâtiments qu'il renferme. On ne peut entrer dans cette vaste clôture qu'en passant sous des voûtes en pierres de taille. Il faut traverser plusieurs grandes cours pour arriver à la porte du palais. Sidi Mohammed fit faire ces vastes

[25] La mosquée Koutoubia, ou mosquée des libraires, fut débutée sous la dynastie berbère des Almoravides en 1120, mais fut profondément remaniée à partir de 1162 sous l'émir Almohade Abu Yusuf Yaqub al-Mansur, et devint l'un des édifices les plus caractéristiques de ce style. Son nom vient du fait qu'elle se situait dans le souk des marchands de manuscrits.(voir : http://fr.wikipedia.org/wiki/Koutoubia)

[26] Mélange de terre glaise et de brindilles d'herbe.

cours pour donner des audiences publiques et exercer ses troupes. On y trouve une mosquée bâtie par Moulay Abdallah[27] , père de Sidi Mohammed. Il y a au-dessus de cette mosquée trois grosses boules qu'on dit être d'or massif, mais comme il n'est pas permis de monter à la tour, sur laquelle ces boules sont placées, il faut en croire sur parole ceux qui font de pareils contes.

Hors l'enceinte du palais, entre la ville et le quartier des Juifs, on a élevé, au milieu des jardins intérieurs, plusieurs grands pavillons qui servent à loger les frères ou les fils de l'empereur, lorsqu'ils viennent momentanément à Maroc. La couverture de ces pavillons, qui est de tuiles peintes, leur donne, à une certaine distance, un air de beauté qu'ils perdent dès qu'on en approche. L'hôtel de l'effendi (premier ministre) était un des plus beaux de Maroc. Il avait deux étages, contre l'usage du pays. Les appartements étaient arrangés avec goût. Ils ouvraient au rez-de-chaussée sur une cour pavée de tuiles bleues et blanches. On voyait dans cette cour une très belle fontaine. En montant au premier étage, on trouvait un grand balcon orné d'une balustrade peinte de plusieurs couleurs. Toutes les chambres avaient une ouverture sur ce balcon. Les bains chauds et froids de cet hôtel réunissaient tout ce que l'on pouvait souhaiter en commodités et en agrément. Dans les jardins de l'effendi, il y avait un grand pavillon où l'on allait à couvert en passant par une longue galerie fort étroite dont la voûte était une espèce de marqueterie faite en tuiles de différentes couleurs. Le fond du pavillon était tout en glaces. Tous les appartements de l'hôtel dont je viens de parler avaient des tapis superbes, beaucoup de glaces et des pendules d'un grand prix. Les lambris étaient sculptés et très bien peints. Enfin cet hôtel m'a paru au-dessus de tous les autres bâtiments mauresques. Je crois que c'est le seul qui mérite l'attention du voyageur. Le reste de la ville ne présente que l'aspect d'une cité misérable et déserte.

L'Alcayceria [28] est un quartier séparé où l'on vend les belles étoffes et toutes les marchandises précieuses. Les boutiques, où on les voit, sont pratiquées dans le mur qui fait face à la rue. Un homme assis et ayant les jambes croisées atteint, sans se déranger, les choses qu'on lui demande, toutes ses marchandises étant à sa portée. L'acheteur reste debout dans la rue. Ces boutiques, ou plutôt ces niches que l'on retrouve dans toutes les villes du Maroc, suffiraient pour donner une véritable idée de la nonchalance des Maures. Il y a trois marchés par jour dans différents quartiers, et deux fois par semaine, où se vendent les bestiaux et les chevaux, en observant pour ceux-ci la même règle qu'à Tarudant. Des canaux de bois servent à conduire dans la ville l'eau des fontaines dont les bassins sont remplis.

La mosquée est un bâtiment carré, construit des mêmes matériaux que les maisons. Elle est précédée d'une cour, autour de laquelle sont de grands portiques. Cette cour ressemble, à quelques égards, à la Bourse de Londres. Au milieu est une belle fontaine qui fournit de l'eau à un joli ruisseau qui coule tout le long des portiques. C'est là que les fidèles croyants exécutent la cérémonie des ablutions. Les portiques sont faits de tuiles bleues et blanches, arrangées en échiquier. Ils sont garnis de nattes sur lesquelles les Maures s'agenouillent pour réciter leurs prières. Dans la partie de la mosquée qui est le plus en vue des assistants, est un pupitre faisant

[27] Moulay Abdallah (1729-1757) succéda à son frère Moulay Ahmed. Il était fils de l'esclave anglaise Moulay Yaneta. Il s'empara de Fez et combattit les Berbères de Tedla. Ses cruautés et ses caprices soulevèrent contre lui ses sujets et il fut contraint de se réfugier à Taza. jusqu'au jour où, la fortune changeant de face, il redevint maître de l'empire (17142). « On estime, dit un historien, qu'à certaines époques il fit mourir environ 2000 de ses sujets par semaine et souvent d'une manière épouvantable. Il imagina, par exemple, de faire coudre vivant un de ses officiers dans un boeuf éventré et décapité en laissant sortir la tête du patient par le cou de l'animal. Ce fut bientôt deux cadavres, dont la putréfaction et les vers se confondirent en un seul bloc qui n'a de nom dans aucune langue. » (Léon Godard, *Description et histoire du Maroc,* 547.)

[28] Dans toutes les villes maures et à Séville, l'Alcayceria est le quartier composé des rues où l'on vend les marchandises de prix. Ad. de Castro, *Obras varias de Cervantes,* 52.)

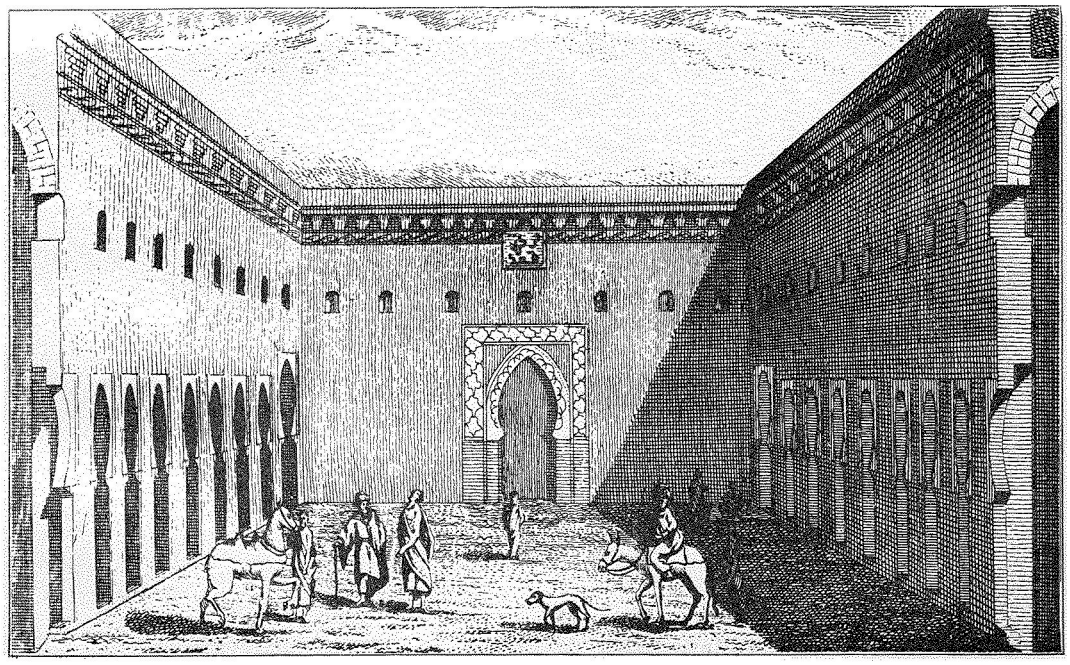
face à l'est. Le *taleb* se place en cet endroit pour prêcher. Les Maures n'entrent jamais que nu-pieds dans leurs temples. Ils laissent leurs sandales à la porte. Au-dessus des mosquées s'élève une tour carrée. Les talebs montent au clocher à des heures réglées, hissent un pavillon blanc et appellent le peuple à la prière. La voix partant d'une grande élévation se fait entendre de fort loin et celle des talebs, qui est forte et monotone, expirant sur leurs lèvres à la fin de chaque phrase, ressemble assez au son d'une cloche. Aussitôt qu'on aperçoit le pavillon, tout le monde quitte le travail et vole à la prière. Les Maures se précipitent dans la mosquée la plus voisine. Ceux qui s'en trouvent trop éloignés pour s'y rendre, prient à l'endroit où leurs affaires les avaient appelés, mais toujours le visage tourné à l'est, en mémoire du prophète Mahomet enterré à Médine. La prière ordinaire est de répéter un chapitre de Coran pour remercier Dieu et son saint prophète. Cet acte de dévotion est accompagné de différents gestes, tels que de porter les mains au-dessus de la tête, de se prosterner deux fois, de faire deux génuflexions et de baiser la terre. Tout cela se recommence jusqu'à trois fois.

Leur jour de fête arrive le vendredi. Les prières commencent dès la veille à six heures du soir. Dans ce jour de solennité, le pavillon bleu remplace le pavillon blanc sur les tours des mosquées, et comme les prophètes ont prédit que l'empire serait mis en grand danger par les chrétiens dans un jour consacré à la prière, on ferme les portes de toutes les villes et du palais de l'empereur, afin de n'être pas surpris pendant que le peuple remplit les devoirs de sa religion.

Les Maures ont trois époques dans l'année pour leurs fêtes solennelles et leurs jours d'abstinence. La première est appelée *ard-decahier*. C'est la commémoration de la naissance de Mahomet qu'on fête pendant sept jours. La deuxième époque est le *ramadan* qui a lieu dans le mois où Mahomet a fui de la Mecque à Médine. On est obligé de jeûner pendant trente jours (le jeûne consiste à s'abstenir de manger de la viande depuis le soleil levant jusqu'au soleil couchant). A la fin de ce carême, on célèbre des réjouissances qui durent pendant une semaine. La troisième époque est un jour de l'année fixée par Mahomet aux fidèles croyants pour se rendre compte de leur fortune dont ils doivent payer le dixième aux pauvres. On peut employer à d'autres bonnes oeuvres une partie de la somme destinée à faire des charités. Quoique cette fête n'ait qu'un jour de durée, elle n'est pas moins très solennelle.

Les Maures se marient fort jeunes, surtout les femmes, qui sont ordinairement pourvues à douze ans. La religion de Mahomet, qu'ils suivent, leur permet d'avoir quatre épouses et autant de concubines, mais il n'y a que les riches qui puissent profiter de l'indulgence de la loi. Le peuple ne saurait en jouir, faute de moyens pour élever une nombreuse famille. Les mariages s'arrangent d'avance entre les parents des jeunes gens à marier. Tout est réglé avant que les futurs se soient vus. Leur première connaissance se fait au moment de former des liens qui doivent être indissolubles. Le cadi reçoit leur serment. Aussitôt après la cérémonie du mariage, les parents de la nouvelle épouse remettent la dot à son époux qui, de son côté, fixe un don pour elle en cas de mort ou de divorce pour cause de stérilité ou quelque autre raison prévue par la loi. Lorsque le mariage est arrêté entre les parents des futurs, toutes les amies de la jeune mauresque viennent la féliciter sur son bonheur et un taleb est chargé de lui faire connaître toute l'étendue de l'engagement qu'elle va contracter. Il accompagne ses sages instructions d'hymnes pieuses consacrées à cette grande époque de la vie. Le futur reçoit aussi la visite de tous les hommes de sa connaissance. Il fait à cheval le tour de la ville avec eux, escorté par des hautbois et des tambours. Il essuie en chemin plusieurs décharges de mousqueterie en signe de félicitations. Cette manière de manifester leur joie est employée par les Maures dans toutes leurs fêtes; mais fort différents des Européens qui s'efforcent de tirer bien ensemble, ils font parler leurs mousquets l'un après l'autre, de façon qu'une seule décharge se prolonge pendant plusieurs minutes. Le jour

de l'hymen étant arrivé, la nouvelle mariée sort, le soir, de chez ses parents dans une espèce de cage octogone, couverte d'une toile blanche, quelquefois avec de la gaze ou de la soie couleur de rose. Renfermée ainsi, elle est portée sur le dos d'un mulet à la maison de son mari. Ses parents et ses amis l'accompagnent, tandis que l'air retentit du son des hautbois et du bruit de la mousqueterie.



Un magasin à blé. (Vue intérieure.)

Gravure de Peter Haas.

Parvenue à la demeure qu'elle ne doit plus quitter, on la tire de sa cage pour la conduire dans une chambre où l'heureux époux doit bientôt paraître en vainqueur. Des coussins de velours ou d'étoffe de soie sont disposés pour la recevoir (je ne parle ici que de la classe opulente). La parure nuptiale est une robe de soie ou de velours, dont les manches étroites marquent la forme du bras. Le tour de gorge est brodé en or. La robe ne descend que jusqu'au-dessous du gras de jambe et laisse voir la chemise de baptiste qui va jusqu'à la cheville du pied. Dans cet ajustement, la timide épouse attend sa défaite, en se cachant le visage avec ses mains innocentes. Le mari vient et en fait sa femme, sans que sa victoire soit précédée de ces tendres épanchements qui font la félicité des hommes délicats et sensibles. L'accord, conclu par les parents et les amis devant le cadi, constitue l'acte de mariage. Il n'y a point d'autre contrat. Les hommes sont huit jours sans sortir et les femmes huit mois. Quelques jours après la cérémonie du mariage, les parents et les amis sont priés à des festins et à des fêtes qui se prolongent plus ou moins suivant la richesse des nouveaux mariés.

Les femmes peuvent demander à divorcer lorsqu'elles sont en état de prouver que leur maris n'ont pas le moyen de les nourrir[29]. Dans le cas où un mari maltraite sa femme et lui dit des injures, la loi le condamne à payer huit ducats pour la première fois. Elle l'oblige à lui donner un

[29] D'après Diego de Torres (1586), le mari maure devait coucher avec ses femmes légitimes chacune sa nuit, sans manquer à ce devoir. Concubines et esclaves avaient leur tour dans la journée.

habillement d'une valeur fort au-dessus de cette somme pour la seconde. Si ces mauvaises façons recommencent une troisième fois, la femme est maîtresse de l'abandonner et de se remarier au bout de deux mois.

Les accouchements ne sont pas pénibles en Barbarie. Les femmes se relèvent souvent dès le lendemain de leurs couches. Dans le peuple, les femmes vaquent à leur ménage leur enfant sur le dos. Elles ne suivent pas la méthode des Européens pour apprendre à marcher à leurs enfants. Lorsqu'ils ont un an, la mère les met sur le plancher où ils se traînent d'abord et en peu de temps ils acquièrent l'usage de leurs jambes. Le peuple les fait travailler dès qu'ils en ont la force. Les enfants nés de parents riches vont quelquefois à l'école et ceux qu'on destine au sacerdoce étudient le Coran jusqu'à ce qu'ils le sachent en entier par coeur. Lorsqu'ils sont bien instruits de la religion de Mahomet, ils sont installés parmi les talebs. Quand ils quittent définitivement leurs écoles, ils ont le plaisir d'être promenés à cheval dans les rues, accompagnés de la musique et suivis par la multitude.

Le jour fixé pour la circoncision de l'enfant d'un Maure opulent, le nouveau-né est vêtu magnifiquement et porté par un mulet à la mosquée. Lorsque les parents sont pauvres, l'enfant y va sur un âne, mais il est toujours sûr d'avoir, pour l'escorter, de la musique et des tambours.

S'il meurt quelqu'un d'un rang distingué, la famille paye un certain nombre de femmes pour pleurer le défunt. Rien de plus désagréable que leurs gémissements. Ces pleureuses à gage se frappent la tête et se déchirent le visage avec leurs ongles. Les morts sont enterrés quelques heures après qu'ils ont expiré. Leurs corps sont lavés avec beaucoup de soin et cousus dans un drap, la main droite sur la tête. Le cercueil est porté sur les épaules dans un cimetière hors de la ville. Les Maures ont le bon usage de ne point enterrer dans leur mosquée, ni dans le voisinage d'un lieu habité. Le convoi est ordinairement très nombreux. Deux personnes, marchant à côté l'une de l'autre, précèdent le corps. Elles invoquent Dieu et Mahomet en chantant des hymnes convenables à cette triste cérémonie. Le fond de la fosse où l'on place le cadavre est très large; l'entrée en est étroite. On n'élève point de tombeaux sur la cendre des morts. Elle est seulement couverte d'une grande pierre qui est arrosée des larmes des femmes longtemps après l'enterrement. Le deuil des femmes est de quatre mois et huit jours pour la perte de leur mari. Alors elles ne doivent porter ni or ni pierreries. Celles qui se trouvent enceintes prolongent leur deuil jusqu'après leurs couches. Pendant qu'elles donnent ces signes de douleur, les parents du mari qu'elles ont perdu sont obligés de les visiter et d'en prendre soin. Les enfants, qui ont le malheur de voir mourir leur père et qui ne sont pas de la dernière classe du peuple, manifestent leur chagrin en ne se rasant ni la tête ni la partie de la barbe qui doit être coupée et en laissant croître leurs ongles pendant un certain temps.

Lorsqu'un Juif ou un Chrétien embrasse la religion mahométane, il prend aussitôt le costume des vrais croyants. Il est promené à cheval dans toutes les rues avec la musique et une suite très nombreuse. Il choisit lui-même un nom de sa nouvelle secte et se met sous la protection d'un parrain qui l'adopte comme son enfant. Cette adoption ne tire point à conséquence pour celui qui la fait: elle ne lui impose aucune obligation. Le nouveau converti ne peut se marier qu'à une négresse ou à la fille d'un renégat. Ses enfants ne sont naturalisés qu'à la troisième génération. Les renégats, qu'on voit au Maroc, sont presque tous des Espagnols qui se sont enfuis de Ceuta, afin de se soustraire aux châtiments qu'ils méritaient pour quelque crime capital. C'est ordinairement le meurtre qui fait sortir ces scélérats de leur pays. J'en ai vu plusieurs qui ne m'ont point caché qu'ils avaient abandonné leur patrie après y avoir commis un assassinat. L'empereur peut avoir des raisons politiques de protéger ces renégats, mais ils n'en sont pas moins méprisés par les Maures qui ne veulent faire aucune société avec eux.

Les Juifs, qui sont fort nombreux, ont un quartier à part sous la direction d'un cadi nommé par l'empereur pour connaître de tous leurs différends. Les deux portes du quartier des Juifs sont régulièrement fermées à neuf heures du soir. Alors personne ne peut en sortir ou y entrer jusqu'au lendemain matin. Les Juifs ont un marché particulier pour vendre leurs denrées et, de même qu'à Tarudant, lorsqu'ils sortent de leur quartier pour aller dans celui des Maures, ils sont obligés de se mettre nu-pieds.

La nation juive paie annuellement à l'empereur un impôt proportionné à sa population. Indépendamment de ce premier tribut, elle est sans cesse assujettie à des taxes arbitraires. Sidi Mohammed voulait paraître traiter plus favorablement ce malheureux peuple en modérant ses impositions, mais les Juifs, établis à Maroc, qui avaient été exemptés de certains droits, n'en furent pas plus riches, le despote les ayant forcés d'acheter de lui des marchandises qu'il leur vendait le quadruple de leur valeur. Par ce moyen, au lieu de se trouver déchargés par la magnificence du souverain, ils se virent plus malheureux qu'auparavant.

Monnaie marocaine.

On rencontre plus ou moins de Juifs dans tout l'empire. Ils s'y sont répandus dans le temps où ils furent chassés de l'Espagne et du Portugal. Ne sachant que devenir à l'époque de cette cruelle persécution, ils vinrent se réfugier en Barbarie. Partout ils y sont traités comme des êtres d'une classe inférieure à la nôtre. Cependant sans eux on n'y verrait ni talents ni industrie. Le pays aurait même de la peine à subsister sans leur assistance. Il n'y a qu'eux qui travaillent avec quelque intelligence. Ils ont la direction de toutes les affaires pécuniaires et commerciales. Il ne leur est pourtant pas permis de toucher aux deniers publics. C'est à eux qu'on s'adresse pour le change des monnaies[30] . Malgré tous les services que les Juifs rendent aux Maures, ils en sont

[30] Les doublons d'Espagne et les fortes rixdales hollandaises avaient cours au Maroc, mais la monnaie courante était le *ducat* d'or, *l'once* valant environ vingt sols de France, et les *blanquils* qui représentaient environ dix liards. Un *blanquil* se subdivisait en vingt-quatre *fluces*. Le nom de l'empereur était gravé sur toutes les monnaies en lettres arabes du côté face et du côté pile on lisait le lieu et la date où elles avaient été frappées. Beaucoup des monnaies qui circulent au Maroc sont fausses, surtout les pièces espagnoles « Ces anciennes pièces, à empreinte souvent effacée, sont d'une imitation facile. Ce sont les Juifs, les talebs, les chérifs qui les confectionnent.» (Vicomte de Foucauld, *Reconnaissances au Maroc, 23.)*

traités avec plus de dureté qu'ils n'en auraient pour leurs animaux. J'en ai vu battre au point de me faire craindre qu'ils n'expirassent sous les coups. Les plaintes de ces malheureux étaient inutiles. Ils n'obtenaient aucune justice. Il arrivait de là qu'ils tâchaient de se venger d'une telle oppression en trompant autant qu'ils le pouvaient des maîtres aussi barbares. La persécution, qu'on exerce envers les Juifs de ce pays, fait qu'ils sont presque tous sans principes et sans probité.

Dans presque tout l'empire, les Juifs vivent séparés des Maures. Ils ont le libre exercice de leur religion. On en voit qui abandonnent le judaïsme pour embrasser la foi de Mahomet dans l'esprit d'être un peu moins maltraités par les fidèles croyants. Les Juifs apostats jouissent de tous les privilèges des nationaux, mais ils sont généralement méprisés. Il est défendu aux Juifs de sortir du pays sans en avoir obtenu la permission de l'empereur. On ne leur laisse aucune arme. On leur refuse également la liberté de monter à cheval. Ils ne peuvent se servir que de mulets. Cette distinction humiliante a pris naissance dans l'opinion qu'ont les Maures que le cheval est un animal trop noble pour être monté par des infidèles comme des Juifs.

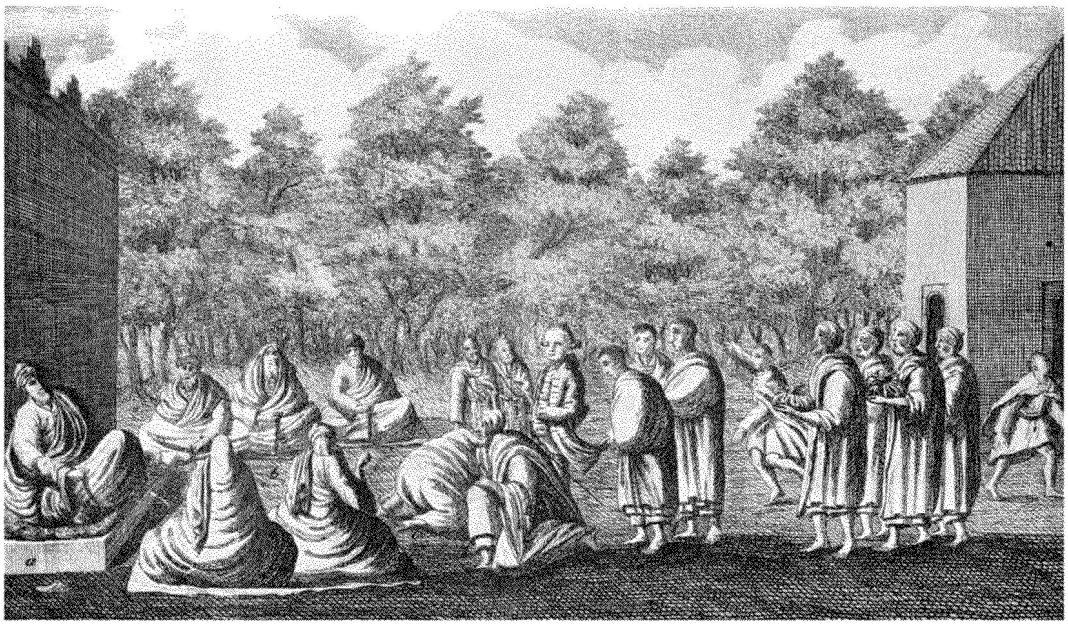
On a vu un fameux Juif, nommé Jacob Attaël, jouer un grand rôle dans l'empire. Ce Juif avait plu à Sidi Mohammed qui l'avait fait son secrétaire et lui avait donné toute sa confiance. Ce favori ne tarda pas à en abuser. Il fit plus de mal à lui seul que tous les suppôts du gouvernements. Il était né à Tunis. Il possédait, dit-on, assez bien les langues anglaise, française, italienne, espagnole et arabe. Son esprit était actif et entreprenant, et comme il s'était appliqué à étudier le caractère des Maures, particulièrement celui de l'empereur, il n'eut pas beaucoup de peine à prendre sur ce prince un ascendant extraordinaire. Attaël s'étant aperçu que l'amour de l'argent était la passion dominante du monarque qu'il avait à gouverner, il lui enseigna les moyens de dépouiller les gens riches et de s'emparer de leur fortune. Toutes les iniquités de ce genre, dont il fut le promoteur, lui gagnèrent l'affection du despote, mais elles révoltèrent les sujets. Il y en eut par milliers qui lui vouèrent une haine implacable. Leur vengeance ne put éclater qu'à la mort de l'empereur. Ce fut alors qu'il paya cher une faveur dont il avait si cruellement abusé. Attaël avait un faible pour les Anglais. Il leur accordait une protection qui a quelquefois nui à ses intérêts. Les Maures lui en savaient un si mauvais gré que par dérision ils lui donnaient le nom d'ambassadeur de la Grande-Bretagne[31] .

Les Juifs parlent assez bien la langue espagnole dans les ports de mer, surtout à Tétuan et à Tanger, mais à Maroc et à Tarudant, ainsi que dans toutes les autres villes de l'intérieur, ils n'entendent que l'arabe et un peu d'hébreu. Leurs coutumes sont les mêmes que celles des Maures. Ils ne diffèrent que dans le culte religieux qu'ils pratiquent avec plus de cérémonies superstitieuses que les Juifs européens. Ils se rasent la tête et portent la barbe longue. Leur habillement est pareil à celui des Maures. Il ne s'en distingue que par la couleur qui est toujours noire. Ainsi ils ont un bonnet noir, des sandales noires, et au lieu d'un haïck que portent les Maures, ils se couvrent d'une espèce de manteau en tissu de laine noire appelée alberose. L'habillement des femmes juives un peu aisées consiste d'abord dans une chemise de belle toile, dont les manches, qui sont très larges, vont très près de terre lorsqu'elles ne sont pas retroussées. Par-dessus cette chemise est un caftan, espèce de robe fort ample, fait de drap ou de velours. Le caftan est plissé au bas de la taille et couvre tout le corps à l'exception du cou et du rein. Les femmes juives, qui habitent Maroc, mettent un peu plus de recherche dans leur toilette que celles des autres villes. Elles font broder le bord de leur caftan en or. Sous cette robe est le gualdettor,

---

[31] Le romancier anglais Hall Caine a, dans *The Scapegoat (Le bouc émissaire),* fait revivre sous le nom d'Israël le fameux Jacob Attaël. Le cadre de son roman est Tétuan au temps de Abd-erRahman. Une traduction de ce roman par Albert Savine paraîtra prochainement.

ou jupe d'un beau drap vert, qu'on brode souvent en or au bas. Cette jupe est maintenue au-dessus des hanches par une large ceinture de soie et or qui marque la taille. Les bouts de cette ceinture tombent avec grâce par derrière. Les femmes mariées ne sortent jamais qu'enveloppées de leur haïck. Les jeunes filles juives tressent leurs cheveux ou les laissent pendre négligemment sur leurs épaules. Elles placent avec assez de goût et d'élégance des guirlandes de fleurs dans leurs cheveux. La manière dont elles arrangent leur coiffure relève leurs traits et les distingue des femmes mariées qui, pour se conformer à la loi judaïque, se couvrent entièrement la tête d'un mouchoir. Aucune femme juive ne fait usage de bas. Elles portent des souliers rouges brodé en or. Leurs oreilles sont percées à deux endroits. La partie la plus élevée est garnie de petites perles ou de pierres précieuses. Au dessous elles mettent de très grandes boucles artistement travaillées. Leur cou est paré de colliers de grains et elles ont à leurs doigts des anneaux d'or ou d'argent. Elles portent des bracelets aux bras et au bas de la jambe. Les plus opulentes ont des chaînes d'or ou d'argent pour leur servir de ceinture.



L'audience de l'empereur du Maroc accordée à Host.

Les femmes juives de Maroc sont communément blondes et fort belles. Elles se marient très jeunes. Une fois qu'elles ont changé d'état, elles ne sont plus tenues à ne sortir que voilées, mais dans l'intérieur de leur ménage, elles n'ont guère plus de liberté que les femmes des Maures. Les unes et les autres ne mangent jamais avec leurs maris qui veulent toujours être regardés comme des maîtres. Les filles à marier ne sortent de la maison que dans des cas extraordinaires. Lorsque cela arrive, les parents ont grand soin de leur tenir le visage couvert d'un voile. Le goût de l'intrigue et de la galanterie chez les femmes naît presque toujours de notre jalousie, de nos mauvaises façons pour elles. Une contrainte perpétuelle ne fait que servir d'excuse à leur inconduite. Si elles cessent d'être les gardiennes de leur honneur, elles n'attachent plus d'intérêt à sa conservation et deviennent bientôt insensibles à la honte qui accompagne l'infidélité. Les Juifs donnent pour raison de leur extrême surveillance la coquetterie et les artifices dont ils accusent leurs femmes. C'est le même principe qui leur fait garder leurs filles avec tant de soin dans la crainte qu'elles ne commettent quelque imprudence qui les empêcheront de se marier.

Les Juifs de Maroc célèbrent leur mariage avec beaucoup d'apparat. Quelques jours avant la célébration, la future se peint le visage avec du rouge et du blanc. Elle se fait aussi aux mains et aux pieds des marques jaunes avec une herbe appelée henné. Cette plante, réduite en poudre et délayée dans un peu d'eau, sert aux Maures à graver sur la peau toutes sortes de figures en la piquant avec une aiguille. Les marques qu'on fait de cette manière ne s'effacent qu'à la longue et très difficilement.

Lorsqu'un Juif vient à mourir, ses proches parentes ou des femmes payées pour en faire le deuil, s'établissent dans la chambre du défunt jusqu'au jour de l'enterrement et là elles se lamentent avec les cris du désespoir et de la plus vive douleur en se déchirant le visage et s'arrachant les cheveux.

J'avais passé plus d'un mois à Maroc sans que l'empereur eût paru songer à moi. Un si grand oubli de sa part commençait à m'inquiéter. J'avais fait mon possible pour obtenir la bienveillance des ministres, soit en leur faisant de fréquentes visites, soit en donnant des conseils, comme médecin, à ceux qui en avaient besoin. Ils paraissaient tous fort empressés de me servir. A les entendre, ils m'étaient entièrement dévoués, mais ce n'était qu'imposture. Ils me trompaient avec la fausseté qui n'est que trop ordinaire chez les Barbaresques. Un de ces ministres, pour qui Moulay Absulem m'avait donné une lettre de recommandation et dont je traitai un des plus proches parents d'une maladie sérieuse, ne fut ni plus vrai ni plus obligeant que les autres. Cependant Moulay Absulem le chargeait de me faire avoir une plus prompte audience et, tout le temps qu'il me crut utile à la personne qui l'intéressait, il me fit les plus belles promesses, mais il n'y pensa plus lorsque son ami fut guéri. Son indifférence devint si grande qu'à peine il avait l'air de me reconnaître lorsque j'allais chez lui. Que pouvais-je espérer d'un tel homme qui d'ailleurs était, disait-on, couvert de crimes ? A la vérité, il jouissait d'une grande faveur, quoique l'empereur connût son méchant caractère et qu'il lui eût fait infliger une punition déshonorante, celle d'arracher une partie de sa barbe.

Ennuyé du peu de succès de mes démarches vis-à-vis les agents du gouvernement, je me retournai du côté des courtisans les plus connus pour avoir les bonnes grâces de l'empereur. La protection des favoris ne me réussit pas mieux que celle des ministres que j'avais fatigués de mes sollicitations. Il semblait que je fusse condamné à rester prisonnier au Maroc. Comme je me désolais sur mon triste sort, la providence eut pitié de moi en me fournissant l'occasion de traiter une femme juive protégée de l'empereur. Les soins que je donnai à cette malade lui ayant rendu la santé, elle m'en témoigna sa reconnaissance en faisant demander par son mari, qui avait beaucoup de crédit à la Cour, une audience pour moi. Je l'obtins sur-le-champ par cette voie.

Le jour où je devais paraître devant l'empereur, trois soldats nègres, armés de grandes massues, vinrent me chercher à midi pour me conduire au palais. Il leur était ordonné de m'amener à l'heure même. Leur tête répondait de leur exactitude. Comme je n'étais point prévenu de la faveur que j'allais recevoir, je priai mes conducteurs de me donner un moment pour me préparer à rendre mes devoirs à leur souverain, mais loin d'y consentir, ils ne me montrèrent que de l'impatience et me firent entendre qu'il fallait partir à l'instant, sans quoi ils allaient informer leur maître du refus que je faisais de me conformer à ses ordres. Ainsi je me trouvai dans la nécessité de les suivre sans aucun délai. Lorsque je fus arrivé au palais, les soldats me remirent entre les mains du maître des cérémonies qui me dit d'attendre qu'on m'appelât. Ces trois soldats m'avaient enlevé de chez moi d'une manière si subite et si prompte qu'en arrivant au palais j'étais encore tout troublé de ce qui venait de se passer. Je me trouvais embarrassé de paraître à l'improviste devant un monarque aussi absolu que l'empereur du Maroc. Je fus charmé d'avoir

quelques moments pour préparer mes réponses, mais on me donna beaucoup plus de temps que je n'en avais besoin pour remettre de l'ordre dans mes idées, n'ayant été appelé à l'audience qu'à cinq heures du soir. Lorsque je fus un peu plus calme, je commençai à chercher dans mon esprit quelle espèce d'homme l'empereur pouvait être. Je me demandai quel accueil je devais en attendre et quelles réponses je ferais aux questions qu'il allait me faire. La malignité s'était si cruellement exercée contre moi que malgré l'évidence des faits qui étaient en ma faveur, je ne pouvais me défendre d'un peu d'inquiétude. Cependant le bien que j'avais fait à Moulay Absulem me lavant pleinement des fausses inculpations dont on avait cherché à noircir ma réputation, il ne devait me rester aucune crainte. Après m'être rendu compte à moi-même de la conduite que j'avais tenue depuis mon entrée en Barbarie, je trouvai mille raisons de me rassurer. Enfin toutes mes alarmes se dissipèrent et je parus à l'audience de l'empereur avec beaucoup de tranquillité.

L'esclave qui vint me chercher à l'endroit où le maître des cérémonies m'avait laissé me fit traverser deux grandes cours. Arrivé à la porte de celle où l'empereur donnait audience, j'y fus arrêté par le maître des cérémonies qui, ne me voyant point à la main de présents pour son maître, suivant l'usage accoutumé, auquel se conforment tous les étrangers, refusa de me faire entrer. Je n'ignorais pas qu'on n'approchait jamais Sa Majesté maure sans déposer un présent à ses pieds, mais il me semblait que ma qualité de médecin du fils chéri de l'empereur devait me dispenser de cette règle. Étant bien persuadé que le maître des cérémonies avait tort de vouloir m'y assujettir, je lui fis dire par mon interprète que s'il persistait à ne pas vouloir me laisser entrer, j'allais en porter mes plaintes. Cet interlocuteur, me voyant très décidé à ne pas me faire rançonner mal à propos et sachant que l'empereur m'attendait, prit le parti de me conduire avec mon interprète du côté où il tenait son audience. Je fus placé assez près du monarque pour en être aperçu. Aussitôt que le maître des cérémonies m'eut montré la place que je devais occuper, il s'avança vers l'empereur, se prosterna et baisa la terre. En se relevant, il prononça en arabe, du ton le plus respectueux : « *Que Dieu sauve le roi !»* Après ce protocole d'usage, l'empereur lui ayant ordonné d'approcher, il l'informa que, conformément à ses ordres, il venait d'amener devant sa personne le docteur anglais. Ensuite il se retira en faisant une très profonde révérence. Alors je crus que c'était le moment de me mettre à portée d'entendre ce que Sa Majesté allait me dire, mais dès que j'eus fait quelques pas et quoique je fusse encore à quatre ou cinq toises de l'empereur, un soldat me tira par mon habit pour m'avertir de ne pas approcher si fort.

L'empereur était dans une espèce de fauteuil monté sur quatre roues et attelé d'un mulet qui était tenu à droite et à gauche par des Maures. Derrière cette petite voiture, on voyait deux valets de pied et plusieurs nègres. Elle était entourée par deux divisions de soldats qui formaient un demi-cercle. Une partie de cette troupe portait de grosses massues. L'autre était armée de fusils. L'empereur, après m'avoir regardé avec attention, mais sans aucun air de sévérité, demanda à mon interprète si j'étais le médecin de son fils Moulay Absulem. Lorsque Sa Majesté eut appris qu'il m'avait honoré de sa confiance, elle m'adressa la parole. Sa première question fut de me demander si j'étais venu par hasard dans le pays ou si j'avais été envoyé par le roi d'Angleterre. Comme il était de mon intérêt de me donner le plus d'importance qu'il me serait possible, je fis répondre à l'empereur que je n'étais venu au Maroc que par ordre de mon gouvernement. Il s'informa ensuite où j'avais étudié la médecine et quel était le nom du professeur qui me l'avait enseignée. Après que j'eus satisfait à ces nouvelles questions, il me demanda s'il était vrai que les médecins français avaient plus de talent que ceux de ma patrie. Je lui répondis qu'il y avait en Angleterre de meilleures écoles de médecine qu'en France, ce qui était un préjugé en faveur de l'Angleterre. L'empereur me conta alors qu'un mauvais charlatan français, qu'il avait reçu dans ses États, lui avait tué beaucoup plus de malades qu'il en avait guéris. Le mal qu'il me dit de cet

empirique, l'amusa un instant. Après quoi, il s'informa par quelle raison j'avais interdit l'usage du thé à son fils. Je lui répondis qu'ayant trouvé les nerfs de Moulay Absulem dans une grande irritation, j'avais pensé que le thé lui était pernicieux. L'empereur reprit que si le thé était contraire à la santé, il s'étonnait que les Anglais en fissent une aussi grande consommation. Je convins que les Anglais en faisaient abus, mais j'ajoutai qu'ils prenaient leur thé plus léger que les Maures et avec une teinte de crème ou de lait, ce qui en diminuait le mauvais effet. « Vous avez raison, dit l'empereur, de nous trouver sur cela plus déraisonnables que vos compatriotes. Beaucoup d'habitants de ce pays ont les mains tremblantes pour avoir fait toute leur vie un usage immodéré du thé. » Aussitôt que l'empereur eut fini de parler sur cet article, il donna ordre d'apporter une douzaine de bouteilles qui étaient pleines de différentes liqueurs distillées. Il me les fit goûter pour lui dire celles qui étaient échauffantes ou rafraîchissantes. Lorsque j'eus satisfait son désir à cet égard, il me parla de la neige du mont Atlas, ce qui le conduisit à me demander s'il en tombait une aussi grande quantité en Angleterre. J'assurai Sa Hautesse qu'on y en voyait bien davantage, ce qui était un effet naturel du climat, l'Angleterre étant beaucoup plus au nord que l'empire du Maroc. L'empereur m'objecta qu'il n'y avait rien de plus froid dans le monde que le sommet du mont Atlas, où l'on ne pouvait aller sans s'exposer à perdre la vie. Il me dit que de l'autre côté des montagnes qui se trouvaient pour lors en face de lui, il y avait des plaines et un pays très fertile qui se nommait Tafilet[32].

L'air de bonté avec lequel l'empereur m'entretenait m'inspirant plus de hardiesse, je pris la liberté de lui parler des propos infâmes qu'on avait tenus sur mon compte. Je le suppliai de faire connaître mon innocence par un sévère examen de l'état de Moulay Absulem. « Si ses yeux sont guéris, lui dis-je, on doit rendre justice à la bonté de mes remèdes et ne pas répandre partout, comme on le fait, qu'ils ont été funestes à un prince qui m'a honoré de sa confiance. » L'empereur reprit qu'il n'avait besoin d'aucun éclaircissement à cet égard, son médecin ayant décomposé par son ordre les médecines que je faisais prendre à son fils et n'y ayant rien trouvé qui pût nuire à sa santé. Tant de précautions prises à mon insu me firent voir combien on m'avait rendu suspect. En vérité, je ne sais ce qu'on eût fait de moi si le succès le plus complet n'avait pas justifié ma conduite auprès de Moulay Absulem.

Lorsque l'empereur voulut me renvoyer, il ordonna qu'on me conduisit chez l'honnête Juif qui m'avait procuré cette audience si désirée et si longtemps attendue. Il recommanda qu'on ne me laissât manquer de rien, apprenant à toutes les personnes dont il était entouré que j'étais le médecin qui avait guéri son fils Moulay Absulem et qu'il avait la plus haute opinion de mon savoir. Après une déclaration aussi flatteuse, je me crus entièrement lavé de toutes les sottises qu'on avait mises sur mon compte et qui avaient failli me perdre. Je rentrai chez moi, le soir, fort content de ma journée. Je ne m'occupai plus que de l'arrivée de Moulay Absulem qui était attendu incessamment à Maroc. Je ne doutais pas qu'il n'affermît l'empereur dans les bons sentiments qu'il m'avait témoignés. Enfin ma situation me semblait bien changée. Je la trouvais aussi agréable qu'elle m'avait paru pénible avant d'être admis à t'audience de l'empereur, tant il est vrai que quand on est dans l'infortune il faut bien peu de chose pour faire notre bonheur.

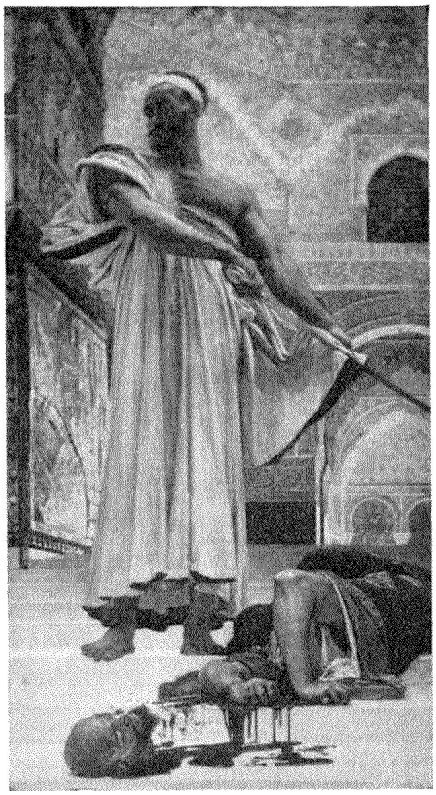
---

[32] C'est Marmol qui, le premier, a parlé de la *ville* de Tafilet. Son affirmation fait autorité, consacrée par l'admission, par d'Anville, de Tafilet dans sa carte d'Afrique en 1749. Cependant René Caillié n'entendit pas parler de Tafilet comme d'une ville, mais comme d'une région, et dès lors la question fut de celles qui se discutent. Aujourd'hui on s'accorde à conserver le nom de Tafilet, Tafilelet ou Tafilelt à l'oasis, et celui de Sidjelmana à la ville fondée par Abul' Kaçem Semgou Ben Açoul. Le pays du Tafilela est couvert de jardins et de champs de blé. L'industrie en est considérable. Un marché important se tient à Rissani, où les caravanes du Soudan apportent la poudre d'or et l'ivoire, celles du Sahara la plume d'autruche et les laines, et d'où sans cesse des entrepreneurs de transport partent pour les ports du littoral marocain. *(Revue africaine,* XI, 233-242. 274-284.)

A peine étais-je de retour chez mon hôte que mon appartement se trouva rempli de gens qui venaient me féliciter de l'honneur que j'avais eu d'être présenté à l'empereur. Cette multitude d'importuns voulait que je leur fisse des présents, m'assurant que c'était un usage auquel se soumettaient tous les Européens. Voyant l'impossibilité de me débarrasser de la cohue qui assiégeait mon logis, je pris le parti de leur faire quelques libéralités pour les renvoyer.

Lorsque j'ai eu l'honneur de voir Sidi Mohammed, il avait près de quatre-vingts ans. Son visage était long, maigre et d'une grande pâleur. Il avait, comme son fils, un mouvement convulsif dans un oeil qui lui donnait l'air sévère. Son premier abord était repoussant, mais son affabilité et la douceur de sa voix détruisaient bientôt cette fâcheuse impression. Il cherchait à parler aux personne qui l'approchaient de ce qui pouvait les intéresser. Il accueillait avec bonté les gens de mérite et leur témoignait une grande envie de s'instruire. Sidi Mohammed avait perdu l'usage de ses jambes depuis plusieurs années, peut~être pour s'être accoutumé de trop bonne heure à ne jamais sortir de son palais qu'à cheval ou en voiture. Ses sourcils et sa barbe étaient de la plus grande blancheur. Son habillement ressemblait beaucoup à celui de ses sujets. Il n'était remarquable que par la finesse de l'étoffe. La suite nombreuse, qui accompagnait sa voiture, pouvait seule le faire reconnaître. S'il était à cheval, on ne le distinguait que par un parasol qu'un esclave tenait au-dessus de sa tête. En jetant un coup d'oeil sur le règne de Sidi Mohammed, on est tenté de croire qu'il possédait un esprit naturel qui en aurait fait un grand monarque, s'il eût reçu une meilleure éducation[33] ; mais le peu de soin qu'on en avait pris était la source des vices qui avaient germé dans son coeur. La superstition et l'avarice lui faisaient exercer les plus insignes cruautés et son pouvoir absolu l'avait familiarisé avec ces sentiments d'intolérance qui, dans tous les temps, ont déshonoré les princes maures. Avare dès sa jeunesse, il s'occupa toute sa vie d'amasser des trésors. Ce fut seulement dans cette vue qu'il parut donner aux négociants européens plus d'encouragement que n'avaient fait ses prédécesseurs. Après les avoir flattés pour les mieux tromper, il se servit des moyens les plus iniques pour avoir leur argent. Il leur imposait des taxes si fortes sur les objets qu'ils voulaient exporter que souvent ils préféraient renvoyer leurs vaisseaux en Europe sans chargement. Dans plusieurs occasions, on a vu Sidi Mohammed faire lui-même le commerce. Il envoyait chercher en Europe des marchandises pour les revendre aux Juifs de ses États cinq à six fois leur valeur. Enfin il n'était occupé qu'à attirer dans ses coffres tout l'or de ses sujets. D'un autre côté, la faiblesse de son caractère lui faisait faire les sacrifices les plus humiliants pour avoir la paix. Peut-être lui avait-on appris que les souverains ne s'enrichissent jamais à faire la guerre qui est au contraire la ruine de tous les empires !

[33] « La supériorité de Sidi Mohammed, dit un historien, s'explique en partie par le secours des renégats, et même des Européens fidèles à leur religion, dont il fit son entourage. La Suède et le Danemark lui fournissaient spécialement des architectes et des ouvriers en bâtiment. Le français Cornut, le triestain Cyriaque Petrobelli, le toscan Pietro Muti de Pietrasanta, le génois Francesco Chiappe furent du nombre de ses principaux ministres, sans abjurer leur foi, et les deux derniers continuèrent leurs fonctions sous Moulay Yazid. Huit cents renégats espagnols et portugais étaient distribués dans les places de l'empire et Boisselin, fils d'un chapelier parisien, commandait à Mogador une troupe de deux cent cinquante renégats français... Il usait volontiers des lumières et de l'habileté des Juifs et l'un d'eux, Samuel Sumbel, de Marseille, fut longtemps son premier ministre. Sans rejeter les formes simples et traditionnelles de la cour des chérifs, il y mêla quelque chose de l'organisation et de l'étiquette des cours européennes dont le caïd Driss, renégat mahonais, lui avait dressé le tableau. » (Léon Godard, *Description et histoire du Maroc,* 563-564.)



L'Exécution mauresque.
Tableau de Henri Regnault. (Musée du Louvre.)

Quoi qu'il y ait plus d'un reproche à faire à Sidi Mohammed, cependant son règne n'a point fourni autant d'exemples de cruauté que ceux de tous ses prédécesseurs. Ce qui l'a rendu odieux à ses sujets, ce sont les atteintes qu'il n'a cessé de porter à leurs propriétés. Il était entouré de vils flatteurs qui pour lui plaire se prêtaient à tout ce qu'il leur commandait de plus injuste pour dépouiller les malheureux soupçonnés d'avoir quelque argent. La prison paraissait au despote le moyen le plus expéditif. S'il ne réussissait pas, celui qui l'avait employé ne manquait point de prétextes pour tourmenter la victime de sa cupidité. Il la faisait charger de fers et multipliait ses souffrances jusqu'à ce qu'à force de cruauté et de barbarie il l'obligeait à lui abandonner tout ce qu'elle possédait. Ses fils mêmes n'étaient à l'abri de ses infâmes persécutions qu'en lui faisant sans cesse des présents, et l'on m'a assuré que, malgré leur attention à satisfaire la passion insatiable de leur père pour l'or, Moulay Absulem (le seul de ses enfants qu'il aimât) avait été privé par son ordre d'une grande partie de sa fortune.

Les hommes sans énergie, et qui ont des passions basses, sont naturellement jaloux et soupçonneux. Sidi Mohammed, dès le commencement de son règne, ne se flatta point d'être aimé de son peuple. Bientôt il ne put se dissimuler qu'il n'avait mérité que sa haine. Cette triste connaissance finit par lui donner des appréhensions continuelles d'être empoisonné ou assassiné. Avec une pareille inquiétude, il n'est pas douteux qu'il traînait une existence misérable. Sidi Mohammed se tenait presque toujours renfermé dans son palais depuis qu'il était vieux. Lorsqu'il était obligé de paraître en public, il se faisait accompagner par une garde nombreuse, mais, malgré son escorte, il n'avait pas un moment de tranquillité. Six chiens veillaient à sa sûreté pendant la nuit, car il se fiait plus à leur vigilance qu'à la fidélité de ses soldats. Ce qu'il mangeait était toujours apprêté en sa présence, et quoique personne ne pût être admis à sa table, il donnait à

dîner dans le même appartement à quelqu'un de ses enfants ou de ses ministres à qui il faisait goûter les mets qu'on lui servait avant d'y toucher.

La crainte d'être détrôné par son fils aîné Moulay Yazid[34] mettait le comble aux cruelles sollicitudes de cet infortuné vieillard. Il appréhendait que la rigueur qu'il avait exercée envers son fils et qui l'avait engagé à se réfugier près de Tétuan, dans un de ces sanctuaires dont l'asile est sacré, ne le portât à vouloir lui ravir la couronne. Ce jeune prince, dont la bisaïeule était anglaise, s'était acquis l'estime générale par son esprit et sa bonne conduite. Sa fortune, que son père avait rendue très modique, ne lui permettait d'avoir que quatre personnes à son service, mais telle était la considération dont il jouissait que s'il eût dit un mot il aurait eu dans l'instant à sa disposition des troupes et de l'argent. Il lui eût même été facile de lever une armée capable de renverser l'ancien gouvernement. Le respect pour son père et, peut-être, sa politique le retinrent toujours dans les bornes du devoir. Il n'eût rien gagné à soulever un peuple qu'il devait bientôt gouverner puisque l'empereur était vieux et qu'à sa mort le droit d'aînesse l'appelait au trône. Cependant sa conduite sage et modérée ne fut point capable de rassurer son père. J'appris avant de quitter Maroc qu'on avait mis cinq à six mille noirs en campagne pour l'arrêter. L'ordre de le saisir ne fut point exécuté parce que celui qui en était chargé n'osa commander un pareil acte de despotisme à des soldats dont l'obéissance lui était suspecte. Les saints personnages, à qui était confiée la garde du sanctuaire où ce prince fugitif s'était retiré, reçurent l'ordre de l'en chasser sous peine d'être passés au fil de l'épée avec tous les habitants du voisinage. Le peuple, au désespoir mais fort effrayé d'une si terrible menace, fit connaître à Moulay Yazid la volonté de l'empereur afin qu'il prît le parti de s'éloigner. Si la crainte faisait souhaiter qu'il cherchât un autre refuge, d'un autre côté l'attachement que le peuple avait pour lui fit indiquer un asile où il pourrait être en sûreté. Moulay Yazid, profitant de l'affection que ces gens bornés et superstitieux lui témoignaient, promit de partir si le ciel approuvait qu'il quittât le saint lieu où la Providence l'avait envoyé. Il monta aussitôt à cheval devant une foule nombreuse avec l'air de la plus grande résignation, mais quel fut l'étonnement de tout le peuple, lorsqu'il vit que le cheval du prince ne voulut jamais aller en avant, quoique son maître le pressât vivement en apparence du fouet et de l'éperon. Profitant du saisissement où cette ruse avait mis les assistants, il s'écria: « Vous voyez clairement que Dieu m'ordonne de rester ici ! Ainsi aucune puissance sur la terre ne pourra m'en chasser. » Ce discours fit un tel effet sur la multitude qu'on aima mieux risquer de déplaire à l'empereur que d'attirer la vengeance céleste. Si Moulay Yazid n'avait pas été un excellent écuyer et si son cheval n'avait pas été parfaitement dressé, je ne sais comment il se serait tiré de l'embarras ou il se trouvait.

Quand rien ne nous résiste, la sévérité prend bientôt la place de la justice et de la douceur. On finit toujours par punir sans aucune ménagement les fautes les plus légères. Les deux anecdotes suivantes en sont la preuve. La première est la barbarie exercée envers un malheureux Juif que s'était permis d'écrire une méchante critique des actions de Sidi Mohammed. Il fut écartelé vif pour cette offense, son corps mis en pièces et donné à dévorer aux chiens.

Le second exemple que je vais citer de la rigueur de ce despote n'est guère moins atroce. Se promenant un soir par la ville avec peu de suite, il apprit qu'un Maure, qui vivait dans l'aisance, venait de marier son fils et avait rassemblé pour cette fête tous ses amis. Sidi Mohammed voulut juger par lui-même de l'opulence de ce particulier. Pour exécuter ce dessein sans être reconnu, il se déguisa sur-le-champ en prenant les habits d'une des personnes qui l'accompagnaient. Ensuite il entra seul dans ta maison où la fête se passait. Il trouva tous les convives à table et dans la joie.

[34] Moulay Yazid qui régna de 1790 à 1792.

Le père du jeune homme qui s'était marié le matin voyant paraître un individu qu'il ne connaissait pas, lui dit de se retirer. Sur le refus que cet étranger fit de sortir, il lui donna un coup de pied en le poussant rudement hors de chez lui. Cet événement, qui ne semblait être d'aucune conséquence, n'avait pas même été remarqué de la plupart des convives et ce fut avec la plus grande surprise que celui qui les avait bien régalés reçut, le lendemain, l'ordre de se rendre au palais. Lorsqu'il parut au pied du trône, l'empereur lui demanda s'il se rappelait toutes les circonstances de ce qui s'était passé la veille dans la salle du festin des noces de son fils. Le Maure ayant répondu qu'il s'en souvenait très bien: « Sachez donc, lui dit-il, que c'est votre empereur qui vous avez chassé de chez vous, et pour que vous portiez à jamais la peine d'une si grande insolence, vous perdrez à l'instant ce pied et cette main qui m'ont frappé. » En effet, j'ai vu cette malheureuse victime de la tyrannie se traîner dans les rues de Maroc avec un bras et une jambe en moins.

La crainte qui accompagnait tous les pas de Sidi Mohammed dans sa vieillesse lui donnait une telle inquiétude qu'il ne voulait pas qu'on l'approchât sans sa permission. Si dans les instants où ses alarmes étaient extrêmes, il ordonnait à toutes les personnes qui l'entouraient de sortir de sa présence et que quelqu'un n'obéît pas assez vite, il entrait dans une fureur qui pouvait être funeste au malheureux qui tombait sous sa main. Ses femmes avaient seules conservé de l'ascendant sur son esprit. Il était rare qu'elles ne fissent pas réussir les affaires dont elles se mêlaient.

Sidi Mohammed tâchait de couvrir ses fautes du voile de la justice et de la religion. Il était de toutes les confréries qu'ont imaginées les apôtres du saint prophète et ne manquait jamais d'assister aux cérémonies les plus superstitieuses de son culte. Cette conduite pouvait en imposer au peuple, mais les gens éclairés n'étaient pas la dupe de cet extérieur de dévotion. Il ne leur était pas possible de croire que la piété de l'empereur fût véritable, lorsqu'ils voyaient qu'il ne se faisait pas scrupule de violer tous les principes d'honneur et de probité pour arriver à ses fins. Comment aurait-on pris la moindre confiance à sa parole quand il y manquait à tout instant ? Les souverains de l'Europe, qui ont fait des traités avec ce monarque, lui ont vu employer les ruses les plus basses pour tâcher de les tromper. On a voulu le justifier aux yeux des étrangers, en disant que cette espèce de charlatanerie, qu'on lui reproche, était nécessaire pour gouverner un peuple d'esclaves. Je ne sais si on a raison, mais ce qui est constant, c'est que personne n'avait une plus parfaite connaissance du caractère des Maures et de leurs qualités physiques et morales. Il savait qu'il est de la politique des despotes de se tenir cachés dans l'enceinte de leur palais. Aussi ne se montrait-il que rarement en public. Par ce moyen il sut envelopper sa conduite et ses véritables sentiments de ce secret impénétrable qui ne passe jamais les portes du sérail.

Le peu d'insurrections qui se manifestèrent pendant son règne, a été la preuve la plus certaine de son talent à gouverner un peuple toujours prêt à se révolter. S'il éclatait quelque étincelle de rébellion dans une province, elle était bientôt pillée par les troupes qu'on envoyait pour la faire rentrer dans l'obéissance. Les chefs des séditieux étaient arrêtés et conduits à Maroc ou ils subissaient des peines capitales. Les plus coupables étaient punis de mort ou avaient les pieds et les mains coupés. Le reste des insurgés, qui n'avaient fait que suivre l'impulsion qu'on leur avait donnée, en étaient quittes pour la bastonnade. L'empereur avait bien attention de n'employer que des soldats dont il était sûr pour surveiller les mouvements populaires. Enfin ses mesures étaient si bien prises qu'il n'eut jamais à craindre un soulèvement dangereux pour sa puissance.

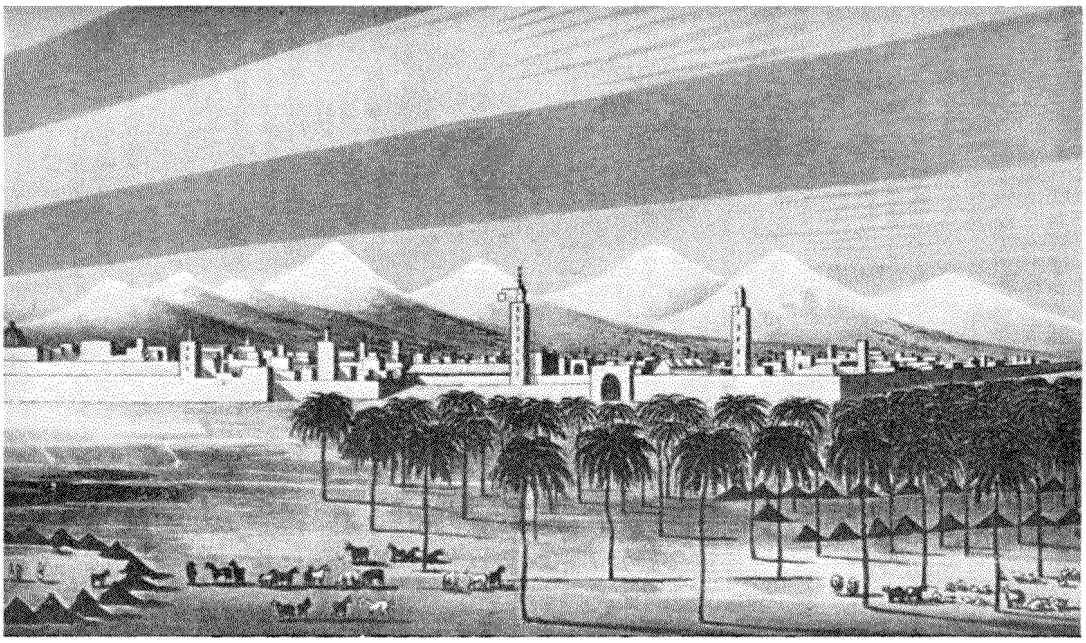
Sidi Mohammed usait vis-à-vis des autres souverains de la même dissimulation qu'il pratiquait dans ses États pour le maintien de son autorité. S'il promettait d'acquiescer à des réclamations justes, il fallait des présents pour lui faire remplir ses engagements et encore arrivait-il souvent qu'après avoir prodigué l'or pour obtenir une alliance, il trouvait quelque subterfuge pour ne rien

terminer. Lorsque les rois, à qui il faisait acheter la paix, ne payaient point avec exactitude le tribut qu'il extorquait, il les menaçait bientôt de leur déclarer la guerre. Si les souverains eussent bien connu la faiblesse de son caractère, ils n'auraient point été effrayés de ses menaces, car au fond il tremblait d'exciter le courroux de ses ennemis; mais lorsqu'il les trouvait disposés à lui tout accorder pour avoir la paix, ses demandes n'avaient plus de bornes. Il les multipliait pour paraître plus redoutable et donner à ses sujets une haute idée de ses forces et de sa politique.

Cet empereur se plaisait encore, dans sa vieillesse, à exercer ses soldats. Il les faisait tirer à la cible et ceux qui mettaient dans le blanc étaient récompensés. Il conservait aussi du goût pour la chasse au faucon, mais s'il avait encore quelques moments de plaisir, c'était dans la société des femmes. Leur gaieté, leur enjouement chassaient du moins pour quelques instants les sombres idées qui tourmentaient son esprit.

Sidi Mohammed avait la vanité de vouloir passer pour être fort instruit en toutes choses. Cette manie lui faisait parler aux négociants européens des manufactures étrangères et du commerce des différentes nations. S'il entretenait un militaire, sa conversation roulait sur les fortifications et les manoeuvres de guerre, et, s'il reconnaissait qu'il avait affaire à un marin, il traçait devant lui le plan de ses côtes et de ses havres. Comme il ne faisait rien qu'en vue d'exciter l'admiration de ses sujets et que les étrangers ne manquaient jamais d'applaudir à tout ce qu'il disait, qu'ils paraissaient même émerveillés de ses talents et de son génie, il se flattait que les éloges qu'on lui prodiguait ne feraient qu'accroître la bonne opinion que les Maures avaient de son mérite. Il mettait toute son attention à avoir une bonne armée de terre. Sa marine l'occupait beaucoup moins. Cependant, si un des souverains lui eût refusé l'entrée de ses ports pour le radoub de ses vaisseaux, il s'en serait suivi une déclaration de guerre.

Sidi Mohammed affectait une grande simplicité dans son costume et ses fils n'osaient paraître devant lui qu'avec l'habillement le plus modeste. Lorsqu'ils venaient à sa cour, il les obligeait, contre l'usage des Mahométans, d'avoir en sa présence la tête découverte.



Vue de Maroc.

Dessin de J.-G. Jackson, gravé par J..C. Stadler

Les Maures n'ôtent jamais leur turban que pour se coucher, mais le despote avait aboli cette règle pour ses enfants qu'il voulait tenir dans la plus respectueuse soumission. Ils ne manquaient jamais, en entrant chez l'empereur, de se prosterner la face contre terre et de faire en arabe une exclamation qui veut dire: *Dieu sauve le roi.* Si quelquefois la fierté de l'empereur s'abaissait à causer familièrement avec ses courtisans, c'était seulement pour entendre les flatteries dont leurs discours étaient assaisonnés. Il se délectait à expliquer quelques passages du Coran et à en montrer les beautés. Il s'appliquait surtout à inspirer la plus grande intolérance envers les chrétiens qu'il regardait comme ses plus cruels ennemis. Ce mélange de vertus et de vices, qu'on remarque chez presque tous les hommes, se trouvait dans le coeur de Sidi Mohammed. Si son avarice, sa duplicité et sa fausse piété l'ont fait haïr avec raison de tous les honnêtes gens, les bonnes qualités qu'il laissait quelquefois apercevoir lui ont mérité des éloges. Il était sans doute fort éloigné de posséder au même degré les vertus qui distinguent les rois des nations civilisées, mais quand on le compare avec ses prédécesseurs, on est forcé de convenir qu'il doit être mis fort au-dessus des princes qui ont régné avant lui. Il ne fut jamais cruel de gaieté de coeur. Si, dans un excès d'emportement, il rendit des sentences de mort avec trop de précipitation, il en manifesta le plus sincère repentir. On l'a vu toujours en garde contre les mauvais effets de ses passions violentes. Ses conseillers, plus coupables que lui, détruisaient dans son coeur ce premier mouvement qui le portait à pardonner. Il voulait que la justice fût rendue avec impartialité, pourvu qu'il ne s'agît point de son propre intérêt, car alors tout cédait au sentiment de son avarice. Il trouvait tout simple de violer ouvertement toutes les lois pour ce qui le regardait, mais il n'entendait pas que ses sujets suivissent son exemple. Malgré son goût pour l'argent, il ne l'épargnait point dans la détresse publique. Si une disette se faisait sentir, il donnait des secours abondants aux malheureux. La prodigieuse quantité de pauvres qui étaient nourris tous les jours à la porte de son palais (ce dont j'ai été témoin), prouve qu'il n'était pas dénué de tout sentiment d'humanité. Les Maures auront à se louer des encouragements qu'il a donnés à leur commerce, qu'on ne vit jamais aussi florissant que pendant son règne. Ainsi, ce monarque était un composé étonnant de libéralité et de parcimonie, d'humanité et d'intolérance, de douceur et de cruauté.

Après avoir fait connaître la conduite de Sidi Mohammed avec les cours étrangères, il n'est pas hors de propos de faire quelques remarques sur leur mauvaise politique à son égard. D'abord, ce qui étonne le plus, c'est de voir les princes européens éternels tributaires de ce faible despote. Une sujétion aussi honteuse, à laquelle ils se soumettent volontairement, ne peut être attribuée qu'à une grande insouciance de leurs intérêts ou à une ignorance inexcusable. Ils s'y soustrairaient, sans aucun doute, s'ils prenaient la peine de réfléchir au peu de force de cette puissance qui n'a ni flotte ni armée qui mérite d'en porter le nom et dont le peuple est incapable de la moindre énergie. Que peut-on craindre de l'empereur du Maroc, dont toute la marine se réduit à quelques petites frégates et à des bâtiments à rames, mal équipés et encore plus mal commandés ? Le tout pourrait être détruit dans un seul jour par deux ou trois bonnes frégates européennes. L'entrée des ports du Maroc, si l'on en excepte ceux de Tanger et de Larache, est, ainsi que je l'ai déjà observé, toute engorgée de sable. Cet engorgement est si sensible que bientôt il ne pourra plus y passer que des bateaux pêcheurs ou de très petits bâtiments. Aucune des villes de l'empire n'est régulièrement fortifiée. Mogador est la seule qui soit en état de défense, si toutefois l'on peut appeler ainsi une place où il serait difficile de trouver une demi-douzaine de canonniers assez instruits pour mettre un canon sur son affût. Cependant cette ombre de puissance fait la loi sur toutes les côtes de Portugal et d'Espagne. On pourrait même dire qu'elle est, en quelque sorte, maîtresse de l'entrée de la Méditerranée. Si elle ne subsiste que parce qu'on n'en fait aucun cas, pourquoi acheter son alliance par des présents considérables ? C'est d'ailleurs un moyen mal

imaginé de lui prodiguer son or pour se mettre à l'abri de ses pirateries, cela ne fait qu'alimenter sa cupidité qui est insatiable. Si on lui donnait aujourd'hui une frégate, demain elle voudrait en avoir deux. Enfin on peut être sûr que plus on lui accordera, plus elle multipliera ses demandes. N'a-t-on pas reconnu qu'on ne saurait avoir la paix avec ces peuples barbares qu'en leur en imposant par la force ? Lorsqu'on leur montre de la fermeté, ils sont prêts à devenir vos amis. Si, au lieu de chercher l'amitié de Sidi Mohammed, on lui eût franchement déclaré la guerre et qu'on eût pris deux ou trois villes de son empire, particulièrement Mogador qu'il chérissait comme son ouvrage, on l'aurait bientôt vu accepter toutes les conditions qu'on aurait voulu lui imposer.

C'était l'usage de Sidi Mohammed de donner audience aux étrangers et d'expédier une grande partie des affaires publiques, étant à cheval ou en voiture dans une des cours du palais. Au commencement de son règne, il recevait les étrangers dans une salle destinée aux audiences, ce qui les obligeait, pour se conformer à la coutume du pays, de paraître sans soutiers en sa présence, mais un Européen de mauvaise humeur, ayant refusé de se prêter à une étiquette aussi ridicule, il fut décidé qu'à l'avenir l'empereur donnerait ses audiences en plein air. Les religieux espagnols résidant à Maroc ont trouvé le moyen de s'exempter d'ôter leur chaussure devant l'empereur. Ils lui ont tant répété que cette marque de respect ne pouvait être due qu'à Dieu qu'il n'a plus osé l'exiger d'eux. Lorsqu'un Européen, ou même un Maure, veut être admis à l'audience de l'empereur, il doit commencer par faire un présent à un de ses ministres. Ce préliminaire annonce son désir, mais si le premier présent n'est pas trouvé assez considérable, celui qui l'a fait ne reçoit aucune réponse. Alors il n'a d'autre parti à prendre que d'en offrir un second plus magnifique, et encore est-il souvent nécessaire d'en user de la sorte avec deux ou trois ministres pour ne pas être éconduit. On envoie aussi des cadeaux aux sultanes qui les reçoivent avec grand plaisir. Cette voie est la plus sûre et la plus prompte de toutes. La première formalité remplie, c'est-à-dire après avoir fait vos présents, vous attendez quelquefois longtemps cette audience que vous sollicitez. Si l'empereur vous envoie chercher précipitamment, ce n'est pas toujours pour entendre vos affaires. Au contraire, il se fait un plaisir de tromper votre espoir, en vous laissant trois ou quatre heures de suite dans les cours du palais et finissant par vous faire dire qu'il est fâché d'être obligé de vous renvoyer sans vous voir. Cette désagréable comédie peut se renouveler plusieurs fois.

La lenteur des expéditions, l'audace de toutes les personnes revêtues de quelque dignité et la rapacité de toute cette cour sont poussées au dernier point. Ceux qui ont le malheur d'avoir une affaire à Maroc doivent s'armer d'une patience à toute épreuve. L'empereur n'accorde jamais rien, même à ses propres enfants, qu'on ne lui ait fait des présents, et encore faut-il qu'ils soient proportionnés à la grâce qu'on veut obtenir, sans quoi on peut être assuré d'un refus. Lorsque vous sortez de l'audience, vous êtes suivi par une troupe de gens qui ne vous quittent point qu'ils n'aient vidé votre bourse. Le maître des cérémonies se présente le premier. Viennent ensuite les valets et les gardiens de toutes les portes, dont le nombre est infini. Ils ont tous des droits à réclamer et, en vérité, on n'a pas le courage de les leur contester, quand on sait qu'ils ne touchent aucun traitement et qu'ils n'ont point d'autre ressource pour vivre[35].

[35] La liste des frais qu'entraîne une audience est un des plus curieux documents que nous ait transmis Lemprière. Il faut d'abord envoyer à l'empereur un présent dont la valeur varie suivant l'importance de la demande que l'on fait, aux ministres un présent de valeur à peu près égale, un autre au maître des cérémonies qui introduit les étrangers à l'audience. En outre, on donne à celui qui a soin de la cour des audiences 20 onces, à son écuyer 20 onces, au garde de la lance de l'empereur 10 onces, au valet de chambre qui fait son thé 10 onces, à celui qui est chargé de ses fusils 20 onces, au porteur de son parasol 5 onces, à son sellier 10 onces, à son premier cocher fi onces, au valet de pied qui lui met ses éperons 5 onces, à celui qui prend soin de sa tente 10 onces, au garçon de la chambre qui le chausse 5

Quoique l'empereur ait accordé la chose qu'on lui demandait, il ne faut pas croire pour cela qu'on ait fini. L'expédition est encore plus difficile à obtenir qu'une audience. Sidi Mohammed faisait mettre de la lenteur à la conclusion des affaires que les négociants venaient solliciter, et cela par un raffinement de politique. En retenant les étrangers à Maroc, il savait que c'était un moyen d'enrichir ses ministres, et comme il se flattait que leur argent finirait par arriver dans ses coffres, il n'était pas fâché de donner aux sangsues de l'État tout le temps de rançonner ces étrangers. Les ministres de Sidi Mohammed, connaissant l'indulgence de leur maître pour les exactions qu'ils commettaient envers les négociants étrangers, ne finissaient aucune affaire, à moins qu'ils ne fussent stimulés par de très gros présents. On a vu plus d'une fois des négociants européens arrêtés des années entières à Maroc pour n'avoir point assez payé les agents de ce gouvernement.

Dans l'âge où Sidi Mohammed pouvait jouir de toutes ses facultés physiques et morales, il s'était tellement abandonné à ses plaisirs qu'il n'avait pas le courage de s'occuper d'aucune affaire. Ses ministres s'étaient emparés de toute son autorité, mais dans les dernières années de sa vie, lorsque les forces du corps furent épuisées et que la vieillesse eut altéré son esprit et son jugement, il voulut gouverner par lui-même. Cette manie devint bientôt aussi ridicule aux yeux des personnes qui l'approchaient, qu'elle était fâcheuse pour ses sujets. Les secrétaires, qui écrivaient sous sa dictée, lui voyaient faire de grandes bévues, mais comme ils n'osaient les lui faire remarquer, il arrivait à tout instant qu'ils envoyaient des ordres contradictoires, ce qui occasionnait une telle confusion dans l'administration qu'on ne pouvait plus s'y reconnaître. Si l'empire du Maroc n'a jamais présenté, dans les mains de ses meilleurs rois, qu'un assemblage de contradictions et d'ignorance, qu'était-il donc avant le règne de Sidi Mohammed ? En vérité, il devait avoir à peine quelque apparence de gouvernement.

Les places de ministres et celles qui sont occupées par les officiers de service auprès de la personne de l'empereur sont si peu connues qu'il est à propos d'en faire ici l'énumération. L'effendi (premier ministre) est à la tête de toutes les affaires. Quand le gouvernement avait une marche régulière, toutes les lettres, ainsi que tous les ordres, devaient être signés de sa main avant d'être expédiés. Sous sa direction, un premier secrétaire de la trésorerie, assisté de six adjoints et de sept Juifs sous-secrétaires, est chargé de faire tous les paiements. Un écuyer, avec cent vingt sous-ordres, règle le service des écuries. Puis vient un grand chambellan qui a dix-sept adjoints. Quand j'étais à Maroc, neuf de ces adjoints étaient des fils de renégats espagnols. Une seule charge est héréditaire, celle du grand fauconnier. Il a vingt adjoints. Viennent ensuite un garde du grand sceau, deux maîtres d'hôtel assistés par huit adjoints, cinq inspecteurs-généraux rendant compte à l'effendi, trois maîtres des cérémonies pour les audiences publiques, un interprète des langues allemande, hollandaise, anglaise, française, espagnole et latine. Celui que j'ai vu occuper cette place était un Allemand renégat. Puis, par rang d'importance, un secrétaire chargé des affaires avec les Espagnols et les Italiens, deux gardes en chef pour les pierreries et la vaisselle d'argent, un grand-maître des bains de l'empereur, deux officiers chargés de la garde de l'arsenal, deux préposés qui veillent à la garde des effets et des magasins de l'empereur, trois inspecteurs pour les mosquées, cinq officiers de la bouche, deux bibliothécaires, deux astrologues, quatre

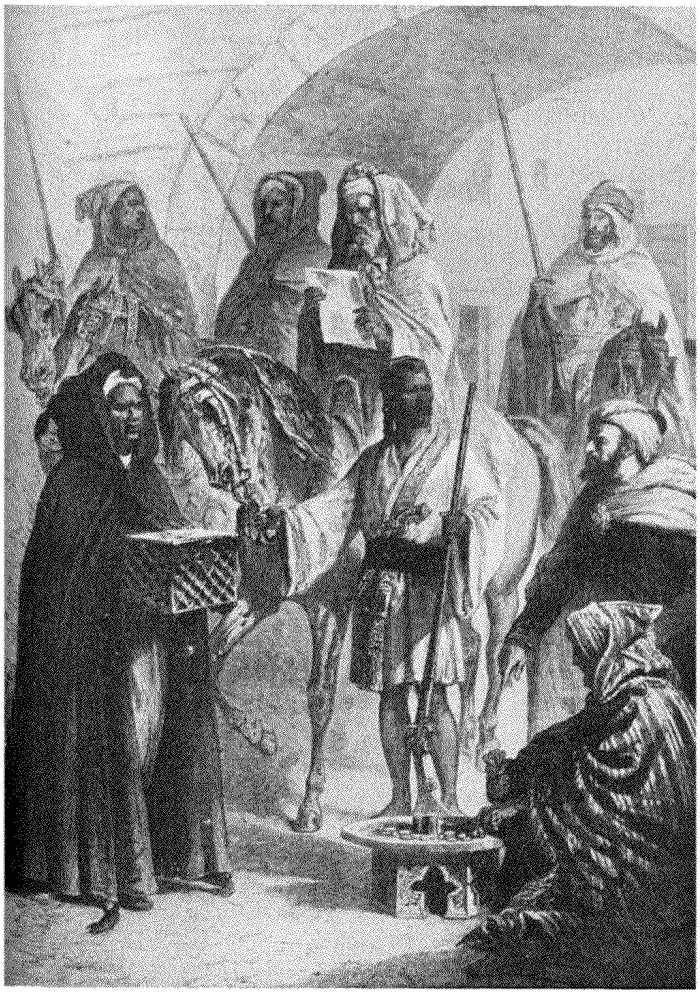
---

onces, au valet qui lui sert l'eau qu'il boit 5 onces, à celui qui veille à la propreté des coussins sur lesquels il s'assied 5 onces, à celui qui chasse les mouches de son visage 5 onces, autant à celui qui est chargé de tenir son sabre en bon état, autant à celui qui a soin de sa montre, aux gardes des portes 4 onces par porte, et il y en a dix, aux jardiniers de l'empereur 10 onces, à l'huissier qui appelle l'étranger à l'audience 10 onces. Les consuls et les ambassadeurs, remarque-t-il, paient plus magnifiquement que les antres étrangers.

écuyers pour les voitures, douze enfants de renégats, sans barbe, pour conduire les petites voitures, trois ministres du culte de Mahomet pour faire les prières, avec leurs dix-sept adjoints, tous fils des grands de l'empire, trois officiers chargés de tenir un parasol sur la tête de l'empereur lorsqu'il sort du palais, l'écuyer portant le sabre de l'empereur, deux porteurs du bassin dans lequel il se lave les mains après ses repas, deux officiers chargés de garder sa lance, un homme pour porter sa montre, cinq caïds chargés des fusils dont il se sert à la chasse et quinze aides arquebusiers, un officier à qui l'on confie la garde de l'étendard de Mahomet, un premier médecin, un premier chirurgien et beaucoup de gens faisant différents métiers utiles à la maison de l'empereur. Le nombre n'en était jamais fixé. On voit que les emplois de la cour du Maroc ne laissent pas d'avoir quelque ressemblance avec ceux des autres États. La place d'effendi, réunie à celle de premier secrétaire de la trésorerie, a bien des rapports avec la dignité de premier ministre ou de chancelier de l'échiquier et premier lord de la trésorerie. Les charges de secrétaire d'État, d'écuyer, de grand chambellan, de garde du grand sceau et de grand fauconnier sont toutes places bien connues dans les cours d'Europe. Beaucoup d'autres ont à peu près la même correspondance. Si la plupart de ces emplois obligent au même service à la cour de Maroc que dans les cours européennes, les émoluments en sont fort différents. Ceux qui les possèdent auprès de nos monarques jouissent d'un revenu considérable attaché à leurs places, tandis que les personnes qui en sont revêtues à Maroc ne reçoivent aucun traitement. Pour leur en tenir lieu, l'empereur leur permet tacitement de faire payer leur crédit aux gens qui en ont besoin. Cela est quelquefois d'un grand produit, quoique le despote, toujours avide de richesses, trouve le moyen d'en avoir sa part.

L'effendi, qui était en place lorsque je suis allé à Maroc, possédait les talents et les qualités aimables d'un courtisan européen. Il recevait les étrangers avec un gracieux sourire et leur touchait la main avec l'air le plus affable, les invitant à venir le voir et les priant de s'adresser à lui toutes les fois qu'il pourrait leur être utile. Sa grande fortune, que l'empereur convoitait intérieurement, lui donnait un air d'inquiétude et d'embarras lorsqu'il était en sa présence. Cependant il lui faisait des présents considérables pour tâcher de prévenir une disgrâce qui aurait entraîné sa ruine. Les princes avaient la même politique qui était suivie par tous les particuliers riches. Tous aimaient mieux faire de grands sacrifices que de s'exposer à la rapacité d'un souverain qui, pour le moindre mécontentement, se serait fait un grand plaisir de les dépouiller entièrement.

Lorsque Sidi Mohammed avait fixé son jour d'audience, les princes résidant à Maroc, ainsi que toutes les personnes en charge, étaient obligés de s'y trouver. A cet effet, ils se rendaient dans la cour des audiences où le commandant de la garde les rangeait en demi-cercle, plaçant au premier rang les princes, les ministres et les étrangers. L'empereur arrivait à cheval ou dans la petite voiture dont j'ai déjà parlé. Les affaires publiques étaient expédiées les premières. Ensuite on présentait les étrangers. Après quoi l'empereur écoutait les plaintes. Toute personne pouvait s'adresser directement à lui. L'audience finissait par le châtiment des malfaiteurs. C'est un usage constant à Maroc d'infliger la peine à laquelle les coupables sont condamnés devant l'empereur et toute sa cour. Il n'y a pas longtemps que les empereurs de ces contrées barbares étaient eux-mêmes les exécuteurs des sentences portées contre les criminels. Aujourd'hui encore la punition des criminels dépend de la seule volonté du souverain. Les fautes légères sont ordinairement punies par la bastonnade et la prison. Le premier châtiment consiste à recevoir un certain nombre de coups sur le derrière ou sur la plante des pieds, ce qui s'exécute quelquefois avec beaucoup de sévérité. Lorsque le délit est grave, les peines deviennent plus rigoureuses.



La perception de l'impôt.
(Bibliothèque Nationale. Estampes.)

Dans divers cas, comme vol, projet d'assassinat, les mains sont coupées ou seulement une main et un pied. Pendant mon séjour à Maroc, il y a eu plusieurs exécutions de cette espèce. Quatre hommes qui avaient commis un meurtre furent condamnés par l'empereur à avoir les pieds et les mains coupés. Leur supplice finit par la mort qu'on leur donna en les fusillant. D'autres criminels sont passés au fil de l'épée, assommés avec des massues ou décapités. Les Maures ont aussi une terrible façon de secouer les membres d'un coupable. Sidi Mohammed entretenait à sa suite des gens dont l'adresse était surprenante pour disloquer un cou, casser une jambe, un bras sans attaquer le principe de la vie. J'ai vu faire cette cruelle opération. La scène se passa le matin en présence de l'empereur qui, quelques heures après, eut l'humanité d'envoyer des secours au malheureux qui l'avait soufferte. Au total, il n'y a point de cruautés inventées par les hommes qui n'aient été pratiquées à Maroc. Je crois bien que ce peuple, qui est encore tout entier dans la barbarie, a besoin de punitions sévères pour le tenir dans l'état de sujétion qui fait la base de son gouvernement; mais qu'il me soit permis de dire qu'avant de les infliger, on devrait s'attacher davantage à acquérir la conviction du crime dont on charge fort légèrement un malheureux accusé. On est révolté de voir souvent le contraire à Maroc. Les prévenus de vols ou autres délits, qui entraînent une peine afflictive, sont mis à mort avant qu'ils aient pu produire leurs moyens de

défense. Je n'ai point assisté aux grandes exécutions, mais j'ai su qu'on coupait les bras et les jambes avec un couteau ordinaire et une scie pour scier les os. J'ai appris aussi qu'après cette barbare opération on plongeait le moignon dans de la poix bouillante pour arrêter le sang, ne connaissant point d'autre moyen de prévenir l'hémorragie. J'ai jugé de l'indifférence avec laquelle les princes maures voyaient ces supplices horribles par la réponse que me fit un des fils de t'empereur que j'avais prié de présenter un mémoire à son père. Il me répondit, avec beaucoup de sang-froid, qu'il n'avait pu lui parler de mon affaire parce qu'à la dernière audience il n'avait été occupé qu'à faire exécuter des criminels.

Il n'y avait que dix jours que j'avais été présenté à l'empereur lorsque Moulay Absulem arriva de Tarudant pour faire son pèlerinage à la Mecque. Comme c'était le prince le plus chéri de la famille royale, son entrée publique se fit avec beaucoup de pompe et d'apparat. Aussitôt que l'empereur fut informé qu'il approchait de Maroc, il ordonna à ses deux frères Moulay Slemma et Moulay Oussine, ainsi qu'un bacha et à toutes les personnes de distinction, d'aller au-devant de lui. Cette brillante escorte sortit de la villa au son d'une musique nombreuse. Elle rencontra Moulay Absulem à quatre milles de Maroc, occupé à prendre quelques rafraîchissements. Les princes parurent bien aises de se revoir. Ils s'entretinrent ensemble un moment. Après quoi ils s'acheminèrent vers Maroc. La marche était ouverte par douze caïds ayant à leur droite et à leur gauche des esclaves qui portaient un étendard de f1amme rouge et une lance d'une longueur extraordinaire. Venait ensuite Moulay Absulem, accompagné de ses deux frères. Ils étaient suivis du bacha et de tout ce qu'il y avait de plus considérable dans la capitale. Une garde de cent cavaliers nègres, ayant la carabine appuyée sur le pommeau de la selle, écartait la foule. Moulay Absulem, escorté ainsi, s'avança jusque sous les murs de Maroc où il eut ordre d'attendre l'empereur qui, voulant donner à son fils préféré une marque de grande bienveillance, vînt lui-même le chercher au-delà des portes de la ville. A l'approche du monarque, Moulay Absulem mit pied à terre et se prosterna respectueusement. Sidi Mohammed, l'ayant fait relever, l'embrassa en lui tenant la tête avec ses deux mains. Après ce premier signe de tendresse, il lui témoigna une grande joie de voir ses yeux en si bon état. Toute la cavalcade, qui était fort augmentée par la suite nombreuse de l'empereur, entra dans la ville au son d'une multitude d'instruments. Lorsque le détachement de cavalerie eut conduit le prince au palais, il fit trois décharges pour terminer la fête.

J'étais fort empressé, comme on peut le croire, de savoir quel accueil Moulay Absulem me ferait à Maroc. Je craignais qu'il n'eut déjà oublié le service que je lui avais rendu, mais la réception gracieuse qu'il me fit, lorsque je pus parvenir à le voir, dissipa ce mouvement d'inquiétude dont j'avais de la peine à me défendre et qui était un secret pressentiment de son ingratitude. Rien n'annonçait encore que j'aurais bientôt de trop justes plaintes à faire de ce prince dont le coeur était fermé au sentiment de la reconnaissance. Il m'apprit, ce jour-là, que sa vue s'était affermie de plus en plus depuis mon départ de Tarudant. Il avouait aussi qu'à tous égards sa santé était infiniment meilleure. Le moment me paraissant favorable pour lui parler des désagréments que j'avais éprouvés par rapport à lui, je lui fis l'énumération de toutes les horreurs qu'on avait débitées sur mon compte. Il eut l'air indigné de la méchanceté qui s'était attachée à mes pas et me promit de faire tout ce qui était en son pouvoir pour me faire perdre le souvenir de ce que j'avais souffert. Dans une seconde visite, que je lui fis au bout de quelques jours, il me dit qu'il serait bien aise de ne pas discontinuer tout à fait l'usage des remèdes que je lui avait fait prendre avec tant de succès. Il ajouta que j'étais autorisé par l'empereur à lui en donner et, afin de m'encourager à mettre la dernière main à sa parfaite guérison, il me répéta que la liberté des

captifs anglais en serait la récompense. C'était peut-être la centième fois qu'il me faisait cette promesse.

Moulay Absulem avait ramené le capitaine Irving que je n'avais point vu passer à Tarudant avec les autres prisonniers anglais. Je fus charmé de retrouver mon malheureux compatriote que je croyais encore entre les mains des sauvages. Ma satisfaction de son arrivée à Maroc fut d'autant plus vive que j'avais lieu d'espérer que je pourrais accélérer la délivrance de ce brave homme. J'étais bien impatient qu'il fût rendu à sa patrie et à ses amis. Le capitaine Irving était instruit et d'une société fort agréable. Il avait pratiqué la médecine avec succès avant de se charger de la conduite d'un vaisseau. Il fit sa première campagne de mer en qualité de chirurgien sur un bâtiment qui allait en Guinée. Après plusieurs voyages heureux, on lui avait donné le commandement d'un vaisseau destiné à faire le commerce en ce pays. En faisant route pour s'y rendre, il eut le malheur d'échouer sur les côtes des Barbaresques. Les intéressés dans cette entreprise avaient voulu, contre son gré, qu'il passât entre les îles Canaries et la côte d'Afrique, quoique de tout temps ce passage ait été regardé comme dangereux. En serrant la côte d'un peu trop près, il fut entraîné par un courant qui le porta sur des rochers qu'il fut impossible d'éviter. Le navire n'ayant pas été mis entièrement en pièces, les hommes eurent le temps de se sauver et d'emporter l'argent qui était à bord. Ils débarquèrent aussi de l'eau à boire et une partie des autres provisions. La côte où ces malheureux firent naufrage, était entièrement stérile et couverte de sable. N'ayant aperçu aucune trace d'hommes, ils dirigèrent leur marche vers le nord dans l'espérance d'atteindre Santa-Cruz ou Mogador. Ils emportaient avec eux l'argent qui était sur le vaisseau et autant de provisions qu'ils avaient pu en mettre sur leur dos. Après deux jours d'une fatigue extrême, ils furent rencontrés par un parti de sauvages arabes, armés de poignards et de grandes massues. Le capitaine Irving, voyant qu'il n'était pas possible d'échapper à ces brigands, fit cacher l'argent dans le sable, pensant qu'il pourrait quelque jour venir le chercher. A peine les. matelots venaient-ils d'exécuter cet ordre que le capitaine et tout son équipage furent saisis par les sauvages qui eurent beaucoup de peine à s'entendre entre eux. Tous prétendaient avoir le même droit à une si bonne capture, ce qui occasionna une grande contestation dans le partage. Avant que la querelle fût vidée, les prisonniers reçurent toutes sortes de mauvais traitements. On les terrassait pour les fouiller et arracher les boutons de leurs habits. Enfin, ces hommes féroces, qu'on peut comparer à des vautours, s'étant partagé leur proie, emmenèrent, chacun de son côté, les Anglais qui étaient échus à leur lot. J'ai vu à Maroc plusieurs de ces sauvages arabes qui m'ont paru fort différents à bien des égards des autres Arabes. Contre l'usage ordinaire des Maures, ils portent longs leurs cheveux qui sont très noirs. Cette chevelure se dresse, dit-on, sur leur tête comme les flèches d'un porc-épic quand il se met en colère. Ces Arabes ont le teint basané et le nez très pointu. Leurs yeux sont bruns et fixes. Jamais ils ne se font la barbe, ce qui leur donne tout à la fois l'air fou et méchant. La plupart vont entièrement nus, mais le plus grand nombre se couvre le milieu du corps.

Voici ce que le capitaine Irving m'a raconté de sa captivité chez cette horde de barbares. Ses nouveaux maîtres le conduisirent, avec trois de ses compagnons d'infortune, dans une misérable cabane où ils les enfermèrent. On leur donnait, dit-il, pour toute nourriture un peu de lait, du genièvre et de l'eau saumâtre. Heureusement que leur séjour ne fut pas long chez ces premiers hôtes qui les faisaient mourir de faim. Ils furent vendus à d'autres Arabes qui n'étaient pas plus humains que ceux qu'ils venaient de quitter, mais comme on espérait tirer parti de leur travail, on leur donna un peu plus à manger. Nos pauvres prisonniers furent employés aux ouvrages les plus pénibles: celui qui leur coûtait davantage était de transporter de l'eau à une grande distance dans des peaux d'animaux dont le poids les accablait. Si la fatigue leur arrachait quelques plaintes, on

les assommait de coups. Après être restés environ trois mois dans cet état déplorable, le capitaine Irving tenta de faire passer une lettre au vice-consul anglais en résidence à Mogador. Cette lettre étant heureusement parvenue fut renvoyée sur-le-champ au consulat général à Tanger, qui ne perdit pas un instant pour solliciter la commisération de Moulay-Absulem, dont le commandement s'étendait dans la province limitrophe des déserts où le capitaine Irving et ses matelots gémissaient dans les fers. Moulay Absulem demanda et obtint de l'empereur la permission de les racheter, mais comme on ne finit rien dans cet horrible pays, leur délivrance tarda huit mois. Celle du capitaine Irving fut la dernière, ayant été emmené fort loin par un Arabe du désert.

L'assurance qui m'avait été donnée du renvoi très prochain de mes compatriotes en Angleterre, me fut encore confirmée par le prince qui me confia que dans cinq ou six jours il partirait pour la Mecque. Tout était arrangé, me dit-il, pour que je le suivisse jusqu'à Salé avec les prisonniers anglais. Il devait, après cela, nous donner une escorte pour nous conduire à Tanger. En apprenant, de la bouche du prince un arrangement aussi agréable, je crus que rien ne pourrait plus m'arrêter. Je volai aussitôt chez le capitaine Irving pour lui faire partager ma joie, mais le peu de confiance qu'il avait en la parole d'un homme qui y manquait souvent, l'empêcha d'y ajouter beaucoup de foi. Cependant je ranimai un peu son courage.

Étant un jour informé du départ de Moulay Absulem et ne doutant point qu'il n'eût le projet de nous emmener avec lui, je me donnai des mouvements pour avoir les mulets dont nous aurions besoin; mais quel fut mon étonnement, lorsque je me présentai chez lui pour prendre ses derniers ordres et qu'on me refusa sa porte. L'on me remit au lendemain, prétextant qu'il était trop occupé pour me recevoir. Je voyais pourtant que tout s'apprêtait pour son départ. Pénétré d'un sentiment de surprise et d'indignation, je retournai à mon logis où je passai la nuit à faire de bien tristes réflexions. Dès que le jour parut, je repris le chemin du palais afin d'apprendre quelque nouvelle touchant le départ de Moulay Absulem. A peine étais-je entré dans la première cour que j'entendis répéter par plusieurs personnes qu'il allait partir dans une heure. Les bagages étaient déjà chargés sur les mulets. il me restait donc fort peu d'espérance de pouvoir lui parler. Cependant je lui fis demander la permission de le voir un moment, mais ce fut en vain. Le prince se contenta, pour se débarrasser de moi, de m'envoyer dix rixdales. Celui qu'il avait chargé de me remettre cette somme modique me dit de sa part qu'il fallait m'adresser à l'empereur, lui seul pouvant m'accorder la liberté de retourner dans ma patrie. Furieux de cet indigne procédé, j'assurai le messager du prince que je n'avais pas besoin d'argent, que je ne demandais que l'accomplissement de ses promesses par rapport à moi et aux prisonniers anglais. J'ajoutai que jusqu'à ce que j'y pusse compter, je resterais à sa porte, à moins qu'on n'usât de violence pour m'en chasser.

Mes vives représentations n'eurent d'autre effet que d'engager Moulay Absulem à me renvoyer le même homme qui m'apporta deux rixdale de plus et m'ordonna de me retirer, en me donnant le conseil d'aller trouver un des secrétaires de l'empereur dont il me laissa le nom. Toutes les tentatives que j'avais faites pour voir le prince étant inutiles, je me déterminai à l'attendre sur son passage. Cette ressource, qui était la seule qui me restât, ne servit qu'à me convaincre de la perfidie et de la brutalité du plus ingrat de tous les hommes. Aussitôt que je le vis paraître dans la cour du palais, je courus au-devant de lui, mais avant que mon interprète eut eu le temps de prononcer un seul mot, il était déjà loin. Son cheval l'attendait au bas de l'escalier de son appartement. Il s'élança dessus légèrement et prit le galop sans parler à personne.

Le Charmeur de serpent.
D'après le tableau de Mariano Fortuny.

Je restai stupéfait d'un départ aussi précipité. Les idées les plus sinistres vinrent en foule assiéger mon esprit. Sous quelque point de vue que j'envisageasse ma position, je n'y voyais que des sujets de crainte et d'inquiétude. Lorsque j'étais venu auprès de Moulay Absulem, il m'avait donné les assurances les plus positives de ne me retenir que le temps nécessaire à sa guérison et cependant je me trouvais prisonnier à Maroc. Bien loin de me rendre ma liberté qui certainement ne pouvait être regardée comme une grâce, on avait la cruauté de m'abandonner et de me laisser à la merci d'un despote barbare et vindicatif. L'imagination préoccupée de ma malheureuse destinée, les réflexions que je faisais sur mes compatriotes que j'avais trompés en les flattant d'une prochaine délivrance, le souvenir de l'éloge si peu mérité que j'avais fait de mon malade, en rendant compte au consul britannique de son heureuse guérison, tout cela me troubla tellement le cerveau que, pendant plusieurs jours, je fus incapable de prendre aucun parti. Enfin ma tête s'étant un peu remise, je pensai à aller chez le secrétaire qu'on m'avait conseillé de voir. Cette démarche n'aboutit à rien. L'homme en place qui, suivant l'avis que j'avais reçu, pouvait me rendre de grands services, était allé à Fez. Ainsi il me fallut aviser à d'autres moyens pour sortir de cet affreux pays.

Les étrangers présentés à l'empereur ne pouvant quitter ses États sans sa permission, je crus que je n'avais rien de mieux à faire, dans l'embarras où je me trouvais, que de réclamer l'assistance du consul de ma nation établi à Tanger. Je l'informai sur-le-champ de la trahison qui m'avait, en quelque sorte, mis dans les fers de ces barbares; mais ma lettre fut si longtemps en chemin qu'elle n'avança pas d'un seul jour mon départ de Maroc. Voyant que je ne recevais aucune réponse de ce côté-là, je me déterminai à écrire la lettre suivante à l'empereur:

A Sa Majesté Impériale de Maroc.

Très auguste monarque,

Avec tout le respect et toute ta soumission qui sont dus à votre sublime Majesté, je prends la liberté de l'informer que le Gouverneur de Gibraltar vient de m'envoyer les ordres les plus précis

pour me rendre sur-le-champ à mon poste. Si mes soins pouvaient être encore de quelque utilité à Moulay Absulem, je manquerais plutôt à mon devoir que de ne pas les lui continuer, mais ayant eu le bonheur, avec le secours de la divine providence, d'opérer sa guérison, je supplie votre sublime Majesté de permettre que je retourne incontinent à Gibraltar.

Je suis, avec le plus profond respect, de votre sublime Majesté le très humble et très dévoué serviteur,

G. LEMPRIÈRE.

Je fis traduire en arabe la lettre ci-dessus. L'ayant ensuite enveloppée d'un mouchoir de soie pour me conformer à l'usage du pays, je la portai à Moulay Omar que j'avais connu à Tarudant. J'y joignis un présent de toile d'Irlande qui pouvait valoir six rixdales. En l'offrant à ce prince, je le priai avec instance de mettre ma lettre sous les yeux de l'empereur. Il accepta sans façon mon présent et me promit qu'il ferait son possible pour que mon affaire s'arrangeât très promptement. L'air d'intérêt qu'il prit, en me parlant, m'inspira de la confiance. Je m'applaudis intérieurement d'avoir fait cette démarche, mais je ne fus pas longtemps à m'apercevoir que ce nouveau protecteur ne valait pas mieux que les autres. Son coeur était faux. Il ressemblait, par sa dissimulation, aux ministres près de qui j'avais réclamé avant lui. Je ne m'en tins pas aux présents que je venais de faire à Moulay Omar. J'étendis mes libéralités jusque sur les agents du gouvernement. Ce n'était point une chose mal vue de ma part de tâcher d'avoir plus d'une corde à mon arc. Les facultés morales de l'empereur étaient si affaiblies qu'il ne se souvenait pas une heure après des demandes qu'on lui avait faites. Aussi lorsqu'on avait une affaire à porter au pied du trône, il était fort à propos de lui en faire rafraîchir plus d'une fois la mémoire. J'aurais voulu qu'on lui rappelât à chaque instant que j'attendais encore ma liberté, mais soit que mes présents n'eussent pas été trouvés assez considérables, soit qu'on imaginât que je les répéterais, toujours est-il certain que je ne retirai aucun fruit ni de ma lettre ni de mes présents.

Le départ pour la Mecque de Moulay Absulem m'invite à dire ici quelque chose des caravanes que les Maures font à la Mecque. Ce que je répéterai sur ce sujet m'a été rapporté par un Européen digne de foi établi à Maroc. Sept mois avant la fête d'Aidda, qui est célébrée en commémoration de la naissance du prophète Mahomet, les pèlerins se rassemblent à Fez. Ces pèlerins appartiennent à trois classes : les Berbères, les négociants maures, les personnes attachées à la Cour ou qui ont des chargea publiques. La première classe n'a pas besoin de permission pour faire caravane; la seconde est obligée de se présenter devant les gouverneurs des provinces. Cette démarche prévient les inconvénients qui pourraient résulter pour les pèlerins des dettes qu'ils laissent en partant et que des créanciers de mauvaise humeur voudraient exiger pendant leur absence. Si un négociant a quelque relation avec la Cour, il peut s'adresser directement à l'empereur pour obtenir la liberté de faire le saint pèlerinage. Quant aux gens en place, il leur faut le consentement exprès de l'empereur, qui ne le donne aux personnes attachées à la cour, qu'autant qu'il sait qu'elles sont en état de payer les frais du voyage.

Le pèlerinage de la Mecque se fait de deux manières : les uns l'entreprennent par terre, les autres font une part du chemin par mer. Les Maures, qui préfèrent la voie des bâtiments, sont sujets à un sévère examen de la part du commandant du port où ils s'embarquent. On veut savoir s'ils ont payé le fret de leur vaisseau et s'ils ont des moyens suffisants pour remplir l'objet de leur dévotion, sans être dans la nécessité d'emprunter ou de faire quelques bassesses pour se procurer de quoi vivre. Les pèlerins qui se proposent de faire le voyage par terre, ne sont pas exposés à une

aussi grande surveillance, le cheik, qui commande la caravane, ayant le droit de punir ceux qui n'auraient pas rempli les conditions exigées par la loi.

Mauresque.
Gravure de Peter Haas.

Lorsque la caravane se met en marche, elle va d'abord à Taza, qui est à une petite journée de Fez, où s'est effectué le premier rassemblement des pèlerins. Comme la ville de Fez est la plus commerçante de tout l'empire et qu'elle abonde en provisions de toute espèce, chacun, suivant son rang et sa fortune, peut s'y pourvoir des choses dont il aura besoin jusqu'à ce que la caravane ait atteint Tripoli, ou au moins Tunis. D'autres caravanes, partant d'Alger, de Tunis et du Caire, attendent celle de Fez et se réunissent à elle pour traverser le désert. Au passage par Tunis et par Alger, elles emportent beaucoup de marchandises de ces deux villes. Les bonnets de Tunis sont d'un usage général dans l'empire du Maroc. Les soieries se vendent cher, quoique celles d'Alger soient préférables pour les ceintures que portent les Maures, ainsi que pour les ajustements des femmes et les meubles de leurs appartements.

Tout étant prêt pour le départ des pèlerins, ils invoquent Dieu et son prophète Mahomet. Leur prière se fait dans la tente du chef de la caravane au son des clarinettes et des hautbois. Lorsqu'elle est finie, les pèlerins sortent de Taza. Leurs chameaux et leurs mulets, chargés des provisions, ouvrent la marche. Viennent ensuite ceux qui projettent de faire pèlerinage à pied, soit par pauvreté ou par mortification. Les pèlerins, montés sur des chevaux ou des mulets, forment l'arrière-garde. On part toujours au lever du soleil. On s'arrête à midi pour dîner et à quatre heures du soir on campe jusqu'au lendemain.

La caravane chemine dans l'intérieur du pays, laissant à sa gauche Tlemcen, Alger et Tunis.

Pendant que les pèlerins de ces différentes villes viennent joindre ceux qui sont partis de Taza, les négociants se détachent de la troupe pour aller à Alger et à Tunis vendre les haïks et les sandales dont ils se sont chargés. Bref, ces dévots spéculateurs font en chemin des profits considérables, qui les mettent en état d'acheter à bon compte beaucoup de marchandises de la Mecque, d'Alexandrie et du Caire. Au bout de deux mois et demi, et après avoir traversé des déserts affreux, la caravane arrive, en côtoyant la mer, à la tour des Salinès qui n'est qu'à une demi-journée de Tripoli. Elle s'y repose pendant dix jours, non seulement pour se remettre de ses premières fatigues, mais encore pour prendre de nouvelles provisions, afin de n'en pas manquer jusqu'à Alexandrie où la caravane ne doit arriver que dans quarante à cinquante jours. Les pèlerins, qui ont emporté un peu d'argent, achètent à leur tour, dans le voisinage de Tunis, et même de Tripoli, une grande quantité de mulets qu'ils paient 25 rixdales et qu'ils revendent 80 et 100 au Maroc.

En quittant la tour des Salines, la caravane prend le chemin d'Alexandrie, où elle se fournit, comme à Tripoli, de provisions pour le reste du voyage qui se termine ordinairement au bout de sept mois. Il n'y a que les négociants qu'une route aussi longue n'ennuie point. Ils se consolent de ce pénible voyage par les bénéfices qu'ils font chaque jour en achetant des marchandises dans une ville pour les revendre dans une autre. Les Arabes d'Alexandrie et du Caire, qui sont dévots et superstitieux, traitent à merveille les pèlerins. Ils leur donnent de nouveaux rafraîchissements en beurre, en oeufs, en farine et en viandes; mais ce qui est très fâcheux pour les pieux voyageurs, c'est qu'après avoir dépassé ces villes hospitalières, il leur arrive quelquefois d'être rencontrés par un parti d'Arabes sauvages qui les dévalise et ne leur laisse que ce qu'il leur faut strictement pour ne pas mourir de faim [36].

Arrivée à la Mecque, toute la caravane célèbre en grande pompe la fête de la nativité du prophète Mahomet qui arrive le dix de la lune d'Alaja. La religion exige que, dans ce jour solennel, chaque pèlerin sacrifie au moins un mouton. On m'a assuré que la quantité des moutons immolés à la Mecque, ce jour-là, était si prodigieuse qu'on pourrait l'évaluer à plus de dix mille têtes. Après ce grand sacrifice, les pèlerins s'occupent de leurs affaires. Les uns achètent des mousselines et des soieries du Levant. Les autres font emplette de soieries persanes, d'essences de rose, d'ambre et de musc. Il y a des marchands qui préfèrent garder leurs fonds pour prendre, en passant au Caire, des cotons et de la soie écrue. Ils n'y paient pas ces marchandises beaucoup plus cher qu'à la Mecque. Les différentes spéculations, que les commerçants de la caravane font à la Mecque et dans toutes les villes où elle passe, rapportent plus de deux millions de rixdales.

Les pèlerins, qui vont par mer, débarquent à Alexandrie où ils joignent la caravane. En revenant de la Mecque, un nombre plus considérable de Maures se rembarque à Alexandrie pour aller à Tétuan et à Tanger, d'où ils peuvent facilement retourner chez eux. Avant de quitter Tanger, ils y vendent les marchandise qu'ils ont apportées et sur lesquelles ils ont ordinairement un tiers de bénéfice. Les Maures qui reviennent de la Mecque par terre, réunissent aux richesses du Levant une quantité de marchandises de Tunis et d'Alger, qui sont fort estimées dans l'empire du Maroc. S'ils savent bien les choisir, ils sont presque assurés de doubler leurs capitaux.

Les chrétiens qui ont envie de suivre la caravane, peuvent le faire avec une permission de l'empereur ou du cheik, qui les prend alors sous sa protection. Si les chrétiens, qui désirent aller à

[36] Depuis sept à huit ans, note Lemprière, le désert que la caravane est obligée de traverser en sortant du Caire, est devenu plus dangereux que jamais. Les Arabes, qui errent dans ces horribles plaines de sable, se rassemblent en grand nombre pour guetter les pèlerins dans des endroits où il est difficile de se défendre. Par exemple, la caravane pourrait être pillée par une centaine de ces bandits en passant l'isthme de Suez. Aussi font-ils tous leurs efforts pour la surprendre dans ce passage.

la Mecque avec les fidèles croyants, voulaient endosser leur habit, ils préviendraient par là beaucoup de désagréments auxquels ils sont exposés avec le costume européen. Toutefois, il y a fort peu de chrétiens qui soient curieux d'entreprendre ce voyage par la raison que les fatigues inévitables et les dangers qu'ils auraient à courir surpassent de beaucoup le plaisir de voir un pays retombé dans la barbarie.

Cavalier maure
Gravure de Peter Haas.

Les caravanes n'osent jamais s'avancer dans l'intérieur des terres. Les Mahométans mêmes, qui tenteraient de s'écarter des limites connues de l'empire du Maroc, risqueraient, tout autant que les chrétiens, d'être volés et assassinés par les Arabes qui ne vivent que du butin qu'ils font et qui sont capables de commettre les plus grands crimes pour en venir à leurs fins. On les a vus, en 1786, égorger quarante pèlerins qui eurent l'imprudence de revenir de la Mecque par Méquinez, ce qui les obligea à demander l'hospitalité aux montagnards de Jamor. Ces sauvages s'aperçurent bientôt qu'ils tenaient dans leurs mains des gens chargés de marchandises précieuses. Cette découverte fut fatale aux malheureux pèlerins. Ils furent tous massacrés au milieu de la nuit et tout ce qu'ils possédaient devint la proie de ces brigands.

Il y a encore quelques parties de l'empire du Maroc où il serait dangereux de s'aventurer. On n'ose pas s'avancer à plus de six journées de la capitale du côté de l'est. Cependant je crois qu'on pourrait, sans risque, aller beaucoup plus loin, si on voulait user des mêmes précautions qu'emploient les caravanes qui vont par le sud, c'est-à-dire marcher en force et faire de petites générosités aux Arabes sauvages. Les caravanes qui vont dans les provinces du Sud avec l'intention seulement de trafiquer, ne sont cependant jamais aussi nombreuses que celles que la dévotion conduit à la Mecque. Il est rare qu'elles soient de plus de 150 à 200 personnes, en comptant les muletiers, les conducteurs des chameaux et les autres domestiques. Une de ces caravanes part de Maroc, les autres viennent de Tarudant, de Fez et de Tétuan. La première passe

par le chemin de Djenné[37], mais elles se réunissent toutes à Tafilet pour passer ensemble le désert. Ces caravanes s'arrêtent à Tombouctou[38]. Elles y portent du drap bleu, des poignards turcs, de petits miroirs, du tabac et du sel dont on peut, malgré son poids, charger une certaine quantité sur le dos des chameaux. Les marchands trouvent à Tombouctou des négociants maures, qui s'y sont établis pour faire le commerce intérieur de la Guinée consistant en ivoire, en poudre d'or et en esclaves. Ces objets, sur lesquels il y a beaucoup à gagner, sont échangés contre les haïks et les draps bleus qui sont fort estimés au pays de Touat, à trente journées de Tafilet. Le plus grand danger qu'aient à redouter les caravanes qui se rendent en droite ligne de Touat à Tombouctou est le passage des deux déserts. Le reste du chemin n'est pas à beaucoup près aussi inquiétant. Les Arabes de ces déserts font tant de peur aux caravanes que celles-ci, pour n'être pas pillées, leur distribuent des présents considérables. Tombouctou est aussi un marché considérable d'esclaves. On en y amène annuellement environ quatre mille. La majeure partie va à Mascate, à Alger et à Tunis. Les acheteurs de ces nègres ne se chargent point d'eunuques, à moins qu'ils n'aient une commission particulière de l'empereur ou de quelque autre prince africain. Les sujets de ces despotes ne sont pas maîtres d'en prendre à leur service. Les eunuques viennent ordinairement du royaume des Bambaras. Pendant le règne de Moulay Ismaël, on évaluait à sept cents la quantité qu'il y en avait à Maroc. On en compterait à peine cent aujourd'hui. Quelques observateurs, qui ont suivi le commerce de Tombouctou depuis vingt ans, estiment qu'il y a été vendu chaque année pour un million de rixdales de marchandises du Maroc et que cet empire a eu en retour tous les ans pour dix millions de rixdales en plumes d'autruche, ivoire, poudre d'or et esclaves de Guinée. Les deux tiers de ces marchandises vont se débiter à Tunis et à Alger. Il est constant qu'on peut faire par terre le voyage de Guinée à Maroc, en ne s'écartant point du bord de la mer. On a vu venir, en 1781, deux Français à Maroc qui étaient partis du Sénégal. On apprit par eux la prise que les Anglais avaient faite de plusieurs forts bâtis sur la rivière de ce nom. Il est probable qu'ils eussent été massacrés en chemin si, dans quelques endroits dangereux à passer, ils n'avaient pas été protégés par des sauvages doux et hospitaliers.

Peu de temps après le départ de Moulay Absulem, on songea à renvoyer les prisonniers anglais dont j'ai déjà parlé. Ils furent conduits, par ordre de l'empereur, à Mogador où ils devaient être embarqués et expédiés à Gibraltar. Par ce moyen, je perdis la société du capitaine Irving que j'avais bien des raisons de chérir. Je ne conservai plus que l'officier français dont j'ai déjà parlé. Nous ne nous quittions guère depuis que nous étions devenus nécessaires l'un à autre. Nous n'osions pas même sortir du quartier des Juifs, crainte d'être assaillis d'une grêle de pierres ou au moins accablés de toutes les sottises que la superstition et la brutalité peuvent imaginer. Les fanatiques de tous les pays sont également intolérants et barbares. Ici c'est une race formée de la plus vile canaille. Dans l'empire du Maroc, le sang des habitants des villes est encore plus mêlé que celui du peuple des campagnes. Les descendants des Maures se sont confondus avec les Turcs, leurs conquérants. Ils ont aussi contracté des mariages avec les nègres que les empereurs

[37] Djenné ou Dienné (Soudan occidental). C'était là que venaient aboutir tous les convois de la Boucle du Niger et les caravanes du sud et de l'est chargées de noix de kola. C'était aussi le centre d'immenses cultures et d'une industrie très supérieure à celle des villes de la région.

[38] Tombouctou avait été dans le passé un marché beaucoup plus important que ne le trouva René Caillié en 1828. Son pourtour actuel est de 5 à 10 kilomètres, mais la ville s'étendit jadis beaucoup plus, au nord et l'ouest surtout, ainsi que le prouvent les ruines considérables que l'on voit dans cette direction. D'après les indigènes, la Koubba du faki Mahmond, qui est aujourd'hui à six kilomètres, était alors au centre de la ville. Robert Adams, qui y fut emmené comme esclave, en 1810, estime que cette ville ne couvrait pas moins de terrain que Lisbonne. ajoutant qu'il ne croyait pas que la population pût égaler, à beaucoup près celle de cette capitale. (*Nouveau Voyage dans l'intérieur de l'Afrique, 55.)*

ont introduits dans le pays. La couleur des deux premières espèces d'hommes que je viens de citer est d'un blanc sale tirant sur l'olive. Lorsqu'ils s'allient avec les nègres, il n'est plus possible de distinguer l'origine des enfants qui naissent de ces unions mal assorties. Quoique les nègres forment encore une portion considérable des sujets de l'empereur, il n'est pas moins vrai qu'ils sont bien diminués depuis le règne de Moulay Ismaël qui les établit le premier au Maroc. Les nègres sont mieux faits que les Maures. Ils ont aussi plus de bravoure et d'activité. C'est sans doute pour cette raison qu'on les préfère pour le service militaire. Les commandants des villes, de même que les gouverneurs des provinces, sont des noirs dont la fidélité a été bien reconnue. On se les attache avec de la générosité, de l'énergie dans le caractère et beaucoup de fermeté. S'ils ne trouvent aucune de ces qualités dans ceux qui le commandent, ils sont bientôt prêts à les abandonner, et même à les livrer à l'ennemi. Les nègres ne sont pas tous employés dans l'armée. On en voit beaucoup de répandus dans le pays qui servent des particuliers. Tous les gens riches en ont à leur service, plus ou moins, suivant leurs facultés et, à la honte des Européens, ils sont traités ici avec plus de douceur et d'humanité que chez les peuples civilisés. Les Maures leur font cultiver leurs jardins et les chargent des détails du ménage. Ils leur permettent de se marier entre eux et après un certain nombre d'années, ils leur donnent leur liberté qui est pour tous les hommes un bien inappréciable. Aussitôt que ces êtres, qu'on asservit partout, sont sortis d'esclavage, dans les États du Maroc, on les instruit dans la religion mahométane qu'ils ne tardent pas à embrasser, sans cependant renoncer tout à fait à quelques préjugés d'idolâtrie qu'ils reçoivent dans leur enfance. A tout autre égard, ils copient les Maures dont ils prennent facilement les habitudes.

Le peu d'énergie qui existe chez des esclaves, détruit tout sentiment noble et généreux. On en a la preuve à Maroc où les plus gros marchands font des escroqueries qui déshonoreraient les plus petits merciers de l'Europe. Lorsque l'armée de l'empereur était campée dans les environs de Tanger, le consul d'Angleterre invita le général en chef et son premier aide de camp à prendre le thé, ce qui fut accepté pour le lendemain. Quand les deux convives eurent quitté le consul anglais, il s'aperçut qu'il lui manquait une cuiller et, comme il connaissait le faible des Maures pour le vol et la filouterie, il ne fit point difficulté de redemander sa cuiller. Le général la rendit aussitôt, s'excusant seulement sur ce qu'il l'avait mise dans sa poche par mégarde.

Quelques mauvaises que soient les lois d'un pays, il y a toujours un petit nombre de gens sages qui se garantissent de la corruption générale. On voit des hommes à Maroc, dont les vertus privées feraient honneur aux peuples les plus civilisés. Il est fâcheux d'être obligé de convenir qu'il y en a très peu qui méritent cet éloge. Accablés sous le poids du despotisme et de la plus dure oppression, les Maures ont perdu toute idée d'industrie et d'émulation. Leur indolence s'étend jusque sur les sottises du gouvernement qu'ils voient d'un oeil indifférent. Le peuple est si peu sûr de pouvoir jouir du fruit de ses peines qu'il ne travaille que pour avoir de quoi vivre. La paresse de leur esprit rend les Maures peut-être encore moins susceptibles que les sauvages des sensations qui tiennent au sentiment. Leur âme engourdie a besoin d'être remuée très vivement pour devenir sensible au plaisir ou à la douleur. Ce stoïcisme apparent n'est point accompagné de courage. Au contraire, on leur voit montrer la plus grande lâcheté à l'approche des châtiments. Ils sont aussi bas et rampants devant leurs maîtres qu'ils sont durs et tyranniques envers leurs inférieurs. Ils sourient assez volontiers, mais il est rare que leur joie soit plus démonstrative. La marque la plus sûre de leur contentement, c'est lorsque assis sur leurs talons ils s'amusent à se caresser la barbe.

Quelques philosophes modernes ont pensé que la propreté qu'on remarque chez un peuple pouvait faire juger du degré de sa civilisation. Si cette assertion était vraie, les Maures seraient au premier rang, s'ils se fussent conformés à la loi de leur saint prophète, mais il a eu beau leur

recommander les fréquentes ablutions, et même leur en faire un devoir religieux, ils n'en sont pas plus propres. Leurs habits, qui devraient être lavés souvent, ne le sont presque jamais et rien n'annonce que le précepte des ablutions soit suivi avec quelque exactitude. Ne doit-on pas être étonné qu'avec autant de négligence pour leurs personnes, ils soient aussi difficiles pour la propreté de leurs maisons? Ils n'entrent jamais dans leur appartement avec leurs chaussures et ne se permettent point de faire aucune ordure ni dedans ni près de leur demeure, mais par une de ces contradictions dont l'esprit humain fourmille, ils ne font jamais enlever de la rue les immondices que les particuliers y jettent.

Un rabbin.
Gravure de Peter Haas.

Par ce moyen, le terrain est si prodigieusement élevé dans la plupart des quartiers de Maroc que les nouveaux bâtiments se trouvent fort au-dessus des anciens. Les maisons, vues à une certaine distance, ressemblent à un amas de tombeaux. L'entrée de ces maisons n'a aucune apparence. Il n'y en a guère qui s'élèvent au-dessus du rez-de-chaussée. Elles sont toutes blanchies extérieurement. Leurs toits plats servent aux femmes comme les *windows* anglais pour s'asseoir à l'air et prendre le frais. Avec ce genre de bâtisses, on pourrait se promener sur presque toute une ville sans descendre dans la rue.

Lorsqu'on fait ici une visite, il faut s'attendre à être arrêté d'abord dans une salle qui est toujours en avant de la cour. Les étrangers ne passent point cette première salle qu'on n'ait eu le temps de renfermer les femmes du maître de la maison. Lorsqu'elles sont en sûreté. on vous fait traverser la cour qui précède les appartements où vous devez être reçu. En y allant, vous voyez ceux des femmes qui n'ont point de fenêtres et qui ne reçoivent de jour que par la porte. Les chambres à coucher n'ont jamais de cheminées. La cuisine se fait dans la cour sur des fourneaux

de terre. Au-dessus des portes, on voit des morceaux de sculpture fort curieux. La loi de Mahomet proscrivant toute espèce de peinture, on n'en voit aucune dans les maisons. Cependant j'ai connu un habitant de Maroc qui montrait à ses amis un assez beau tableau qu'il tenait caché. Ce même homme se permettait d'autres écarts qui auraient pu lui jouer un mauvais tour. Au grand scandale de ceux de sa religion, il ne se faisait point scrupule de boire une bouteille de Porto ou de Claret. Voyant son goût pour le vin, je lui fis venir de Mogador trois douzaines de bouteilles de Claret qui lui firent grand plaisir. De mon côté, je fus fort aise de lui donner une marque de reconnaissance pour le bon accueil qu'il m'avait fait. C'est le seul Maure qui m'ait bien traité.

Si vous êtes admis chez un Maure, vous le trouvez assis sur des coussins, les jambes croisées et la pipe à la bouche. Les coussins, sur lesquels il est mollement étendu, sont couverts d'une toile très fine. Ils sont placés sur le plancher, quelquefois sur une natte de jonc. Les tapis que les Maures ont dans leurs appartements sont assez médiocres. On trouve chez eux des pendules encadrées dans des châssis de glace. Le grand luxe est de les tapisser avec des peaux de lion ou de tigre. Pour donner à ces beaux appartements toute la magnificence qu'ils peuvent avoir, on les meuble avec des lits en bois d'acajou, garnis d'un ou de deux matelas couverts d'une toile blanche. Ces lits, qui ne servent que d'ornement, sont mis aux quatre coins de l'appartement comme en parade.

Comme il est, chez les Maures, d'une grande politesse d'offrir le thé à la personne qui vient les visiter, sans égard à l'heure, le thé est toujours servi sur une petite table dont les pieds sont très courts. On fait le thé au Maroc en y mêlant des feuilles de menthe et de tanaisie[39]. Lorsque cette mixtion est bien infusée, on la verse dans de superbes tasses de porcelaine des Indes, d'une petitesse remarquable. On la présente sans lait ni crème à la compagnie, avec quelques gâteaux de confitures sèches. La petite quantité que l'on sert à la fois de cette boisson indique tout le cas que les Maures en font. Un régal de thé dure au moins deux heures. Il n'y a que les gens riches qui puissent en boire, à cause de la rareté dont il est en Barbarie.

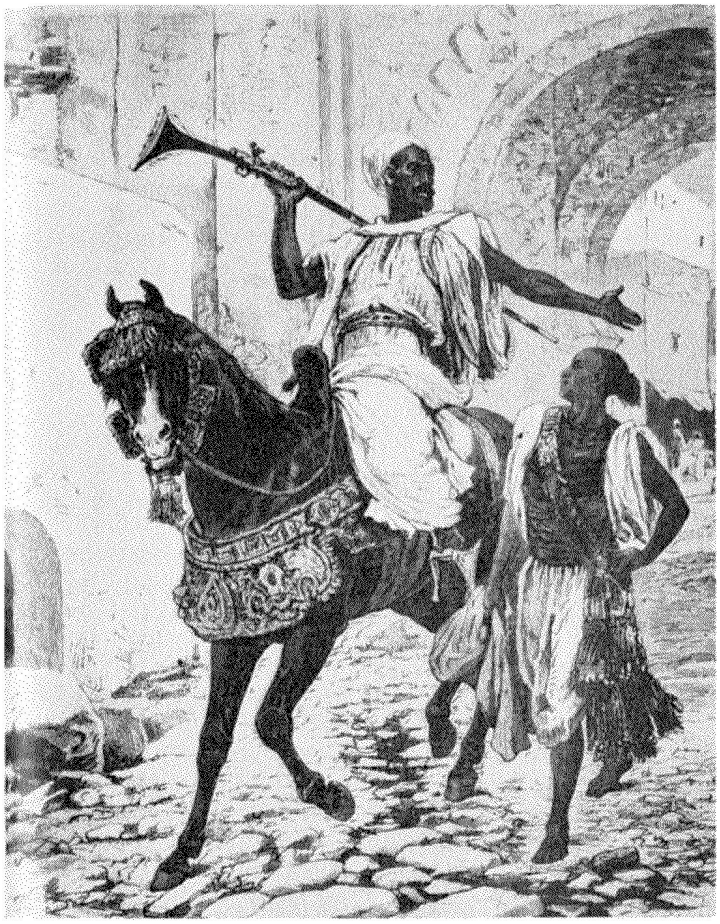
Les Maures prennent un grand plaisir à fumer. Leurs pipes ont ordinairement quatre pieds de long: la tête est de terre cuite. L'empereur et les princes tirent orgueil de la magnificence de leurs pipes, dont la tête est d'or massif.

Au lieu d'opium, que ces peuples aiment passionnément et dont ils ne peuvent faire un usage habituel à cause des droits énormes qui le portent à un prix excessif, ils prennent du haschich infusé dans l'eau. Les Maures assurent qu'il procure des sensations délicieuses; il enivre quand on en boit avec excès. Lorsqu'ils ne peuvent avoir du haschich, ils mêlent avec leur tabac une herbe qu'on nomme dans le pays khif. La fumée qui en sort leur donne des idées fort agréables. Le vin et les liqueurs spiritueuses sont expressément défendus par le Coran. Malgré cela, il y a peu de Maures qui n'en boivent lorsqu'ils en trouvent l'occasion.

Les heures des repas sont réglées et s'observent exactement. On déjeune à la pointe du jour. Hommes et femmes mangent séparément. Les enfants ne sont point admis à la table de leurs parents. Ils n'ont que celle des domestiques et, à bien des égards, ils ne sont guère mieux traités que les esclaves. On cuit le dîner d'un homme du commun dans un pot de terre. On le sert dans un plat de bois au milieu des gens qui doivent le manger et qui sont assis en cercle sur le plancher, ayant les jambes croisées à la manière des tailleurs. Avant de toucher au dîner, on doit s'être lavé les mains. L'usage en est général parmi les Maures. Aussitôt qu'ils ont accompli cet acte de propreté, ils attaquent vigoureusement ce qu'il y a dans le plat. Le peuple n'a d'autre nourriture

[39] Plante des talus *(composacées),* à fleurs jaunes, appelée communément *barbotine, herbe aux coqs, aux mites*. (Robert)

que le couscous. Il n'est pas rare de voir trois ou quatre convives déchirer ensemble avec leurs doigts le même morceau de viande et prendre à poignée leur partie de couscous. En effet, dans ce pays on ne connaît point l'usage des couteaux et des fourchettes et les Maures ont simplement recours à leurs doigts. La malpropreté avec laquelle ils mangent, était pour moi si dégoûtante que, quoique le couscous soit à peu près passable, j'avais de la peine à me déterminer à en accepter quand ils me l'offraient. Au coucher du soleil, les Maures font leur troisième repas qui m'a paru être le meilleur de la journée.



Le départ pour la fantasia.
Tableau de Henri Regnault.

Ils ne sont pas difficiles pour leur coucher. Ils dorment sur un matelas ou sur une simple natte étendue par terre. Telle est la vie ordinaire des Maures habitants des villes. La dernière classe du peuple, qui subsiste d'aumônes, ne mange que du pain et des fruits. Elle n'a aucun asile et couche dans la rue. Si ce sort paraît malheureux pour des gens qui restent tout le jour à ne rien faire, on plaindra encore davantage ces hommes, d'un courage extraordinaire, qui font le métier de courriers dans l'empire. Leur existence est aussi misérable que possible. C'est après avoir dormi quelques heures sur un mauvais pavé qu'ils partent pour aller porter les dépêches du gouvernement et les lettres des particuliers à trois et quatre cents milles, à raison de trente à quarante milles par jour, ne prenant d'autre nourriture en chemin qu'un peu de pain et quelques figues, buvant de l'eau et couchant sous un arbre. Qui ne serait étonné de leur voir entreprendre ces courses difficiles dans toutes les saisons de l'année ? Les commissionnaires dont je parle sont

connus pour être fort exacts. L'habitude qu'ils ont de faire quatre milles à l'heure, leur adresse à franchir les montagnes et à trouver des sentiers qui ne seraient point praticables à cheval, me font assurer, sans crainte d'être démenti, qu'il ne saurait y avoir dans ce pays des messagers plus expéditifs. On en trouve dans toutes les villes. L'exemple, que je vais citer, donnera une idée de la célérité de leur marche. Un de ces courriers a été plusieurs fois de Maroc à Tanger en six jours. La distance d'une ville à l'autre est d'environ trois cent trente ou trois cent cinquante milles (cent dix lieues françaises).

Il n'y a que le peuple qui aille à pied. Dès qu'on a le moyen d'avoir un cheval ou un mulet, on ne fait plus usage de ses jambes. Les mulets sont plus estimés que les chevaux. Un Maure riche ne monte que les premiers et s'attache à en avoir de la plus grande vitesse : c'est là son luxe et sa magnificence. Cela n'empêche pas les chevaux d'avoir un grand attrait pour eux. Ils s'en occupent au moins avec autant de plaisir que les jeunes seigneurs anglais. La manière dont ils les dressent est différente de celle pratiquée en Angleterre. Aucun cheval n'entre dans une écurie s'il n'est malade. Sa nourriture est très peu de chose. On ne lui donne à boire et à manger qu'une seule fois par jour. C'est à midi que ces animaux ont à boire. Leurs râteliers ne sont garnis qu'au coucher du soleil. Pour les tenir propres, on les passe à l'eau trois fois par semaine. Ils se sèchent au soleil. Le goût que les Maures ont pour les chevaux ne les empêche pas de les maltraiter. Ils les mènent à toutes jambes, en leur enfonçant dans les flancs d'énormes éperons et ils les arrêtent tout court au milieu de leur course. J'avouerai que les Maures ont pour ce tour de force une adresse extraordinaire. Leurs mors de bride sont faits de manière que, par leur pression sur la langue du cheval et sur ses barres, ils remplissent sa bouche de sang dès que le cavalier donne la moindre saccade, et s'il n'y prend garde, il le renverse sur lui. La bride n'a qu'une seule rêne. Elle est assez longue pour servir de fouet. Leurs selles sont à peu près pareilles à celles des Espagnols. Le pommeau en est seulement plus élevé et moins arrondi. Les étriers, qu'ils portent très courts, couvrent entièrement le pied. Ils sont dorés ou plaqués d'argent, suivant la qualité ou l'opulence du cavalier. Les selles sont couvertes de drap écarlate, quelquefois de satin ou de velours, quand elles appartiennent à des gens riches. Les sangles ressemblent à celles dont on se sert en Europe. Le poitrail est une longe de cuir fort large qui entoure les épaules du cheval.

On voit souvent des jeunes gens maures prendre plaisir à pousser un cheval aussi vite qu'il peut aller, en le dirigeant contre un mur. L'étranger qui les regarde faire imagine qu'il leur est impossible d'éviter d'être mis en pièces. Cependant, au moment où la tête du cheval va toucher le mur, ils l'arrêtent sans qu'il arrive aucun accident. On ne saurait donner une plus grande marque de déférence aux personnes qu'on rencontre dans le chemin, soit à pied, soit à cheval, que de venir sur elle au grand galop, comme si on avait le projet de les écraser, d'arrêter tout court et de leur tirer un coup de mousquet dans le nez. Les Maures m'ont quelquefois fait cette politesse dont je me serais bien passé.

La course qui m'a paru les amuser davantage et où ils semblent transportés de joie, c'est celle qu'ils font en se réunissant un grand nombre et partant tous ensemble pour arriver au même but. Lorsqu'ils en approchent, ils mettent les rênes entre leurs dents, se lèvent sur leurs étriers et tirent un coup de mousquet. Après la décharge, ils redressent leurs armes et tous les chevaux s'arrêtent aussi promptement que pourrait le faire, au commandement de son chef, un escadron de cavalerie bien exercé. Quoique je ne veuille point contester aux Maures le mérite d'être de bons écuyers, cependant je ne peux m'empêcher de dire, malgré toutes les choses surprenantes que je leur ai vu faire, qu'ils donnent une mauvaise éducation à leurs chevaux, parce qu'ils négligent de les former aux différentes allures dont, avec raison, nous faisons tant de cas en Europe. Ils ne connaissent point l'excellent usage de les faire trotter en cercle et ils sont obligés, pour leur déployer les

épaules, de leur faire faire de longs et de pénibles voyages dans les montagnes et les rochers du pays, où ils perdent bientôt leur feu. Quand ils les ont domptés, ils leur apprennent à se tenir quelques instants sur les pieds de derrière. Les meilleurs écuyers maures ne leur en demandent pas davantage. Voilà pourquoi le cheval de Barbarie n'est guère propre qu'à faire une promenade au galop. Il est ruiné avant d'avoir pris toute sa force et, en peu d'années, il devient incapable de service. Je reviens aux réceptions des Maures.

La répugnance qu'ils ont à introduire les étrangers dans leurs maisons, les engage à ne recevoir de visites, autant qu'ils le peuvent, que hors de l'enceinte occupée par leurs femmes. A cet effet, dès que le temps est beau, ils font étendre devant leur porte une belle natte sur laquelle ils s'assoient, les jambes croisées, pour attendre la compagnie qui se place en cercle autour de la personne qu'elle est venue voir. Les esclaves se tiennent à portée de servir le thé qu'on boit en fumant et en faisant la conversation. Les rues sont quelquefois pleines de ces groupes. On y joue à un jeu qui a beaucoup de rapport avec les échecs, mais qui n'est point aussi intéressant. Le plus grand nombre ne fait que fumer et regarder les passants. Ce peuple paresseux a une si grande aversion pour marcher et se tenir debout que si deux ou trois personnes se rencontrent et qu'elles aient envie de causer un instant ensemble, elles s'asseyent au premier endroit venu pour s'entretenir plus à l'aise.

Lorsque je fus voir Moulay Oussine, l'un des fils de l'empereur, je le trouvai établi sur une natte dans le même lieu que ses chevaux. Quelques gens de sa suite étaient assis à ses côtés. Il me fit placer près de lui en me disant que les chrétiens et les Maures étaient frères, qu'il aimait les Anglais et qu'il ne haïssait que les moines qu'il regardait comme autant de fourbes obligés par état à tromper tous les peuples. Ce jeune prince pouvait avoir vingt-six ans. Il était d'une belle figure. Son premier abord était plutôt froid que gracieux. L'empereur l'avait nommé gouverneur de Tafilet mais ses bonnes qualités lui ayant gagné tous les coeurs, il acquit une autorité sans bornes dans cette province. Il s'en fit même proclamer roi. Cette conduite irrégulière était faite pour déplaire au vrai souverain. A la nouvelle de cette rébellion, l'empereur envoya un corps de troupes considérable pour faire rentrer son fils dans le devoir. Moulay Oussine fut arrêté et conduit à Maroc où son père le dépouilla de sa fortune et de toute sa puissance. Dans 1e temps où je le vis, il menait une vie très retirée. J'appris qu'il avait été magnifique à Tafilet. Il me fit présent d'un assez bon cheval pour quelques soins que j'avais donné à un nègre qu'il aimait. Ce prince avait, ainsi que ses frère, beaucoup de penchant à l'ivrognerie. Son goût pour les liqueurs fortes était excessif. Il m'assura qu'il avait contracté une telle habitude de boire de l'*aquadent* [40], espèce d'eau-de-vie qui n'est guère moins forte que l'esprit de vin, qu'il lui en fallait six grands verres dans la matinée. Il sentait tout le danger d'un pareil régime, mais il n'avait pas la force d'y renoncer. Cependant, la peur que je lui fis d'une vieillesse prématurée et des accidents qui l'accompagneraient, l'engagea à me consulter. Je lui conseillai de ne plus boire d'une abominable liqueur qui détruirait en peu de temps sa santé. Je l'exhortai à donner la préférence au vin dont l'usage lui serait moins funeste. Il me répondit qu'il était persuadé de la bonté de l'avis que je lui donnais, mais qu'il ne pouvait le suivre, sa religion lui défendant expressément de boire du vin. Je convins que c'était le texte de la loi de Mahomet; après quoi, je lui fis observer qu'il ne la transgresserait point en prenant du vin comme un remède nécessaire à sa santé. Cette idée, qui levait tous ses scrupules, lui fit grand plaisir. Il me remercia de la lui avoir suggérée.

A peine étais-je rentré chez moi qu'on me remit un billet que m'avait écrit Moulay Slemma,

[40] C'est une eau-de-vie de figues et de raisins secs d'un goût désagréable mais très forte. Les Juifs qui la distillent en font grand cas et s'en régalent dans toutes leurs fêtes.

frère de Moulay Oussine, pour me prier de venir le voir le lendemain. M'étant rendu à ses ordres, je le trouvai dans un pavillon qu'il avait fait construire au bout de son jardin et où l'on arrivait par une superbe allée d'orangers. Le prince était assis sur des coussins en face de la porte. Plusieurs Maures, qui composaient sa cour, étaient rangés autour de lui. Lorsque je fus arrivé près de sa personne, il s'écria en signe de joie : « *bano, bono ingles !* » ajoutant que les Anglais étaient ses meilleurs amis. Il m'avait fait venir pour me parler de sa santé dont il était inquiet. Je tâtai son pouls qui n'annonçait rien de fâcheux. Aussi je lui dis qu'il pouvait être bien tranquille et qu'il se portait à merveille. Il fut enchanté que je le rassurasse. Pour m'en témoigner sa satisfaction, il fit apporter du thé, quoique ce fût bientôt l'heure du dîner. Il eut l'attention de demander du lait pour moi, sachant bien, dit-il, que les Anglais en mettaient toujours dans leur thé. Sa politesse fut jusqu'à m'offrir une vache, afin que je ne manquasse de crème ni de lait tout le temps que je serais à Maroc. Tout ce que je pus savoir, par mon interprète, de la conversation de Moulay Slemma annonçait un bon naturel. Il était né, ainsi que l'empereur son père, d'une femme d'origine anglaise. Il avait alors trente-huit ans. Sa taille était majestueuse et sa figure fort expressive. Il m'apprit que, dans un voyage qu'il avait fait en Turquie, il s'était embarqué dans la Méditerranée sur une frégate anglaise. Les égards du commandant, pendant qu'il était à bord, ne lui étaient point sortis de la mémoire. Il m'en parla avec sensibilité. Après m'avoir versé cinq à six tasses de thé, il ordonna à un de ses pages d'avertir ses gens qu'il voulait monter à cheval. Au bout de cinq à six minutes, on lui amena un superbe coursier, magnifiquement harnaché. La selle était de velours et les étriers d'or. Le prince monta à cheval avec grâce et lui fit exécuter différentes voltes pratiquées par les Maures. Ensuite, s'élevant sur ses étriers, il tira un coup de mousquet en courant à bride abattue. Lorsqu'il eut fini de me montrer tout ce qu'il savait en équitation, il me demanda si les Anglais pourraient tirer autant de parti de leurs chevaux. Sans attendre ma réponse, il appela un esclave pour lui ordonner de porter chez moi un des plus beaux moutons de son troupeau. Je n'avais pas eu le temps de le remercier de cette attention qu'il était parti au grand galop.

Quelle fut ma surprise et ma joie, lorsqu'un mois après le départ de Moulay Absulem, je reçus un ordre de l'empereur pour me rendre sur-le-champ au palais ! A cette agréable nouvelle, toutes mes espérances se ranimèrent. Je me flattai que l'audience où j'étais appelé allait être une audience de congé pour moi et qu'enfin je pourrais bientôt revoir les murs de Gibraltar. L'imagination remplie de ces idées consolantes, je volai au palais de l'empereur, mais, hélas ! l'illusion de mon bonheur ne fut point de longue durée. En arrivant à la première porte, je trouvai un esclave qui était chargé de me remettre les ordres de son maître. Le monarque n'avait nullement pensé à rompra mes chaînes. Il ne s'était souvenu de moi que pour employer mes faibles talents à secourir une des sultanes qui était malade. L'ordre portait que j'irais la voir à l'heure même, que je lui ferais une seconde visite dans la journée pour lui administrer les remèdes que j'aurai jugés nécessaires à son état, et que je viendrais ensuite rendre compte de sa situation à l'empereur.

Un ordre aussi extraordinaire, auquel j'étais fort éloigné de m'attendre, me causa autant de chagrin que d'étonnement. Je ne pouvais concevoir comment j'inspirais tout à coup de la confiance à un vieillard qui n'avait témoigné que du mépris pour ma manière de traiter les malades par des remèdes intérieurs. Je savais d'ailleurs qu'il me haïssait comme Anglais. Quel pouvait donc être son but en me faisant entrer dans le harem où jamais Européen n'avait pénétré ? Bref, j'avais beau me mettre l'esprit à la torture pour chercher les raisons qui avaient déterminé Sa Majesté impériale à s'écarter de tous les préjugés orientaux, il me fut impossible de les deviner. D'un autre côté, j'avais été payé de tant d'ingratitude de la part de Moulay Absulem, que je me

souciais fort peu d'entreprendre de nouvelles cures. L'ignorance que j'aurais encore à combattre, l'incertitude de guérir la sultane et les conséquences fâcheuses qui pourraient en résulter pour moi, tout cela me donnait une extrême répugnance pour exécuter les ordres que je venais de recevoir. La curiosité qui m'avait si souvent entraîné n'était plus assez forte pour me faire passer sur toutes ces considérations.

Scène du harem
de Deveria

Cependant il fallut faire trêve à mes réflexions pour suivre l'esclave qui devait me conduire au harem. Si je m'étais permis la moindre opposition aux volontés d'un despote absolu, mes affaires n'en auraient pas mieux été. Aussi je pris le parti de faire de bonne grâce ce qu'il exigeait de moi, étant pourtant décidé à ne me charger de la malade qui m'était confiée qu'autant que je la trouverais susceptible de guérison.

La première porte du harem était gardée par une escouade de dix soldats nègres. Après l'avoir passée, on me mena à un grand corps de garde où il pouvait y avoir une quinzaine d'eunuques commandés par un caïd. Aucune personne ne pénétrait au delà de ce poste, à moins qu'elle ne fût employée au service des femmes. Mon conducteur ayant remis au caïd l'ordre de l'empereur, il me fit ouvrir une seconde porte et conduire avec mon interprète dans l'enceinte sacrée par un des eunuques de la garde. J'entrai dans une première cour, où j'aperçus des concubines et des négresses livrées à différentes occupations. Les concubines étaient assises sur des bancs de gazon et travaillaient à de petits ouvrages à l'aiguille, tandis que leurs esclaves leur préparaient des couscous. Ma subite apparition attira bientôt les regards de toutes ces femmes et comme aucune ne put imaginer par quel miracle je me trouvais dans le harem, plusieurs en furent effrayées et prirent la fuite. Les plus courageuses s'approchèrent en tremblant de l'eunuque qui me conduisait pour lui demander quelle espèce d'homme j'étais. Aussitôt qu'il leur eut appris que j'étais médecin et que je venais voir Lalla Zara[41] , elles coururent le dire à celles qui s'étaient enfuies et, dans un

[41] *Lalla* signifie dame. C'est un titre qui ne se donne qu'aux sultanes.

instant, la cour se trouva pleine de femmes qui répétaient avec un air dé satisfaction: « *Seranio toubib* », un docteur chrétien.

Quelques minutes après, toutes ces belles prisonnières qui avaient eu peur de moi en me voyant paraître, m'environnèrent en si grand nombre et me pressèrent de telle sorte qu'il ne m'était plus possible de faire un pas en avant ni en arrière. Elles étaient toutes fort empressées de me consulter et encore plus curieuses d'examiner ma figure. Si elles ne savaient de quel mal se plaindre, elles me donnaient leur pouls à tâter dans l'espérance que je pourrais toujours leur dire quelque chose de leur santé. Celles que je renvoyais, sans vouloir les écouter, me quittaient de fort mauvaise humeur en m'accusant d'insensibilité. Enfin, après avoir fait de mon mieux pour justifier la haute opinion que ces dames avaient d'abord conçue de mes talents, je n'en passai pas moins dans leur esprit pour un ignorant. Je remarquerai ici que les idées des peuples sur ce que nous nommons douceur et modestie tiennent beaucoup aux moeurs et aux usages d'un pays. Les femmes du harem en avaient de fort différentes de celles de nos beautés européennes. Elles ne faisaient nulle difficulté de découvrir devant moi quelques-uns des charmes que la pudeur fait cacher ailleurs avec soin. Leur conversation ne m'a pas paru plus gazée que leurs appas. Il ne faut pas croire pour cela que les femmes africaines n'aient aucune retenue. L'espèce de licence qui règne dans leurs propos et dans leurs manières est une suite nécessaire de la mauvaise éducation qu'elles ont reçue et ne prouve rien pour la dépravation de leur coeur[42] . Ne se croyant pas chargées de veiller sur leur honneur, elles n'attachent aucun prix aux vertus qui en sont la garantie. Les hommes contribuent aussi beaucoup à entretenir chez elles cette coupable indifférence pour les choses honnêtes. S'ils ne les regardaient point comme des êtres destinés uniquement à leurs plaisirs, elles prendraient d'elles-mêmes des sentiments plus élevés. L'éducation qu'on leur donne ne tend qu'à éveiller leur esprit pour la coquetterie. Voilà l'unique but. Elles ne cherchent qu'à dire et à faire tout ce qui peut exciter les passions des hommes et enflammer leur imagination déréglée. Pourrait-on s'étonner qu'avec de pareils principes, sucés pour ainsi dire avec le lait, elles ne ressemblent en rien aux femmes des autres pays ? Les femmes du harem, qui me paraissaient, à certains égards, si éloignées d'avoir cette réserve qui convient à leur sexe, étaient extrêmement réservées pour les choses qu'elles ne croyaient pas permises. Par exemple, si je demandais à une malade de me faire voir sa langue, il y en avait pour une heure avant qu'elle ne se décidât à me la montrer. Elle riait de la singularité de ma demande, ne l'attribuant qu'à une impertinente curiosité et à l'envie de lui faire faire une chose pour le moins ridicule.

Il était temps que je sortisse de cette première cour où la foule ne cessait de me presser. Ne sachant comment m'en débarrasser, je pris le parti de faire dire par mon interprète à l'eunuque, qui me servait de guide, qu'il m'avait amené dans le harem pour voir une des sultanes et que je le priais de me conduire chez elle. Alors ce monstre amphibie, usant de son autorité, m'enleva du milieu de toutes les femmes dont j'étais environné. Nous traversâmes ensemble deux autres cours. L'appartement de Lalla Zara était au fond de la seconde. Comme cette belle malade m'attendait, sa porte me fut ouverte à l'instant. Je trouvai Lalla Zara couchée à moitié sur une pile de carreaux couverts d'une superbe toile. Une douzaine de négresses, ou d'autres femmes employées à la

[42] Lemprière ne croit pas aux fameux vices du harem dont ont parlé les écrivains du XVIe et du XVIIe siècle. Il ne dit rien non plus du troisième sexe dont le rôle n'est pas douteux dans les moeurs marocaines. Marmol raconte en termes précis que dans les *f'ondakl* de Fez le gouvernement entretenait des lupanars où des hommes, vêtus en femmes, parfumés et fardés, reproduisaient les désordres de la Rome d'Héliogabale. Joaquim Gatell, espagnol qui commandait, il y a quelque soixante ans, l'artillerie marocaine, signale de façon non moins précise la présence dans les rangs de l'infanterie régulière de quatre cents gamins de douze à quinze ans, richement vêtus et qui étaient les *sahabi* (petits amis) des officiers marocains.

servir, étaient debout ou assises à quelque distance de la sultane dans sa chambre. On avait mis un coussin pour moi auprès de la malade qui me fit signe de la main de venir me placer à ses côtés. Mais quel fut mon étonnement de ne pas trouver les femmes de l'empereur voilées, en me rappelant toutes les précautions qu'on avait prises pour me cacher celles de Moulay Absulem dont je n'avais jamais pu voir la figure! Lalla Zara n'eut point du tout l'air de vouloir se dérober à mes regards. Je la vis comme j'aurais pu voir une Européenne. Il était facile de juger qu'elle avait été très belle avant le cruel accident qui avait altéré sa santé pour jamais. Pendant que sa beauté était dans tout son éclat, l'empereur la traitait en sultane favorite; mais comment jouir de la faveur attachée à cette place sans exciter la jalousie de tant de concurrentes, qui se trouvent humiliées de la préférence accordée à une de leurs compagnes, dont intérieurement elles ne croient pas que les charmes soient au-dessus des leurs ? Celles qui avaient jadis captivé le coeur de l'empereur, se voyant négligées pour Lalla Zara, jurèrent sa perte et ne songèrent plus qu'à chercher les moyens de l'opérer. Le poison leur parut le plus sûr et le plus expéditif. En conséquence, elles firent acheter secrètement de l'arsenic qu'elles mêlèrent dans les aliments de la sultane. Ce crime fut conduit avec tant d'adresse qu'il produisait déjà ses dangereux effets lorsqu'on le découvrit. La malheureuse Lalla Zara, attaquée de vomissements et de convulsions, serait morte à l'instant si elle n'avait pas eu une excellente constitution. Après avoir lutté contre la mort pendant plusieurs heures, la violence du poison commença à diminuer. Elle ne ressentit plus qu'une grande irritation d'estomac, qui devint pour elle un état habituel et que tous les secours de la médecine orientale n'avaient pu guérir. Sa beauté, la cause fatale de son malheur, avait entièrement disparu. Ainsi ses cruelles ennemies, quoiqu'elles n'eussent pas réussi dans leur dessein de la faire périr, jouissaient en partie de leur forfait, en voyant ternir des charmes qui faisaient leur désespoir et qu'un attentat horrible allait effacer pour toujours. L'estomac de Lalla Zara avait tant souffert du poison qu'il avait avalé, qu'il ne pouvait rien digérer. La nourriture qu'elle prenait lui profitait si peu, qu'elle était comme un squelette lorsque je la vis. Sa faiblesse était si grande qu'elle ne pouvait marcher qu'à l'aide d'un bras étranger. Ses traits étaient totalement altérés. Sa peau, naguère si blanche, était devenue jaune et ses dents étaient toutes gâtées. Enfin une horrible pâleur avait remplacé ce teint de lis et de rose qui l'avait fait triompher de ses rivales.

Quoique accoutumé à voir des malades attaqués de toutes sortes de maux, je fus si frappé de la triste situation de la sultane qu'il me fut impossible de lui cacher l'étonnement douloureux qu'elle me causait. Lalla Zara pouvait avoir alors trente ans. Son état, qui n'avait empiré que par degré, ne l'avait point empêchée d'avoir deux enfants. Le plus jeune était encore à la nourrice. Son aîné pouvait avoir deux ans et demi. J'avouerai que je fus surpris, au dernier point, de la beauté et de la force des deux enfants sortis d'une mère aussi malsaine. Ces petits êtres adoucissaient le sort de celle qui leur avait donné le jour et empêchaient qu'elle ne fût répudiée, la loi mahométane ne permettant point de divorcer avec une femme dont on a eu des enfants. L'empereur oubliait l'infortunée sultane. Il ne m'envoya chez elle que parce qu'elle avait appris mon arrivée à Maroc et qu'elle l'avait supplié de permettre que je vinsse la voir. Je dissimulai à la malade une partie de mes craintes, sans cependant lui faire espérer une prochaine guérison. Je me contentai de lui promettre que je ferais mon possible pour lui procurer du soulagement. C'était du fond de mon cœur que je lui témoignais de l'intérêt. Son air de bonté et de douceur me faisait bien désirer de pouvoir lui être utile. Sa mauvaise santé ne lui avait point fait perdre sa vivacité naturelle. Elle conservait un caractère de gaieté qui m'attachait à sa personne et me faisait regretter de ne pouvoir jouir de sa conversation. Après lui avoir ordonné quelques remèdes et prescrit un régime doux dont j'attendais plus d'effet que de toutes les médecines qu'on lui avait fait prendre, je sortis de son appartement.

Je n'avais pas fait dix pas qu'une esclave de Lalla Batoum, la première sultane à cause de la priorité de son mariage, vint me prier d'entrer chez sa maîtresse. Comme je n'avais été introduit dans le harem que pour y voir Lalla Zara et que je m'aperçus que mon conducteur m'observait avec des yeux inquiets, je craignis qu'il n'y eût du danger pour moi à passer les ordres de l'empereur. Cependant la curiosité l'emporta sur la prudence. Je me laissai conduire à l'appartement de Lalla Batoum, sans trop m'inquiéter des suites que cette démarche pourrait avoir. Cette sultane était une beauté parfaite, suivant le goût des Maures, c'est-à-dire qu'elle était extrêmement grasse. Ses grosses joues étaient peintes d'un rouge très vif. Ses yeux étaient petits et sa physionomie n'avait point d'expression. Son âge pouvait être de trente-six à quarante ans. Je la trouvai négligemment assise sur des coussins magnifiques. Beaucoup de concubines, qui avaient eu envie de me voir, s'étaient rendues chez elle. Lorsque j'y parus, toutes ces femmes se rangèrent pour me donner la liberté de venir auprès de la sultane dont je m'approchai avec respect. Mon interprète me rendit de sa part les remerciements qu'elle me faisait de la complaisance que j'avais eue de venir chez elle. Son pouls, qu'elle me donna à tâter, m'apprit bientôt que la curiosité seule l'avait engagée à m'envoyer chercher. Elle ne se plaignit que d'un peu de rhume, et encore ce fut avec tant de gaieté que je me crus dispensé de lui proposer des remèdes. Plusieurs des femmes, qui entouraient la sultane, voulurent aussi me consulter. Comme je n'ignorais pas que le beau sexe de Barbarie fait un grand abus du couscous et qu'il est presque toujours la cause de ses petits maux, je promis une santé parfaite à toutes celles qui mangeraient avec modération de ce mets délicieux. L'air doctoral, que je pris pour leur recommander la sobriété, leur donna une grande opinion de mes talents. La consultation finie, on passa à la critique de mon habillement européen. Toutes les parties en furent examinées avec soin et il n'y en eut pas une où l'on ne trouvât quelque chose à redire. Toutes ces belles recluses furent bientôt familiarisées avec la figure du docteur anglais. La confiance une fois établie, elles me tirent faire cent questions par mon interprète qui achevèrent de me convaincre de leur profonde ignorance sur les moeurs et les coutumes des autres pays. Elles voulurent savoir si j'étais marié et combien de femmes j'avais épousées. Leur surprise fut extrême d'apprendre que je n'en avais amené aucune avec moi. La sultane Lalla Batoum, qui prenait plaisir à se faire répéter ce que je disais des modes européennes, demanda du thé pour m'obliger à prolonger ma visite. Des esclaves, qui la servaient, en apportèrent aussitôt sur une table dont les pieds n'avaient pas plus de quinze pouces de haut. La tasse, dans laquelle on me versa du thé, n'était pas plue grande qu'une coquille de noix. La sultane la remplissait elle-même, aussitôt que je l'avais vidée, et en vérité elle dut en avoir le bras fatigué, car je pris bien quarante à cinquante petites tasses du meilleur thé que j'aie bu de ma vie.

Après avoir fait ma visite à la première sultane, je me disposais à quitter le harem, n'imaginant pas que je dusse avoir, ce jour-là, d'autres bonnes fortunes dans ce lieu consacré à l'ennui et à l'esclavage. Il m'était pourtant réservé d'y jouir encore de quelques moments de plaisir qui me parurent plus agréables que ceux que j'y avais passés.

La sultane favorite de l'empereur, qui n'était pas la moins curieuse des beautés du harem, ayant été informée de ma visite à Lalla Batoum, me dépêcha sur-le-champ une de ses femmes pour me prier de venir la voir. Le titre de sultane favorite m'eût bientôt décidé à me rendre à son invitation.

J'étais bien aise de pouvoir juger par moi-même si elle méritait réellement d'être préférée à ses rivales. Le nom de cette sultane était Lalla Douvia[43]. En entrant dans son appartement, je fus

[43] Lalla-Douvia appartenait à la famille génoise Franccschini. (Léon Godard, *Description et histoire du Maroc,* 56.)

tellement frappé de sa beauté qu'elle dut s'apercevoir du trouble qu'elle me causait. J'ose assurer qu'il n'y a point de pays dans le monde où elle n'eût passé pour une jolie femme. Mon premier mouvement me fit commettre une imprudence qui aurait pu me coûter cher. Je lui marquai ma surprise de trouver tant de charmes chez une Africaine. A peine eus-je fait à cette charmante sultane un compliment aussi indiscret que j'en sentis tout le danger, surtout devant le cerbère qui ne me perdait pas de vue.

La danse des femmes.
Lithographie de Duroy. (Bibliothèque Nationale. Estampes.)

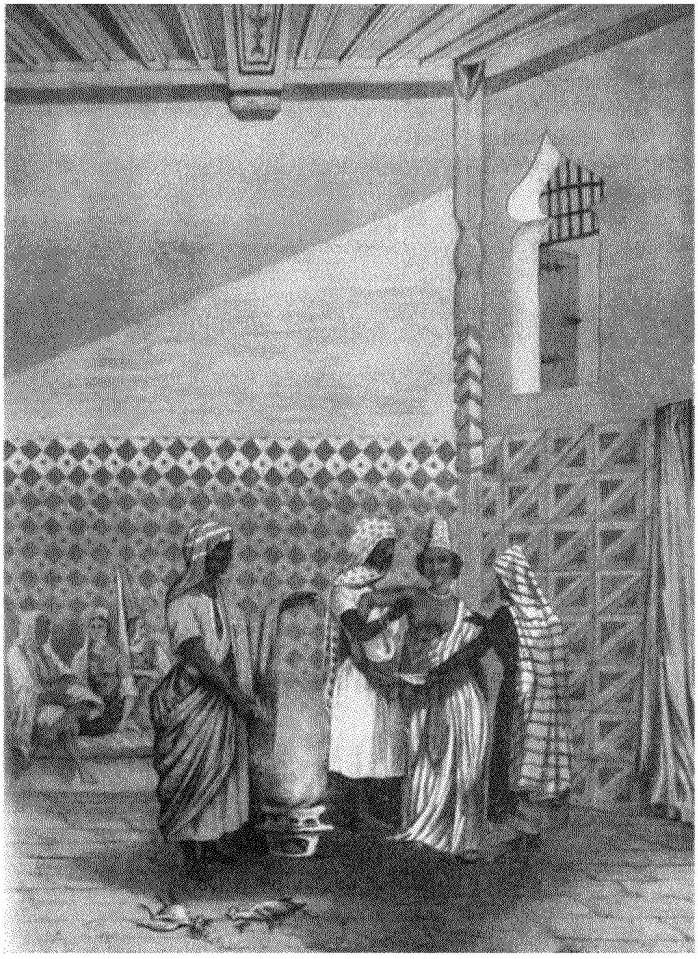
Elle n'eut point l'air d'en être inquiète, et afin de me faire voir que je ne m'étais pas trompé en lui trouvant les agréments d'une Européenne, elle me dit qu'elle était née à Gênes et qu'un naufrage qu'elle avait fait dans son enfance, sur les côtes de Barbarie, avait décidé de son sort. Sa mère, qui l'avait rembarquée avec elle à l'âge de huit ans pour la conduire en Sicile, avait eu le malheur d'être jetée par la tempête sur cette terre inhospitalière. La petite Génoise fut présentée à l'empereur. Ses charmes naissants n'échappèrent point à un oeil pénétrant. Il la fit séparer de sa mère et enfermer dans le harem. La grande jeunesse de cette jolie enfant ne la rendait pas plus docile aux leçons qu'on lui donnait pour la faire changer de religion. Son obstination à rester fidèle à celle de ses pères, qu'elle ne connaissait encore que très imparfaitement, impatientait le tyran qui la tenait sous sa griffe. Il prit le parti de lui faire craindre qu'il n'usât de violence. « Abjure tes erreurs, lui dit-il un jour, ou je te ferai arracher tous les cheveux jusqu'à la racine. ».

Cette menace, bien faite pour effrayer l'enfant, la détermina à se soumettre aux volontés du despote Sidi Mohammed. Content du triomphe qu'il venait de remporter sur la petite Génoise, il la confia aux soins de ses concubines, mais sa beauté, qui en peu d'années devint si parfaite, la finesse de son esprit et la supériorité de ses talents la firent monter au rang des sultanes. Elle occupa bientôt la première place dans le coeur du monarque et elle sut si bien s'y maintenir que ni le temps ni la jouissance n'avaient pu diminuer sa faveur. Je jugeai à ses traits qu'elle pouvait avoir vingt-deux à vingt-trois ans. Sa jolie figure avait cette charmante expression qui est particulière aux Italiennes. Son maintien était modeste et ses manières polies. Les autres femmes du harem, qui la haïssaient comme une rivale avec qui il leur était impossible de lutter de grâces et d'amabilité, ne pouvaient s'empêcher d'être dans l'admiration de sa facilité à lire et à écrire l'arabe, dont pas une d'elles ne savait déchiffrer le premier mot. Lalla Douvia avait été renfermée si jeune qu'elle se souvenait à peine de la langue de son pays. Elle ne se rappelait que très imparfaitement son arrivée dans le harem. Croyant s'apercevoir que j'étais touché qu'on eût détruit dans son coeur les principes de religion qu'elle avait reçus de ses parents, elle me dit avec une douceur infinie: « Qu'importe notre croyance ? Ne sommes-nous pas tous frères et sœurs ? Je serais très fâchée que vous eussiez mauvaise opinion de moi, parce que j'ai abandonné la foi chrétienne. » Elle ajouta qu'elle serait bien malheureuse de ne m'inspirer aucun intérêt, ayant besoin d'un bon médecin pour sa santé. En effet, Lalla-Douvia était attaquée d'une humeur scorbutique qui menaçait quelques-unes de ses belles dents. Cet accident ne laissait pas que de l'inquiéter, Elle craignait, avec assez de raison, que s'il devenait plus sérieux, les sentiments que l'empereur avait pour elle ne s'en trouvassent affaiblis. La guérison d'un mal qui ne faisait que commencer lui paraissait aisée. Cependant, comme le bonheur de sa vie en dépendait, elle me montra d'assez vives alarmes sur son état. Je m'empressai de la rassurer. La promesse que je lui fis de la guérir radicalement dans quinze jours la transporta de joie.

En prenant un pareil engagement, j'oubliais que je n'étais entré dans le harem que pour y voir Lalla Zara. L'audace que j'avais eue d'aller chez la sultane favorite sans la permission de l'empereur pouvait m'attirer de sa part le plus cruel châtiment. Mais consulte-t-on la prudence, fait-on attention au danger lorsqu'une jolie femme réclame notre assistance ? La situation déplorable de Lalla Zara avait pu déterminer l'empereur à me faire ouvrir son harem, surtout lorsque le délabrement de la santé de cette sultane avait éteint dans son coeur tout sentiment d'amour pour elle, mais sa colère n'aurait-elle pas été fort à craindre, s'il eut appris que j'avais eu la témérité de faire une visite à la belle Lalla Douvia, qui était rayonnante de santé et qui possédait tous les agréments de la jeunesse ? Quand on pense qu'il aimait passionnément cette femme et qu'il n'y a point de précautions que les princes africains ne prennent pour qu'aucun mortel ne puisse même entrevoir l'objet de leurs tendres affections, on sent que j'avais fait une démarche fort inconsidérée et que c'était mettre le comble à ma première imprudence de m'engager à revenir chez la sultane favorite. Toutes ces réflexions me vinrent aussitôt que je fus sorti du harem, mais je n'en fus pas plus sage. Les beaux yeux de Lalla Douvia, le secret qu'on avait gardé des moments agréables que j'avais passés près d'elle, enfin un peu d'amour-propre de la bonne réception qu'on m'avait faite, tout cela m'enhardit au point que, bien loin de vouloir renoncer au plaisir de la voir, je me promis au contraire de retourner chez elle dès que l'occasion s'en présenterait.

Lalla Douvia qui, de son côté, n'était pas sans inquiétude sur ma visite, recommanda à ses femmes de n'en point parler. Elles en gardèrent si bien le secret que cela lui inspira beaucoup de confiance dans l'avenir. Elle les mettait aux aguets lorsque je venais la voir. Enfin l'aimable sultane gagna jusqu'à l'eunuque qui m'accompagnait en lui faisant des présents. Pendant

longtemps j'eus la liberté de passer chaque jour avec elle des heures entières. Je lui rendis compte des coutumes européennes sur lesquelles elle me faisait mille questions. Tout ce que je lui disais à ce sujet l'amusait beaucoup. Un air de distraction, que je remarquais quelquefois sur son visage, m'annonçait, malgré elle, que le plaisir qu'elle prenait à nos entretiens ne pouvait chasser la terreur qu'elle éprouvait au fond de l'âme. Si Lalla Douvia avait à redouter la jalousie de l'empereur, elle avait encore à se mettre en garde contre la méchanceté de ses rivales et la perfidie des eunuques. Je forçai au silence les femmes, dont la jeune sultane avait le plus à craindre de l'indiscrétion, en allant les visiter dans leurs appartements. Par ce moyen, leur conduite devint également répréhensible, ce qui leur fit sentir la nécessité de se taire.



La Guezallna (la sorcière). scène du harem.
Croquis de Coppin, lithographie de Jules Duvaux. (Bibliothèque Nationale. Estampes.)

Je n'ai point vu la quatrième femme de l'empereur [44]. Elle était à Fez pour sa santé pendant mon séjour à Maroc. J'ai appris qu'elle était fille d'un renégat anglais et mère de Moulay Yazid qui devait monter sur le trône après la mort de Sidi Mohammed.

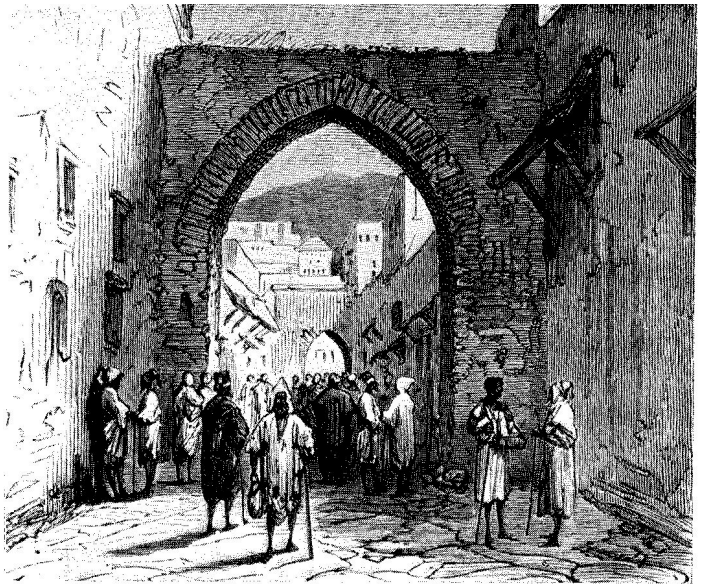
Après avoir passé dans le harem beaucoup plus de temps que raisonnablement je n'aurais dû le

[44] C'était Lalla Scerscita ou Yarneta, fille d'un renégat anglais ou irlandais et mère de Moulay Yazid. (Léon Godard, *Description et histoire du Maroc,* 56~.)

faire, j'en sortis pour aller rendre compte à l'empereur de l'état où j'avais trouvé Lalla Zara. Il me reçut dans une cour fermée. Il n'avait à sa suite, ce jour-là, que quelques pages et une demi-douzaine d'esclaves, pour conduire une petite voiture à quatre roues, suspendue très bas et n'ayant qu'une place de fond. Quatre enfants de renégats espagnols la traînaient avec beaucoup de facilité. En approchant de ce redoutable monarque, j'avoue que j'eus peur de trouver un juge sévère qui allait tirer vengeance d'une faute fort légère en elle-même, mais qui pouvait être regardée par lui comme une insulte très grave. Je ne fus pas longtemps dans cette cruelle anxiété. Je vis au ton affectueux que prit l'empereur pour me parler de Lalla Zara qu'il n'était informé de rien. Alors m'étant remis de ma première frayeur, je lui fis rendre compte par mon interprète de l'état de la malade qu'il m'avait ordonné d'aller voir. Il voulut savoir quels remèdes j'emploierais pour la guérir. S'étant fait apporter quelques-unes des drogues que j'avais nommées, il m'obligea d'en goûter devant lui, comme s'il eût craint que, par ignorance ou par méchanceté, je ne donnasse du poison à la sultane. Après m'avoir fait beaucoup de questions sur la manière de traiter les différentes maladies en Europe, il revint à me parler encore de l'état de Lalla Zara. Il me demanda combien de temps il me faudrait pour rétablir sa santé. A cela je répondis qu'il était impossible de fixer le terme de sa guérison et que ses maux ne cesseraient que par un long usage des remèdes que je lui avais conseillés. Lorsque j'eus fait cette déclaration, je crus devoir en tirer parti pour solliciter de nouveau la permission de retourner à Gibraltar. En conséquence, j'offris à l'empereur de donner mes soins à la sultane pendant une quinzaine de jours et de lui laisser ensuite un régime qu'elle pourrait suivre, après mon départ, avec autant de succès que si j'étais présent. J'appuyai sur la nécessité où j'étais d'obéir aux ordres de mes supérieurs qui me rappelaient à mon poste. L'empereur parut content de mon zèle pour procurer du soulagement à une femme qui excitait encore sa pitié. Pour me faire voir qu'il en était satisfait, il me promit de me renvoyer après les premiers quinze jours du traitement que j'avais fait commencer à la sultane. Ces paroles consolantes furent accompagnées d'un mouvement de générosité qui fit dire à l'empereur que j'aurais un beau cheval pour retourner dans mon pays. Son ministre eut ordre de me compter dix rixdales et de me faire ouvrir le harem toutes les fois que je voudrais y entrer.

Du palais, on ne peut communiquer avec le harem que par une porte secrète dont l'empereur seul a la clef. Il y a, en face des quatre plus beaux appartements des femmes, une grande cour qu'on traverse pour y arriver. Ils ne sont éclairés que par des portes brisées. Cette manière de donner du jour aux appartements est générale pour toutes les maisons des Maures. On sait qu'elles n'ont point de fenêtres. La cour, dont je viens de parler, est pavée en tuiles bleues et blanches. Une belle fontaine, qui est au milieu, donne de l'eau pour les fréquentes ablutions recommandées par le prophète Mahomet. Elle en fournit également à tous les besoins du ménage. Dans l'étendue du terrain qu'occupe le harem, on trouve douze cours carrées par où l'on arrive à tous les appartements des femmes. Ces vastes emplacements sont d'une grande ressource pour tant de malheureuses prisonnières qui n'ont point d'autre endroit pour se promener. L'extérieur des appartements des femmes est sculpté avec autant de goût qu'on pourrait le faire en Europe. Ils sont tapissés en beau damas. Les planchers sont couverts de superbes tapis de Turquie, sur lesquels on jette des coussins et des petits matelas pour s'asseoir ou pour dormir. Quatre ottomanes en bois d'acajou et faites avec élégance garnissent ordinairement les coins des appartements. Ces ottomanes ne servent que d'ornement. Le plafond de toutes les pièces occupées par les femmes est peint et chargé de sculptures, mais ce qui les décore le mieux, ce sont de belles glaces et des pendules dans des châssis dorés. On voit dans plusieurs appartements des espèces de niches pratiquées dans la muraille et garnies de petits matelas avec une couverture de soie. Les tentures sont de satin, souvent encadrées dans de larges bandes de velours noir brodées en or.

La première sultane a la direction du harem. Son autorité ne s'étend point sur chaque femme en particulier; elle est seulement chargée de la police générale. La distinction de cette place donne le droit de choisir le meilleur logement. Lalla Batoum, qui en jouissait lorsque je suis entré au harem, et Lalla Douvia, la sultane favorite, étaient les seules qui eussent leur chambre précédée d'une autre pièce. La malheureuse Lalla Zara et toutes les concubines n'avaient qu'un appartement. Les générosités de l'empereur pour ses femmes étaient plus ou moins abondantes suivant les sentiments qu'elles savaient lui inspirer.



La porte de la Mellah (quartier juif).
(Bibliothèque Nationale. Estampes.)

Il voulait que ses dons, qui n'étaient pas toujours magnifiques, pussent fournir à tous leurs besoins. Cependant la pension qu'il faisait à la plupart d'entre elles était si modique qu'elle ne pouvait suffire à leur nourriture et à leur entretien. La sultane favorite n'avait guère plus d'un petit écu par jour. Les autres étaient moins bien traitées. Il est vrai que l'empereur leur donnait des bijoux et même quelquefois des gratifications en argent. Malgré toutes ces libéralités, elles eussent été fort mal à leur aise sans les cadeaux que les Européens et les Maures leur faisaient pour qu'elles s'intéressassent à leurs affaires. L'empereur n'ignorait pas que ses femmes rançonnaient les étrangers qui réclamaient leur appui, mais il fermait les yeux sur ce honteux trafic, parce qu'il aimait mieux les tolérer que de dénouer les cordons de sa bourse. Les ambassadeurs, les consuls et les négociants, qui connaissaient cet usage scandaleux, s'y conformaient et répandaient beaucoup d'argent dans le harem. J'ai connu un Juif qui ne pouvait obtenir une réponse de l'empereur pour une affaire importante et qui prit le parti d'envoyer des perles aux sultanes en les suppliant de parler en sa faveur. Ces belles protections eurent bientôt fait d'accorder au Juif ce qu'il sollicitait inutilement depuis longtemps.

Les femmes enfermées dans le harem paient les esclaves qui les servent. Elle font, après cela, ce qu'elles veulent de leur argent. Elles ne sont point obligées d'en rendre compte. En tout, elles jouissent d'une assez grande liberté dans leur prison, mais elles ne sauraient jamais en sortir. L'empereur les fait pourtant quelquefois voyager pour les avoir avec lui, lorsqu'il va d'un palais dans un autre. C'est une grande affaire que ce changement de domicile. Le jour qu'il doit avoir

lieu, personne ne doit se trouver sur le chemin par où les femmes de l'empereur doivent passer et, afin d'en chasser les téméraires que la curiosité pourrait y attirer, un détachement de soldats précède la marche des femmes qui ne sortent du harem que quand on est sûr qu'elles ne seront point exposées aux regards des mortels. Celles qui n'aiment pas à voyager en voiture montent des mules. Leur visage est couvert d'un voile impénétrable. Le plus grand nombre fait le chemin dans des litières qui sont si bien fermées que l'oeil le plus pénétrant ne pourrait apercevoir les beautés qui y sont cachées. Elles sont escortées par des eunuques noirs, qui sont des gardiens de fort mauvaise humeur. Lorsqu'elles obtiennent la permission de se promener dans l'enceinte du palais, en dehors des murs du harem, elles sont également surveillées par des eunuques. Ces promenades ne se répètent que rarement, quoique ce soient les seules un peu agréables dont les femmes de l'empereur puissent jouir.

Le harem de Sidi Mohammed était composé de cent soixante femmes, sans compter toutes les esclaves qui servaient les sultanes. Il ne faut pas croire que l'empereur n'ait épousé que les quatre sultanes dont j'ai parlé. Il en avait répudié plusieurs qui ne lui avaient point donné d'enfants[45] . D'autres étaient mortes de maladies. Ainsi on aurait de la peine à savoir au juste combien de fois il a été marié pendant le cours d'un règne aussi long. En général les concubines sont des négresses ou des esclaves européennes. J'en ai pourtant vu qui étaient de bonnes familles maures et que des parents barbares ou ambitieux avaient eu la bassesse de donner à l'empereur pour son harem On distinguait parmi les concubines une jeune Espagnole d'une beauté parfaite, mais sa physionomie manquait de cette expression qui rendait Lalla Douvia si séduisante. Quant aux femmes maures, elles sont sans grâce et d'une gaucherie dans leurs manières qui fait grand tort à leurs charmes. Il est rare qu'elles soient grandes, mais en revanche elles sont remarquablement grasses. Leur peau est d'un brun clair. Elles ont le visage rond, les yeux noirs, le nez et le bouche petits. Leurs dents sont très blanches. Elle sont mal partagées du côté des mains et des pieds, dont la grandeur considérable n'est pas élégante. Un jour que j'étais dans le harem, je fus consulté par une des plus belles concubines pour un mal d'estomac qu'elle ressentait depuis plusieurs mois. J'eus le malheur de lui faire prendre une poudre que j'aurais donnée à un enfant de six mois. Quoique ce remède ne fût nullement dangereux, la première prise lui causa tant d'inquiétude, en lui occasionnant un peu d'agitation, qu'elle imagina de faire avaler à une jeune soeur qu'elle avait une grande dose de la poudre que je lui avais remise, afin de s'assurer si elle n'était point nuisible à la santé. La petite fille, qui prit à contrecœur un remède dont elle n'avait pas besoin, éprouva des douleurs d'estomac qui alarmèrent sa soeur aînée. Cet accident m'attira beaucoup d'injures de la part de celle qui, dans le fait, était la seule coupable. Elle me reprocha d'avoir voulu la faire mourir en lui donnant une poudre qui avait pensé faire périr sa soeur. Ce fut en vain que je cherchai à me justifier. Quelque chose que je pusse dire pour ma défense, ma colérique malade n'en resta pas moins persuadée que je n'entendais rien à la médecine.

Il est fort rare que l'empereur vienne voir ses femmes dans le harem. Il envoie chercher par un eunuque l'heureux objet qu'il destine ce jour-là à ses plaisirs. Celle qui est favorisée d'une préférence qui flatte son amour-propre, ne néglige rien pour relever l'éclat de ses charmes; mais, hélas! leur effet se fait peu sentir sur le coeur d'un homme qui ne voit jamais dans sa maîtresse que la basse soumission de son esclave.

La beauté des femmes, aux yeux des Africains, consiste surtout dans un prodigieux embonpoint. C'est ce qui fait qu'elles sont presque toutes très grasses. Elles ont pour cela des

[45] La loi de Mahomet permet, en effet, au mari musulman de répudier sa femme s'il n'en a pas d'enfants. Le mari, qui use de ce droit, est obligé de rendre la dot qu'il a reçue.

secrets que l'envie de plaire leur a fait découvrir. Un des moyens, dont elles usent avec le plus de succès, c'est celui de mêler dans leur couscous de la graine d'ellhouba réduite en poudre. L'usage en est, dit-on, merveilleux pour faire engraisser. Les femmes prennent aussi, dans la même vue, des pilules dont j'ignore la composition. Enfin, soit les drogues qu'elles emploient, soit l'influence du climat, toujours est-il certain qu'on ne voit presque point de femmes maigres au Maroc. Peut-être doit-on en attribuer tout uniment la cause à la vie sédentaire qu'elles sont forcées de mener par les lois du pays.

L'habillement des femmes maures diffère peu de celui des juives. Elles portent, comme elles, des chemises dont les manches ont une ampleur démesurée. Ces chemises laissent le sein à découvert. Un corset de soie couvre la taille. Le caftan, qui ressemble pour la forme à une robe de chambre sans manches, est mis par-dessus le corset et descend jusqu'à terre. Ce caftan est d'étoffe de soie ou de coton, quelquefois tissé en or. Une ceinture de toile très fine ou de belle mousseline entoure le corps. On fait avec les bouts de la ceinture un noeud sur le côté. Ce qui en reste pend à la hauteur du genou. Deux larges rubans sont cousus à la ceinture par derrière, passent sous les bras, se croisent sur la poitrine et s'attachent sur les épaules. Un grand pantalon de soie ou de belle toile remplace la jupe que portent les femmes européennes. Leurs cheveux sont tressés sous un mouchoir élégamment arrangé qui leur sert de bonnet. Leurs oreilles sont percées à deux endroits comme celles des femmes juives. Le petit anneau d'or, qui est au haut de l'oreille, est garni de quelques pierreries. Le second, beaucoup plus grand que le premier, est rempli d'une prodigieuse quantité de pierres précieuses.

Les femmes ont aussi à leurs doigts des bagues de diamant et à leurs bras des bracelets d'un grand prix. Leur gorge est couverte de colliers de perles ou d'une graine très curieuse. Elles ont au cou des chaînes d'or pour porter des médaillons sur le sein. Les femmes maures ne mettent jamais de bas. Elles marchent avec de petites mules rouges brodées en or qu'elles quittent dans leur appartement. On leur voit des anneaux d'or au bas de la jambe. Elles se servent d'un rouge très vif pour colorer leurs joues et elles peignent leurs sourcils en noir avec une poudre qui m'a semblé être de l'antimoine. Elles se font avec cette poudre une marque noire au milieu du front, une autre au bout du nez et plusieurs sur les joues. Elles ont tant de goût pour se farder la figure qu'elles se font encore une grande tache rouge au milieu du menton d'où part une raie noire qui se prolonge jusque sur le sein. Elles teignent leurs ongles et le dedans de la main d'un rouge si foncé qu'à une petite distance la couleur en paraît noire. Le dessus de leurs mains et de leurs pieds présente différentes figures de fantaisie incrustées dans la peau et une fois faites ces marques ne s'effacent plus.

Je n'ai jamais vu les femmes du harem occupées des petits ouvrages de leur sexe. Elles passent leur temps à converser entre elles et à se promener dans les grandes cours de leur prison. Ces belles prisonnières, ainsi que toutes les femmes des particuliers, n'entrent point dans les mosquées. Elles prient chez elles. Les Maures croient, comme tous les musulmans, que les femmes n'ont été créées que pour le plaisir des hommes et qu'elles n'auront point de part à la félicité des élus. Ils partent de ce principe pour les exclure de leurs temples. Ils disent aussi, pour ne pas y recevoir leurs femmes, que les deux sexes ne doivent point se trouver ensemble dans un lieu public parce qu'une pareille réunion serait contraire aux bonnes moeurs et que si elle se faisait à la mosquée, elle distrairait les fidèles croyants de la véritable dévotion. Si les hommes ont ici des *talebs* pour les guider dans la voie du salut, leurs épouses choisissent, pour le même objet, des *talebes,* qui sont des femme mariées ou des concubines qui ont retenu quelques prières qu'elles ont apprises dans le Coran, ce qui suppose qu'elles savent lire et écrire. En effet, il y a de ces espèces de prêtresses dans le harem qui enseignent aux enfants à prier Dieu et à connaître les

préceptes de la religion. Elles les instruisent aussi des lois du pays.

Toutes les filles de l'empereur régnant en 1789 ont été envoyées à Tafilet aussitôt que leur âge a permis de les faire voyager. Elles ont été mariées aux descendants des ancêtres de ce monarque qui habitent cette ville extraordinaire. Elle est véritablement étonnante si, comme on l'assure, tous ses habitants descendent en ligne directe de Mahomet et appartiennent à la famille royale. Moulay Ismaël, grand-père de Sidi Mohammed, envoya à Tafilet trois cents de ses enfants pendant le cours de son règne. Leur postérité se monte aujourd'hui à neuf mille individus établis dans cette ville.

Les enfants mâles dont les sultanes accouchent portent le nom de princes et jouissent des prérogatives attachées à ce titre. Ils ont tous un droit égal à la couronne. L'empereur leur donne des gouvernements et des place de bacha, lorsqu'il n'a point à craindre qu'ils n'abusent du pouvoir qu'il leur confie pour le chasser de son trône. En vérité, il doit appréhender fort peu l'ambition de ses fils, lorsqu'il les fait gouverneurs de province, car ils sont bien plus occupés de piller et d'amasser de l'argent que de conspirer contre l'autorité légitime.

Il y a deux espèces de femmes à Maroc, c'est-à-dire des blanches et des négresses. Ces dernières sont esclaves jusqu'à ce que les maîtres à qui elles appartiennent, leur donnent la liberté, soit par générosité, soit pour récompenser leurs services. On a remarqué que les négresses conservent en Barbarie le caractère, les inclinations et la chaleur du tempérament qu'elles apportent du pays où elles sont nées. Lorsqu'elles arrivent au Maroc, celles qui plaisent sont achetées pour en faire des concubines, les autres ne peuvent prétendre qu'à l'esclavage le plus servile. Les enfants qu'elles ont naissent soldats. A la classe des noirs, on peut joindre les mulâtres qui sortent d'un Maure et d'une négresse. Ceux-ci sont très nombreux dans l'empire du Maroc. Ils ne paraissent pas avoir plus de conceptions et d'idées que les nègres quoiqu'ils soient libres dès leur naissance.

Les femmes originaires du pays ont la peau blanche et peu de couleur. La vie retirée à laquelle on les a condamnées et leur parfaite nullité s'opposent au développement de leur esprit. Ces raisons sont cause qu'elles manquent des agréments des femmes européennes. Peut-être est-ce un bonheur pour elles que la lumière ne pénètre pas dans leur triste prison puisqu'elle ne servirait qu'à les éclairer sur le sentiment de leur propre misère ! C'est sans doute un bienfait de la Providence de n'accorder aux différents peuples que le degré d'intelligence qui convient à leur situation. Destinées, en recevant le jour, aux plaisirs d'un maître, les femmes maures ne sont instruites que dans l'art de plaire et d'exciter les passions amoureuses. La mère répète sans cesse à sa fille qu'elle ne pourra alléger le poids de sa servitude, étant mariée, qu'en se soumettant à toutes les bizarres fantaisies de l'époux qu'elle aura. Une fois élevée dans ces principes, elle ne connaît plus d'autre loi que celle que lui imposera son tyran. Dans ces malheureuses contrées, tout tremble dans la maison de ces maris despotes. Les femmes et les concubines lui montrent autant de respect que ses moindres esclaves, et quoiqu'elles ne soient pas renfermées aussi exactement que dans le harem de l'empereur, elles ne jouissent que d'une ombre de liberté. Si par hasard elles obtiennent la permission de sortir un moment, il faut qu'elles cachent leur visage avec grand soin et qu'elles soient bien circonspectes dans leurs démarches. Cependant, malgré la sévérité qui sans cesse accompagne leurs pas, elles ne rencontrent jamais un Européen sans jeter un peu de côté le voile qui les couvre. Si elles peuvent se flatter de n'être point aperçues par leur argus, elles lui sourient et tâchent même de lui dire quelques mots, sans trop s'embarrasser de ce qu'en pensera celui qui reçoit ces petites agaceries. D'un autre côté, la jalousie ne s'endort pas. Elle veille sur la conduite de notre jeune échappée. Le mari, qui sait que, depuis une heure, il ne tient plus sa femme sous ses verrous, va battre la campagne et met tout en usage pour garantir son

front d'un outrage qu'il redoute plus que la mort. Il est fort difficile aux jolis coeurs du Maroc de conduire une affaire de galanterie. Tout homme à bonne fortune a besoin ici d'une grande adresse et d'une prudence consommée, quelque bien secondé qu'il soit par la femme dont il est aimé. Cependant ces Maures si jaloux, si surveillants, donnent quelquefois des armes contre eux. Ne sont-ils pas les premiers à instruire des moyens de les tromper, lorsqu'ils s'habillent en femme pour cacher leurs allures ? L'amant, impatient de pénétrer chez sa maîtresse, profite de leur exemple et, sous ce déguisement, il passe dans les rues sans être remarqué. Il épie le moment d'entrer chez sa belle, aussitôt que le mari s'absente, et s'il revient avant qu'il l'ait quittée, il ne doit point s'en alarmer. Le mari, qui ne voit à sa porte que de petites mules de femme, croit qu'une voisine est venue faire visite à son épouse et se garde bien de troubler ce tête-à-tête.

L'empereur n'attendit pas que j'eusse fait pendant quinze jours l'essai des remèdes que j'administrais à la sultane Lalla Zara pour s'informer de leur efficacité. Lorsqu'il apprit qu'une seule semaine de mes soins avait considérablement amélioré son état, il crut devoir me donner une marque de sa munificence. Je reçus de sa part par les mains de la sultane un doublon dans un beau mouchoir de soie. Ce présent n'était que le prélude de la magnifique récompense qui m'était assurée si la malade recouvrait une parfaite santé. La connaissance que j'avais du caractère avaricieux de Sidi-Mohammed ne me permettait pas de compter sur sa générosité, mais ce n'était pas ce qui m'inquiétait. Un intérêt plus vif que celui de l'argent m'occupait uniquement. Je ne pensais qu'à recouvrer ma liberté à quelque prix que ce fût. On s'étonnera peut-être qu'après avoir obtenu l'entrée du harem de l'empereur, je conservasse la même impatience de quitter Maroc. Il semblerait que je dusse faire peu d'efforts pour en sortir depuis que je voyais librement la belle Lalla Douvia.

Esclave marocaine.
(Bibliothèque Nationale. Estampes.)

Cependant si l'on considère que cette jeune femme était légère, inconsidérée, et que son imprudente conduite m'exposait chaque jour à de nouveaux dangers, on conviendra que j'avais raison de vouloir fuir un lieu qui, d'un instant à l'autre, pouvait m'être funeste. D'ailleurs, mon absence de Gibraltar, qui s'était déjà beaucoup trop prolongée, me faisait craindre le mécontentement de mes supérieurs. J'avais encore un autre motif de souhaiter qu'on me laissât partir. Celui-ci tenait aux soins que je donnais à la sultane Lalla Zara. Celle malade allait mieux, il est vrai, mais ne devais-je pas avoir peur qu'elle ne s'ennuyât de mes remèdes, avec la connaissance que j'avais du caprice et de l'ignorance des femmes du harem ? En supposant même que le traitement que je lui faisais suivre eût un plein succès, ne pouvait-il pas arriver que ses anciennes rivales n'essayassent encore une fois de l'empoisonner et que l'on attribuât à l'ineptie de son médecin les suites affreuses de leur crime ? L'âge et les infirmités de l'empereur pouvaient aussi mettre sans cesse des entraves à mon départ. Il était donc de la plus saine raison de m'en occuper avec toute l'ardeur possible. J'imaginai un moyen qui me parut excellent pour me faire renvoyer à Gibraltar. Ce fut de dire à ma malade que, n'ayant apporté des poudres merveilleuses, dont je me servais, que pour guérir Moulay Absulem, il ne m'en restait point assez pour rétablir sa santé. Après l'avoir avertie de cet accident, j'ajoutai que je lui demandais, dans son propre intérêt, d'engager l'empereur à me faire partir pour aller chercher à Gibraltar la quantité de poudre curatives dont je voyais qu'elle aurait encore besoin.

A cette proposition, la sultane Lalla Zara reprit avec vivacité qu'il n'était point nécessaire que j'allasse moi-même chercher ce qui pouvait être utile à sa santé, que 1'empereur ferait écrire au consul anglais à Tanger pour le prier de se charger de mes commissions à Gibraltar, et que par cette voie elles seraient faites en très peu de temps. Cette réponse, à laquelle je n'étais pas préparé, ne laissa pas que de m'embarrasser. L'idée me vint alors de jouer le rôle d'un véritab1e empirique. En conséquence, j'assurai gravement la sultane que j'étais seul compositeur de la poudre admirable dont elle ressentait déjà de si heureux effets, que par conséquent il serait fort inutile d'écrire à Gibraltar pour en avoir de pareilles, qu'il n'y avait que moi dans le monde qui sût la préparer et qu'on ne trouvait qu'en Europe les plantes qui la composaient. Cette ruse, quoique grossière, réussit au delà de mes espérances. Lalla Zara, convaincue de la vérité de ce que je venais de lui dire, pria les femmes du harem qui avaient le plus de crédit sur l'esprit de l'empereur de se joindre à elle pour l'engager à me faire partir. Quoique l'empereur eût des moments d'absence, occasionnés par son grand âge, cependant il conservait trop de jugement pour être la dupe de la petite fourberie que j'avais employée avec Lalla Zara. Il eut pourtant 1'air d'ajouter foi à l'histoire que je venais de lui faire, lorsqu'elle lui en fit rendre compte, et pour remplir ses désirs, du moins en apparence, il promit de donner des ordres pour mon départ.

Il ne serait pas aisé de deviner quelles raisons ce monarque pouvait avoir de me retenir dans ses États, mais ce qu'il y a de certain, c'est que rien ne me réussissait pour obtenir ma liberté. Dans la vue sans doute de me consoler de ses fausses promesses, il me fit présent de deux mauvais chevaux. J'aurais pu tirer parti du plus jeune s'il eût été en meilleur état, mais il était si maigre qu'à peine il pouvait se tenir debout. L'autre avait plus d'apparence, mais il était si vieux qu'il n'était pas possible de 1ui demander un grand travail. Ces deux misérables montures avaient été enlevées, le matin, à un pauvre homme qu'on accusait d'une faute légère et qui venait d'être traîné en prison. Comme j'emmenais mes deux rossinantes, je fus arrêté par quatre grands drôles qui gardaient les portes du palais et qui prétendirent qu'il leur revenait une rixdale à chacun. C'était, disaient-ils, un droit de leur place de recevoir une légère gratification des personnes à qui l'empereur faisait des libéralités. Il fallut bien que je satisfisse ces Arabes pour m'en débarrasser. Je croyais en être quitte pour mes quatre rixdales qui m'avaient déjà paru dures à payer. J'appris le

contraire en arrivant chez moi. Deux écuyers de S. M. maure m'attendaient pour me rançonner de nouveau. Je fus obligé de leur donner quatre autres rixdales. On peut juger, après cela, si je me trouvai enrichi du beau présent de l'empereur.

Quelques jours s'étaient écoulés depuis qu'on m'avait leurré de la flatteuse espérance de me renvoyer à Gibraltar pour y chercher la fameuse poudre qui devait achever la guérison de Lalla Zara. L'empereur ne pensait déjà plus à tenir la promesse qu'il avait faite à cette sultane au sujet de mon départ. Cet oubli, qui semblait être volontaire, me mit au désespoir. Le coeur navré d'une injustice aussi barbare, je courus chez un Européen qui venait d'arriver à Maroc pour lui raconter mes malheurs. Cet homme fut indigné comme moi de l'ingratitude de l'empereur, mais il ne put me donner d'autre conseil qui celui de me présenter encore le lendemain à son audience et de renouveler mes supplications. Je suivis son avis et n'en fus pas plus avancé. Il ne me fut pas possible d'approcher assez près de l'empereur pour m'en faire remarquer. Il était monté ce jour-là sur un superbe cheval. Un nègre, qui était à pied à côté de lui, tenait un grand parasol sur sa tête, tandis que deux autres esclaves agitaient l'air avec une espèce d'éventail pour le rafraîchir et chasser les mouches. Les ministres étaient en avant de l'empereur et faisaient face de son côté. Une centaine de soldats formés en demi-cercle empêchaient la foule de troubler l'audience. L'empereur, après avoir terminé tout ce qui était relatif aux affaires, raconta à ses ministres quelques-unes des victoires que les Maures ont remportées sur les chrétiens. Il leur parla des places que ses prédécesseurs avaient perdues, pour avoir occasion de les entretenir de Mazagan qu'il avait enlevé aux Portugais. On se doute bien que les ministres ne manquèrent pas d'applaudir et d'exalter ces hauts faits d'armes. Après lui avoir donné ces fades éloges dont les Orientaux sont si prodigues, ils finirent par l'exclamation de « Dieu sauve le roi. » Ce cri de joie fut d'abord répété par les soldats qui entouraient l'empereur, ensuite il se fit entendre dans toutes les cours du palais.

L'audience, où je venais de me trouver, avait si peu avancé mes affaires que mes ennuis en prirent de l'accroissement. Si j'allais au harem, ce n'était plus pour y chercher des distractions. A peine y passais-je le temps nécessaire pour faire prendre mes remèdes à l'intéressante Lalla Zara dont la douceur ne s'était jamais démentie.

Il n'est pas sans exemple de voir des personnes affligées recevoir les plus grandes consolations au plus fort de leur chagrin.

C'est ce qui m'arriva. Comme je me désolais de ne pouvoir sortir d'esclavage, je reçus un paquet qui contenait les lettres de congé qui devaient me servir de passeport pour retourner à Gibraltar. Elles portaient en substance que le gouverneur de Tanger me ferait embarquer et conduire en sûreté à Gibraltar avec mes deux chevaux. Je ne pourrais jamais rendre le plaisir que j'éprouvai à la réception de cette agréable nouvelle. Ce fut un bonheur ineffable pour moi de me voir à la veille de quitter un pays qui m'était devenu odieux par toutes les contrariétés que j'y avais rencontrées.

Je m'occupai sur-le-champ des préparatifs de mon départ et, dès le lendemain, j'allai l'annoncer à ma malade et aux autres femmes du harem. Je me gardai bien, en faisant mes adieux à toutes ces belles, de faire paraître la joie qui remplissait mon âme. Si elles eussent pu deviner que mon projet n'était pas de revenir, à coup sûr elles se seraient donné autant de mouvement pour m'empêcher de partir qu'elles avaient mis de zèle à obtenir de l'empereur la grâce qu'il venait de m'accorder, et je suis persuadé qu'il leur eût été beaucoup plus facile de m'arrêter que de briser mes fers.

Il est humiliant, sans doute, d'être obligé d'avoir recours au mensonge dans quelque

circonstance que ce soit. Le caractère de fausseté, que je prenais, répugnait à ma délicatesse, mais la mauvaise foi de l'empereur m'avait réduit à la dure extrémité d'employer la fourberie pour en obtenir un acte de justice.

Blanchisseur maure.

Gravure de Peter Haas.

Les femmes du harem, sachant que je pourrais leur procurer beaucoup de choses de Gibraltar, qu'on ne trouve point à Maroc, s'empressèrent de me donner leurs commissions. Je vais rapporter ici en détail tout ce qu'elles me demandèrent. Il me semble que ce trait fera mieux connaître la petitesse d'esprit et la futilité de ces femmes que des faits plus importants qui ne sont souvent que le résultat des passions. Lalla Batoum me pria de lui rapporter un assortiment complet de belles tasses à thé. Elle eut soin de me recommander de prendre les plus petites possibles. Lalla Douvia voulait avoir une jolie table de bois d'acajou pour le thé. Elle désirait que cette table eût les pieds très courts et une large bordure en glace. Il lui fallait en sus beaucoup de très petites tasses de porcelaine des Indes et surtout une grande provision d'eaux de senteur. La malade Lalla Zara pensait à mêler l'utile avec l'agréable. Elle me chargea de lui acheter dix aunes de damas jaune, autant de cramoisi, une douzaine de belles tasses de porcelaine des Indes, du thé, du café, du sucre et de la muscade. La première des concubines se fit inscrire pour plusieurs pièces de satin et d'autres étoffes de soie, beaucoup de perles, des tasses à thé et deux tables de bois d'acajou. Une autre concubine se contenta de me demander une caisse de bouteilles d'eaux d'odeur. La fille de Moulay Hacem, qui était encore enfant, me recommanda bien de ne pas oublier pour elle une jolie commode et un flacon de cristal rempli d'eau de lavande. Enfin, jusqu'à la nourrice de Lalla Zara et aux deux eunuques, qui m'avaient accompagné souvent dans le harem, me donnèrent leurs commissions. La première mettait toute son ambition à avoir un collier de gros grains rouges. Les deux autres me prièrent de leur rapporter à chacun une montre d'argent. Je n'eus pas plutôt fini d'écrire sur mes tablettes les commissions dont on me chargeait que je vis l'impossibilité de les faire. Combien ne m'en aurait-il pas coûté pour envoyer d'aussi minces objets à Maroc ! Les frais

de transport auraient passé de beaucoup leur première valeur.

Après avoir pris congé des beautés du harem, je m'occupai de chercher un nouvel interprète, celui qui ne m'avait pas quitté depuis Mogador ne voulant point me suivre jusqu'à Tanger. Je le remplaçai assez facilement par un mulâtre américain qui avait embrassé la religion de Mahomet. Il parlait très bien l'arabe et l'anglais. Aussi je me trouvai sans embarras de ce côté-là pour faire mon voyage. J'arrangeai dans ma tête que je monterais le cheval que Moulay Absulem m'avait donné et que j'abandonnerais à mon interprète les deux rosses que je tenais de la munificence de l'empereur. J'espérais que, ne servant de montures qu'un jour sur deux, je pourrais les conduite à Tanger. Deux mulets devaient porter mes équipages et trois cavaliers maures me servir d'escorte.

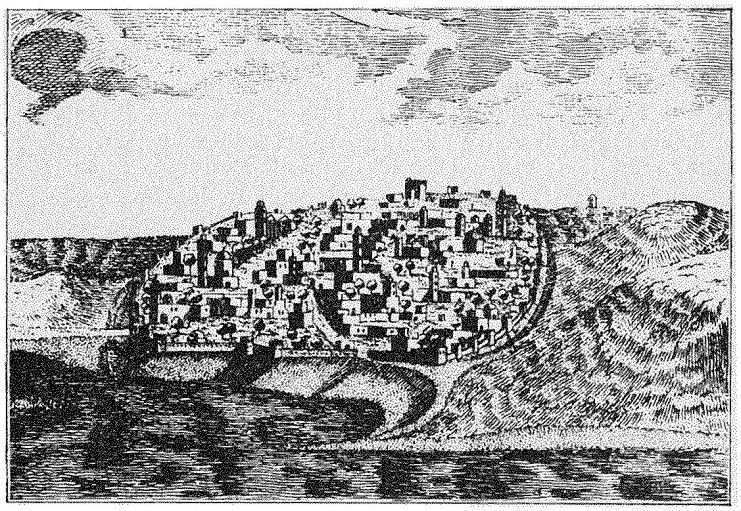
Je partis de Maroc le 12 février 1790 et, en trois jours de marche, j'atteignis le château de Boulaouan, qui en est à quatre-vingts milles, dans un pays inculte et sauvage. Je n'avais point rencontré d'autres bâtisses depuis ma sortie de Maroc et je n'avais vu sur tout ce chemin que quelques mauvaises tentes occupées par des Arabes. Le château de Boulaouan est situé sur le sommet d'une montagne escarpée au bas de laquelle coule la rivière de Morbeya, l'Oued Oum Er-Rebia, que j'avais passée à Azamore où elle se perd dans l'Océan. La forteresse, dont il est ici question, n'a rien de remarquable que la prodigieuse épaisseur de ses murs. Elle est gardée par des nègres que Sidi Mohammed y a envoyés, lorsque effrayé de la mutinerie de ses troupes, il les dispersa dans l'empire. Cette mesure a très bien réussi. Les soldats étant éloignés les uns des autres ne peuvent plus faire de soulèvements, quoiqu'ils aient beaucoup de goût pour les insurrections. La hauteur de la montagne, sur laquelle le château de Boulaouan était assis, les précipices qui l'environnent et la rapidité du cours de la rivière, portent dans l'âme un mélange d'horreur et d'étonnement qu'il est plus aisé de sentir que de décrire.

J'avais traversé dans des bacs les rivières qu'on trouve à Azamore, à Salé, à Mamora et à Larache. Croira-t-on, après cela, que sur les bords de la Morbeya, qui est à une petite distance de toutes ces villes, le peuple soit assez ignorant pour n'avoir nulle idée d'un bateau ? Voici ce que les riverains de la rivière de Morbeya ont imaginé de mieux pour la passer. Ils remplissent d'air en les soufflant huit peaux de moutons qu'ils attachent ensemble pour en former un radeau. Ensuite ils établissent dessus quelques mauvaises planches. C'est sur cette frêle nacelle qu'on embarque les voyageurs et leurs équipages. Aussitôt que le radeau est chargé du poids qu'il peut porter sans couler, un homme se déshabille, se jette à l'eau et nage d'une main, tandis que de l'autre il tire toute l'embarcation. Dans le même temps, un second nageur la pousse par derrière et bientôt elle aborde à la rive opposée. Les chevaux et les mulets font quelquefois un peu de difficulté de s'embarquer, mais les passagers les y déterminent par des cris épouvantables.

En quittant le château de Boulaouan, je pris le chemin de Salé qui en est éloigné de cent dix milles. Je ne vis sur cette route que des terres en friche et des landes à perte de vue.

La fatigue, et surtout l'ennui que j'avais éprouvé depuis sept jours que je voyageais dans des déserts, me décidèrent à prendre un peu de repos chez le consul de France établi à Salé. Après avoir repris, dans la maison de ce galant homme, du courage et des forces pour aller à Tanger, je me remis en chemin et en cinq jours j'atteignis le port après lequel je soupirais depuis si longtemps. Les chevaux que l'empereur m'avait donnés étaient trop mauvais pour que je fisse la dépense de les embarquer. Lorsque je m'étais déterminé à les emmener avec moi en quittant Maroc, j'avais espéré que je pourrais les vendre en chemin, mais étant venu jusqu'à Mamora sans trouver des acheteurs, je m'étais vu dans la nécessité de les laisser dans cette ville où ils étaient arrivés excédés de fatigue. Un Vénitien, qui faisait le métier de courtier, s'était chargé de m'en défaire et de les remplacer par deux meilleurs qu'il devait m'envoyer à Tanger, mais je n'entendis plus parler de cette affaire, ce qui fut d'autant plus fâcheux pour moi que j'avais la permission de

faire embarquer les deux chevaux que j'attendais et qu'il est très difficile d'obtenir une pareille grâce. L'exportation des chevaux de Maroc ne peut se faire que par l'ordre exprès de l'empereur.



Mamora.
Gravure de Peter Haas.

À peine étais-je arrivé à Tanger que le commandant reçut une lettre du ministre qui lui ordonnait, de la part de Sa Majesté maure, d'acheter pour moi, aux frais de son trésor, deux boeufs, dix chèvres, un cent de volailles, des fruits et des légumes. C'était la récompense des soins que j'avais donnés à la sultane Lalla Zara. L'empereur me faisait dire de ne pas manquer de revenir, ainsi que je l'avais promis. Il me traitait si bien alors qu'on me laissa embarquer toute ma pacotille sans me faire payer aucun droit.

Je me vis forcé de rester dix jours à Tanger à cause des vents contraires. Enfin le temps étant devenu favorable, je fis voile pour Gibraltar où j'arrivai le 27 mars I790. Je n'entreprendrai point de peindre la joie que j'éprouvai en revoyant un lieu où j'allais trouver mes compatriotes, des lois sages et les moeurs douces de ma patrie. En vérité, le bonheur dont jouit un malheureux prisonnier, en sortant d'un cachot, n'est pas plus vif que celui que je ressentis à la vue d'une garnison anglaise.

Lorsque je revins à Gibraltar, toute communication était interrompue avec la Barbarie. Cette circonstance donna beaucoup plus de prix aux dons de l'empereur. Malgré cela, ils ont à peine suffi, avec les libéralités des princes ses fils, pour m'indemniser des frais du voyage. Aussi je peux dire que je n'en ai retiré que quelques connaissances des moeurs et des usages d'un pays qui n'a aucune ressemblance avec nos contrées européennes.

FIN